fms Cahiers MARISTES

41

mai 2023

Cahiers MARISTES

Institut des Frères Maristes

FMS Cahiers Maristes
N.r 41 - Année XXXIII
Mai 2023

Responsable de rédaction
Commission du Patrimoine
Allan de castro, fms
André Lanfrey, fms
Antonio Ramalho, fms
Dyogenes Philippsen Araujo
Guilherme Villareal Cavazos, fms
Michael Green, fms
Omar Alfredo Peña Jacobo, fms
Patricio Pino, fms
Vicente de Paul Kouassi, fms

Directeur de communications
Luiz Da Rosa

Collaborateurs de ce numéro
André Lanfrey, fms
Antonio Martínez Estaún, fms
Antonio Ramalho, fms
Francisco J. Fores Sánchez
Georges Cellier, fms
Gérard Cuinet, fms
Juan Castro, fms
Michael Green, fms
Victor Pastor, fms

Traducteurs
Afonso Levis, fms
Anthony Hunt, fms
Carlos Martín, fms
Gilles Hogue, fms
Heloisa Afonso de Almeida Sousa
J. A. Alves
Jeff Crowe, fms
Josep María Ferre, fms
Josep Roura, fms
Joseph Chalmers
Marta Graupera Canal
Michael Sexton, fms
Moisés Puente, fms
Roque Brugnara, fms
Santiago Fernández, fms
Sergio Suchodolak

Rédaction et administration
P.le Marcellino Champagnat, 2
00144 - Rome, Italie
Tel.: (39) 06 54 51 y1
publica@fms.it
www.champagnat.org

Éditeurs
Institut des Frères Maristes
Maison Générale - Rome

Design graphique et impression
CSC GRAFICA Srl, Rome - Italie
www.cscgrafica.it

Cahiers Maristes

Les Cahiers Maristes ont pour but de diffuser des documents et des recherches sur les origines, la spiritualité, le développement et le développement de l'Institut des Frères Maristes dans le monde. Il abord des études sur les personnalités historiques et les thèmes qui caractérisent l'action apostolique des Frères et des Laïcs Maristes. La production des contenus se fait en collaboration et par différents auteurs. Ils sont imprimés et diffusés dans quatre langues : espagnol, français, anglais et portugais.

Coordination
Département des Communications de l'Institut
Commission du Patrimoine Spirituel Mariste

Données de catalogage (CIP)

C121 Cahiers Maristes : informations, études, documents. – n. 41 (mai. 2023) – Rome : Casa Generalizia dei Fratelli Maristi delle Scuole, 2022.
p. 132 : il. ; 24 cm

Annuel.
Éditoriale : Casa Generalizia dei Fratelli Maristi delle Scuole / André Lanfrey
Version numérique en français : https://champagnat.org/fr/bibliotheque/cahiers-maristes/
ISSN 1122-5572

1. Frères Maristes - Histoire.
2. Spiritualité.
3. Patrimoine culturel. I. Fratelli Maristi delle Scuole.

CDD – 200

Maria Palicz – Bibliothécaire – CRB-9/202207/P

TABLE **DES MATIÈRES**

3 **ÉDITORIAL**
André Lanfrey, fms et Antonio Ramalho, fms

ARTICLES

5 La traduction des circulaires des supérieurs En espagnol Stella Maris et Éditions F.T.D. outils de l'émancipation mariste du centralisme francophone
Antonio Martínez Estaún, fm
amestaun40@gmail.com

15 Du Bulletin de l'Œuvre des Juvénats à Présence Mariste (1879-2022) Recruter des vocations, faire connaître l'institut et diffuser l'esprit mariste
André Lanfrey, fms
alanfrey@maristas.net

29 Cinquante ans d'histoire mariste en Corée
Juan Castro, fm
juancale@hotmail.com

37 Les Frères Maristes ardéchois partis à l'étrangert
Georges Cellier, fms
gcellier@maristes.net

51 Annales de la Province de Constantinople De 1892 à 1942
Gérard Cuinet, fms
gegelyon6@gmail.com

67 Province Santa María de los Andes
Vingt ans à faire vivre le rêve
de Champagnat au Pérou, au Chili et en Bolivie
Francisco J. Fores Sánchez
fflores@maristas.cl

81 L'herbier du Collège de Pampelune
Science et art à l'époque
des musées pédagogiques
André Lanfrey, fms | Victor Pastor, fms
alanfrey@maristes.net pasabai@yahoo.es

97 La longue marche vers la reconnaissance
légale des PFM (1822-1851)
Réalité politico-religieuse et projet mystique
André Lanfrey, fms, et
alanfrey@maristes.net

111 Frère François formateur des frères directeurs
Une analyse de la Lettre 1374
*Antonio Martínez Estaún, fms*s
amestaun40@gmail.com

BIBLIOGRAPHIE

127 Deux histoires écrites
sous le même manteau marial
Michael Green, fms
michael.green@marists.org.au

ÉDITORIAL

Antonio Ramalho, fms
Animateur de la
Commission du Patrimoine

André Lanfrey, fms
Coordinateur
du Cahiers Maristes

Bien que ce soit l'année des vocations maristes ce numéro n'évoquera qu'indirectement ce sujet en traitant de la mission mariste en divers territoires, provinces et époques. En effet c'est de la vocation mariste collective que parlent bien des auteurs. Le F. Georges Cellier nous rappelle que le territoire de l'Ardèche a été un lieu de recrutement massif, puis d'envoi de Frères des provinces de St Paul et Aubenas aux quatre coins du monde. Le F. Gérard Cuinet, évoque les grandes heures de la province de Constantinople à la jointure de l'Europe et du Moyen-Orient, dont les Frères de Grèce sont encore aujourd'hui les héritiers ; et le F. Michael Green nous renvoie à deux autres territoires maristes nés au XIX° siècle : l'Australie et l'Irlande. La nouvelle province andine évoquée par Francisco J. Flores Sánchez et la Corée fondée par des frères partis du Mexique, nous rappellent une nouvelle phase de la mission au XX° siècle dans un monde déjà tout autre.

Dans la vocation mariste il n'y pas que la diversité des provinces et des territoires ; il y a aussi celle des activités. Sans s'être concertés plusieurs auteurs nous parlent d'activités parascolaires trop oubliées, en particulier les revues telles que Présence Mariste en France, héritière lointaine du Bulletin de l'œuvre de juvénats (F. André Lanfrey) ou Stella Maris évoquée par la F. Antonio Martínez Estaún, diffusant en espagnol les circulaires des supérieurs. Il y a là tout un domaine de nos activités qui mériterait d'être davantage estimé et exploité. Mériteraient également plus d'attention des travaux à la frontière de l'art, de la science et de la pédagogie tels que l'herbier conservé à Pampelune que nous présente le F. Victor Pastor.

Une fois n'est pas coutume : les travaux sur nos origines et sur des personnalités d'importance majeure sont en nombre réduit dans ce n° 41. Mais nous les croyons traités sous un angle relativement original. Ain-

si, l'article sur la reconnaissance légale de l'institut présente le fondateur comme une personnalité politico-religieuse : un angle sous lequel nous ne sommes pas habitués à le considérer. Quant à la lettre du F. François au directeur de l'école de Breteuil près de Paris (F. Antonio Martínez Estaún), faite de haute spiritualité et de réalisme, n'est-elle pas une belle mise en pratique anticipée de ce nous nommons aujourd'hui le leadership prophétique et serviteur ?

Une nouvelle fonctionnalité, pour conclure. Depuis la 40e édition des Cahiers Maristes (2022), vous avez peut-être remarqué que nous avons inclus une ressource technologique appelée QR Code (Quick Response Code). Le QR Code sur la couverture vous invite à répondre à un sondage rapide sur le profil du lecteur et la diffusion des Cahiers Maristes dans le monde. Merci à ceux qui participeront à cette enquête. En ouverture de chaque article, le QR Code renvoie à une vidéo qui présente l'auteur et ses motivations.

Pour accéder à ce contenu interactif dans l'édition imprimée, il faut diriger la caméra de votre smartphone vers le QR code et cliquer sur le lien demandé. Pour la version numérique du carnet, il suffit de cliquer sur le code.

Nous espérons que le lecteur appréciera la nouveauté et se sentira motivé pour interagir avec nous.

LA TRADUCTION DES CIRCULAIRES DES SUPÉRIEURS EN ESPAGNOL

Stella Maris et Éditions F.T.D. outils de l'émancipation mariste du centralisme francophone

Antonio Martínez Estaún, fms

1. DESCRIPTION DU VOLUME *CIRCULAIRES CHOISIES*

Dans la Bibliothèque mariste du Monestir de Santa María de Bellpuig de Les Avellanes, nous trouvons un épais volume des *Circulaires Choisies* qui contient la traduction en espagnol de 23 *Circulaires des Supérieurs* : 5 du frère François, 14 du frère Louis-Marie, 1 du frère Stratonique, 1 du frère Diogène et 2 du frère Léonida.

Les 23 Circulaires portent des numéros en chiffres romains qui indiquent l'ordre des fascicules dans lesquels elles ont été publiées[1]. Bien que ce recueil des Circulaires soit en un seul volume la traduction a été faite en plusieurs étapes. C'est à la fin que tout le matériel traduit a été compilé.

En suivant dans *Stella Maris,* la revue de famille de la Province, l'évolution des communautés et des collèges de l'Espagne mariste, nous apprenons dans la section *De la maison*, que la traduction des *Circulaires des Supérieurs* du français à l'espagnol répond à un besoin souligné par le Plan de la Commission des Études de la Province.

> *« Circulaires retenues.*
>
> Le grand besoin ressenti par nos jeunes frères d'avoir à leur disposition les Circulaires de nos Supérieurs Généraux, les Révérends Frères François et Louis-Marie, pour leur étude en vue d'acquérir une plus grande profondeur doctrinale, est devenu plus intense et beaucoup plus concret avec la nécessité de correspondre au plan d'étude ascético-professionnel de nos frères.
> Pour y remédier, la Commission des Études de la Province vient d'éditer, traduites en espagnol, les Circulaires suivantes qui ont été retenues, sans exclure que voient prochainement le jour en notre langue d'autres circulaires d'un grand intérêt doctrinal : 1. À propos de la vie de foi. 2. Quant au fondement de la vie de foi. 3. La pratique de la vie de foi. 4. Des moyens pour acquérir la vie de foi.

[1] La *Circulaires A propos de la prière* et *la Circulaires A propos de la formation des frères* ont toutes deux une seconde partie publiée à une date différente que l'on peut considérer comme une Circulaire différente. Cependant, le traducteur ou l'éditeur les a réunies sous le même numéro de fascicule, les considérant comme une seule, étant donné l'unité du thème abordé.

On informe les frères que ceux qui sont au deuxième cycle du plan d'études en vigueur dans la Province doivent étudier la première partie, ceux du troisième cycle, la deuxième partie, et ceux des sixième et septième cycles, les troisième et quatrième parties respectivement[2].

Cette information a paru dans *Stella Maris* en janvier 1941. Mais le volume des Circulaires sélectionnées se terminera par celle du Frère Léonida sur le zèle apostolique, datée du 24 mai 1949, qui figure au Fascicule XX.

Afin de préciser la date de traduction des Circulaires sélectionnées, nous disposons des données suivantes : les quatre premières Circulaires rédigées par le frère François étaient déjà disponibles en janvier 1941, comme indiqué ci-dessus. Pour la traduction des Circulaires du frère Louis-Marie, un concours est lancé en janvier 1941 dans la revue Stella Maris qui fixe les conditions de réalisation de cette traduction.

En vue de produire une traduction authentique fidèle à la fois à la valeur littéraire remarquable et à tout le fond doctrinal de l'importante Circulaire du très Révérend Frère Louis-Marie, sur « L'École de la prière », on lance parmi les frères un concours[3] aux conditions suivantes : le travail devra être terminé et présenté au Secrétariat provincial avant le Dimanche de Pâques et écrit à la machine[4].

Quelques données supplémentaires aident à préciser la date de la traduction. Dans la même section du numéro 281, publié en février 1946, on indique, comme lecture préparatoire à la retraite mensuelle, la lecture des *Circulaires sur l'Enfer et l'Éternité. – Fascicule VIII et* IX[5]. Dans le numéro suivant (février 1946), la lecture préparatoire à la retraite mensuelle sera la *Circulaire sur l'observance de la Règle. Circulaires Choisies*. La proposition se retrouvera en décembre 1949, avec une nouvelle recommandation de la *Circulaire sur l'Enfer et l'Éternité*[6]. Le fait que les Fascicules VIII et IX aient précédé le Fascicule V dans la proposition de les lire comme thème préparatoire à la retraite mensuelle indique qu'à ce moment-là (février 1946) ces deux Circulaires du Frère Louis-Marie avaient déjà été traduites. Le fascicule VI a été proposé en mai 1946[7], le fascicule VII en juin 1947[8] et le fascicule V en mars 1948[9]. À partir de ces données, nous pouvons conclure que le tome des *Circulaires Choisies* a été relié après mai 1949 et donc que la traduction

[2] *Stella Maris* t 7 224 (janvier 1941) 162.
[3] Ce concours ne semble pas avoir suscité d'intérêt puisque l'on n'a trouvé aucune Circulaire du frère Louis-Marie sur L'École de Pontmain ou l'École de la Prière à laquelle il avait consacré quatre longues Circulaires. Voir : Louis-Marie, Circulaires t. 5. Par contre, nous possédons la traduction des deux Circulaires du frère Louis-Marie qui traitent de l'oraison et qui pourrait être une réponse au concours mentionné. Cependant, dans aucune des deux on ne retrouve le mot « école » qui est précisé dans la présentation du concours avec l'expression « L'École de la Prière ».
[4] *Stella Maris* t 7 224 (janvier 1941) 163.
[5] *Stella Maris* t 8 281 (février 1946) 22. On propose la lecture des fascicules VIII et IX.
[6] *Stella Maris* t 8 282 (mars 1946) 35. On propose la lecture du fascicule V.
[7] *Stella Maris* t 9 322 (décembre) 1949) 566. On propose la lecture du fascicule sur l'Enfer et l'Éternité VIII et IX.
[8] *Stella Maris* t 9 322
[9] *Stella Maris* t 8 297 (juin 1947) 213. On propose la lecture du fascicule VII.

des textes des Circulaires qu'il contient est antérieure à cette date.

2. LA TRADUCTION DES CIRCULAIRES DANS LA REVUE STELLA MARIS

En plus de ce volume nous retrouvons la traduction et la diffusion de neuf Circulaires des Supérieurs publiées dans les pages de la revue *Stella Maris* très probablement à cause des difficultés créées par la guerre qui empêchaient les Supérieurs de communiquer avec les frères d'Espagne. Par ailleurs, la revue s'adressait à un groupe plus large que celui des jeunes frères en formation qui devaient suivre les cours du Plan d'études. C'est la revue *Stella Maris* qui nous explique cela elle-même.

> Supplément au « Bulletin »
> Saint-Genis-Laval, 18 février 1944.
> Étant données les circonstances actuelles, il n'est pas possible de publier avec régularité le *Bulletin de l'Institut*, ni, pour cette même raison, de l'envoyer en dehors de la France; nous croyons servir les frères en leur communiquant un résumé des nouvelles qui, d'une certaine manière, peut suppléer l'organe officiel de l'Institut[10].

Les circonstances actuelles auxquelles fait référence le rédacteur de la revue sont décrites en détail par le frère Michaëlis lui-même, Vicaire général, dans sa Circulaire du 25 décembre 1944, où il présente une *petite description des maux de la guerre*[11] . Dans le numéro suivant de *Stella Maris*, on signale une nouvelle difficulté dans la communication de la correspondance et l'acheminement des nouvelles des Supérieurs à laquelle on donnera une réponse complète.

> De Rome. F. Vicaire généra[12].
> En raison des circonstances, la Lettre-Circulaire du Très Révérend frère Vicaire général correspondant au 25 décembre dernier (1943) n'ayant rejoint que les maisons provinciales, nous croyons de notre devoir de publier un numéro spécial de *Stella Maris* pour partager avec nos frères les sages conseils qu'elle contient[13].

La revue comprend le contenu doctrinal intégral de la Lettre-Circulaire dans sa traduction du français à l'espagno[14], et l'on ajoute ensuite un résumé des nouvelles qu'elle contient[15]. L'année suivante se produit un nouvel incident dans la communication des Supérieurs avec les frères d'Espagne, qui fait l'objet d'une remarque dans la revue *Stella Maris*.

> De la Maison généralice
> Plusieurs d'entre nous ont reçu une petite carte de salutation dans laquelle on nous informe de la parfaite tranquillité de la résidence de nos Supérieurs majeurs, et où l'on donne les nouvelles générales contenues dans la première Circulaire du Révérend F. Vicaire général, le tout dans la même enveloppe.

1\0 *Stella Maris* t 8 304 (mars 194) 313. On propose la lecture du fascicule VII.

11 *Stella Maris* t 6 260 (mai 19944) 176. (Il y a confusion dans la numérotation des tomes 5 et 6).

12 Michaëlis, Circulaires, t 19 (1944) 330-340.

13 Le Vicaire général est le frère Michaëlis.

14 *Stella Maris* t 5 262 (mai 1944) 185. (Il y a des incohérences dans la numérotation des t. 5 et 6).

15 *Stella Maris* t 5 261 (mai 1944) 185-192. (Il y a des incohérences dans la numérotation des t 5 y 6).

> La Circulaire ne nous est pas parvenue : elle a été retirée de l'enveloppe. Nous ne nous expliquons pas ce fait, car nous constatons qu'elle est arrivée dans d'autres destinations. Nous nous excusons de ne pouvoir communiquer aux lecteurs de Stella Maris le contenu de la première lettre Circulaire du nouveau Vicaire général[16].

Le numéro suivant de *Stella Maris* (276 p. 397-404) en septembre 1945 publie intégralement, en espagnol, la Circulaire du 24 mai 1945, du Révérend F. Marie-Odulphe, Vicaire général, qui vient d'être élu par les frères du Régime, suite à la démission du frère Michaëlis[17]. L'année suivante, on a aussi publié un résumé de la Circulaire du 24 mai 1946, du frère Marie-Odulphe, Vicaire général.

> Le révérend frère Assistant a reçu un exemplaire de la Circulaire que le très révérend frère Vicaire général adresse à l'Institut et qui porte la date
> du 24 mai de l'année en cours [1946]. Dans cette Circulaire, après avoir rappelé les thèmes *Tout restaurer dans l'esprit du Vénérable Fondateur* et *Nécessité de cultiver et de développer en nous la vie intérieure, à l'exemple du Vénérable Fondateur*, présentés respectivement dans les Circulaires du 24 mai 1945 et celle du 25 décembre de la même année, il exhorte tous les Frères Maristes à *rénover dans leurs âmes le zèle apostolique du Vénérable Fondateur pour l'éducation chrétienne de la jeunesse*[18].

3. LES RAISONS PLUS PROFONDES QUI ONT AMENÉ CE TRAVAIL

L'Espagne mariste, qui approchait des noces d'or de sa fondation, était arrivée à son degré de maturité en tant qu'institution amorcée par un groupe de quatre frères français en 1886. On retrouve dans les pages de la revue *Stella Maris* plusieurs biographies de frères méritants d'origine française et suisse qui ont donné leur vie dans les sillons de cette terre d'Espagne. Les responsables des œuvres avaient passé le relais aux nouvelles générations de frères. La grande Province d'Espagne s'était divisée, dans un premier temps, pour ensuite être à l'origine de quatre Provinces. Le frère Sixto fut le premier frère espagnol à assumer une responsabilité de gouvernement auprès du Supérieur général, en tant qu'Assistant. La langue française qui fut, dans les débuts et durant de nombreuses années, le moyen de communication officiel de l'Institut, cessait d'être un signe d'identité institutionnel et était remplacée par l'espagnol dans toutes les provinces d'Espagne. Les frères français, qui parlaient et écrivaient parfaitement l'espagnol, ont cessé d'être un support essentiel pour assurer le contenu des leçons des formateurs ; de plus, les nouvelles générations de maristes avaient de la difficulté à lire et à traduire en français les livres de

[16] *Stella Maris* t 5 261 (mayo 1944) 192-193. (Il y a des incohérences dans la numérotation des t 5 y 6).
[17] *Stella Maris* t 7 275 (août 1945) 395.
[18] Marie-Odulphe, *Circulaires*, t 19 349. Circulaire du 24 mai 1945.

l'Institut. La richesse doctrinale qu'ils contiennent ne pouvait plus être assurée lors de la transmission de l'héritage spirituel aux nouvelles générations : c'est pour cette raison qu'il était nécessaire de les traduire en espagnol.

Comme nous l'avons vu précédemment, la revue *Stella Maris* ouvrait un espace pour répondre à un besoin créé par les circonstances. Mais la traduction et la publication de la collection de *Circulaires* choisies ont dû être réalisées comme un projet parallèle à la revue.

4. TRADUCTION DES CIRCULAIRES DU F. LÉONIDA

Une fois commencée la traduction des Circulaires doctrinales des origines dans la revue, ce moyen de diffusion a continué à être utilisé pour communiquer aux frères les nouvelles contributions doctrinales émanant de la plume du frère Léonida.

Dans la Circulaire du 24 mai 1947, intitulée *À propos de la retraite spirituelle*, le frère Léonida, Supérieur général, invite les frères à profiter de cet exercice annuel, et la revue *Stella Maris* publie intégralement la traduction en espagnol de l'original français[19], ce qui occupe une bonne partie des pages de la revue. Cette Circulaire est la première traduite en espagnol des 24 qu'a écrites le frère Léonida durant son mandat[20].

La Circulaire du frère Léonida *Sur la culture et le soutien des vocations,* du 8 décembre 1950, a été publiée en cinq étapes de janvier à mai 1951 et se retrouve dans les pages de la revue. À compter de juin 1958, on a publié sept Circulaires du frère Léonida comme *supplément* de la revue afin d'éviter que les longs textes des Circulaires prennent trop de place dans

[19] *Stella Maris* 286 (juillet 1946) 76.

[20] *Stella Maris* t 8 298 (juillet 1947) 219-228. Incluse dans la revue.

[21] On a aussi publié intégralement dans *Stella Maris* la traduction des Circulaires suivantes : *À propos de la sainteté* 24 mai 1948. *Stella Maris* t 8 307 (juillet 1948) 356-364. *À propos de l'obligation de donner le bon exemple*, du 24 mai 1950. *Stella Maris* t 9 329 (juillet-août 1950) 76-85. *Sur la culture des vocations du 8 décembre* 1950 a été publiée en cinq parties. *Stella Maris* t 8 334 (janvier 1951) 138-143; 335 (février1951) 152-153; 336 (mars 1951) 165-168; 337 (avril 1951) 174-179 y 338 (mai 1951) 190-191. Incluse dans la revue par tranches. *Sur l'amour de la Congrégation*, du 24 mai 1951. *Stella Maris* t 9 340 (juillet 1951) 211-220. *Sur l'amour de la Congrégation*, du 24 mai 1951. *Stella Maris* t 9 340 (juillet 1951) 211-219. *Sur notre vocation mariste, du 8 décembre*1952. *Stella Maris* t 10 358 (janvier 1953) 3-9 et 359 (février 1953) 15-20. Incluse par tranches. *Sur la charité fraternelle*, du 24 mai1953. *Stella Maris* t 10 364 (juillet 1953) 83-92. *Sur l'Esprit et le But de l'Année Mariale du 8 décembre* 1953. *Stella Maris* t 10 370 (janvier 1954) 155-167.. *Sur la nécessité de la retraite*, du 25 mai 1954. *Stella Maris* t 10 375 (juin 1954) 237-245. *Sur les visites et la correspondance du 8 décembre de 1954*. *Stella Maris* t 10 382 (janvier 1955) 414-425 *Annonce de la béatification de notre Vénéré Fondateur*, du 7 mai 1955. *Stella Maris* t 10 Supplément au 387 (juin 1955) 1-10. *Sur la fidélité et les obligations de la vertu et du vœu de pau-*

ses pages et que l'on puisse retrouver les sections habituelles. Les responsables de la revue ont ainsi créé un nouvel outil de diffusion des Circulaires traduites en ajoutant un *supplément* qui ne faisait pas partie de la revue elle-même. Ainsi, la traduction et la publication des *Circulaires Choisies* en fascicules indépendants, et dont le texte n'avait pas été publié dans la revue *Stella Maris*, ont fait l'objet d'un travail parallèle à ces publications.

Les deux Circulaires du frère Léonida comprises dans les *Circulaires Choisies* sont celles du 8 décembre 1946 et la Circulaires *Sur le zèle apostolique*, du 24 mai 1949. Celle du 8 décembre 1946, la première Circulaire écrite par le frère Léonida à tous les frères, dans laquelle il parle des sessions du 14e Chapitre général, n'est pas numérotée dans la collection des *Circulaires Choisies* suivant l'ordre des fascicules, mais sera insérée entre les fascicules XVII et XVIII sans aucune numérotation. Ceci indique qu'elle fut publiée après l'impression et la distribution des fascicules XVIII et XIX. La large production du frère Léonida réalisée durant son mandat comme Supérieur général a été traduite intégralement en espagnol, et le frère Charles-Raphaël lui en a remis un exemplaire à la fin du Chapitre général. Les frères délégués d'Espagne qui ont participé au 15e Chapitre général avaient remis entre les mains de leur frère Assistant un précieux exemplaire produit par la maison d'édition Luis Vives de Zaragoza.

> Le Très Révérend Frère les a partagées avec une opportunité et une pertinence parfaites tout au long de son généralat dans cette magnifique série de Circulaires qui, traduites en espagnol, lui sont offertes aujourd'hui par l'Assistance d'Espagne comme un chaleureux hommage d'admiration et de gratitude[21].

5. QUI EST LE TRADUCTEUR ?

Fidèles aux expressions externes d'humilité en usage à l'époque de l'auteur – ou des auteurs – de la traduction des Circulaires, tant celles contenues dans la revue *Stella Maris* que dans le volume *Circulaires Choisies* ou dans celui qui contient toutes les Circulaires du frère Léonida, aucun nom de traducteur n'apparaît.

Le frère Hipólito, l'un des quatre frères fondateurs de l'Espagne mariste et qui fut Provincial, dans une chronique qui survole les cinquante années d'apostolat et d'enseigne-

vreté du 8 décembre 1955. *Stella Maris* t 10 Supplément au 392 (décembre1955) 623-642. *Sur la vertude*, du 24 mai 1956. *Stella Maris* t 11 Supplément au 397 (mai 1956) 77-88. *Sur la charité envers les élèves*, du 8 décembre 1956. *Stella Maris* t 11 Supplément au 404 (décembre 1956) 233-244. *Sur la persévérance*, du 24 mai 1957. *Stella Maris*t 11 Supplément au 409 (mai 1957) 325-336. *Sur la pureté d'intention*, du 8 décembre 1957. *Stella Maris* t 11 Supplément au 416 (décembre 1957) 445-452. *Sur la retraite annuelle*, du 24 mai 1958. *Stella Maris* t 11 Supplément au 421 (mai 1958) 545-552.

[21] *Prologue. Circulaires du Très Révérend frère Léonida*, Zaragoza 1958

ment, publiée dans *Stella Maris*, fait allusion au travail d'édition de ces années-là :

> Je tiens à remercier le public d'ici pour le bon accueil réservé à la collection susmentionnée (du livre des Éditions F. T. D). Il m'est arrivé de demander en public le nom de l'auteur. On m'a répondu qu'il est « un mariste », comme si nous disions « le soldat inconnu » qui se bat et succombe pour défendre le bastion de la Bonne Presse[22].

Une piste importante s'ouvre grâce à *Stella Maris* dans sa présentation Nos *débuts en imprimerie* où l'on parle de la traduction du français à l'espagnol d'une œuvre de grande envergure, éditée en six volumes, dont le titre *Année chrétienne* deviendrait ensuite *Le saint de chaque jour.* La traduction fut réalisée par une équipe de frères qui, dans leurs temps libres, apportèrent leur concours aux Éditions F.T.D.

> Nous préparons l'édition d'une *Année Chrétienne* s'adressant principalement aux maisons d'Éducation et aux Bibliothèques Scolaires : ce sera très moderne, illustré et attrayant. Vous remarquerez que c'est la première fois que nous parlons non seulement de ce que nous faisons, mais aussi de ce que nous allons faire (…). Nous avons demandé de l'aide. Pour l'édition de cette *Année Chrétienne, une* entreprise de haut niveau et de premier ordre, 22 plumes bien taillées se sont proposées et sont déjà à l'œuvre, ce qui est d'autant plus méritoire que beaucoup d'autres, parmi les meilleurs, n'ont pas été invités et n'auraient pas été acceptés, parce qu'ils sont écrasés par le poids des études universitaires[23]. Les 22 plumes bien taillées qui participent à cette entreprise ont deux très grands mérites : l'un est traditionnellement le nôtre, celui que des sociétés similaires nous envient tant, à savoir de se présenter de manière totalement anonyme ; l'autre est celui de se consacrer – avec tout leur enthousiasme, avec toute leur affection, avec toute leur humilité – à une tâche que beaucoup disent et ressentent comme légère : celle de faire office de simple traducteur. Le Père Isla pouvait déjà écrire qu'à son avis, ceux qui accomplissent bien le travail le plus utile et le plus glorieux de la traduction sont dignes de la plus haute estime ; et qu'un bon traducteur est digne des plus grands applaudissements, des plus grands prix et des plus grandes acclamations. Peu sont prêts à l'être, surtout à l'être avec diligence et volonté, c'est pourquoi les nôtres sont d'autant plus dignes des plus grands applaudissements, des plus grands remerciements et des plus grandes acclamations qui viendront sans doute un jour[24].

Et à partir de ce numéro 143 (juin 1933), le rédacteur de ces lignes nous offre quelques noms de ces 22 plumes bien taillées.

> Frère Alberto : original dans toutes les situations et circonstances rédactionnelles du projet ; son travail peut aller directement à l'imprimerie (…). Frère Dámaso : modèle de promptitude et de travail, très apprécié dans la maison (…). Frère Cipriano Luis: un des plus habiles, qui sait atteindre la limite sans la dépasser : vous avez des expressions magnifiques, de véritables trouvailles (…). Frère José Cruz : bonne plume, bonne main, très belle écriture et mauvaise encre : changez les encriers ; l'original le mérite, vous-même et nous aussi (…).

[22] *Stella Maris* t 6 241 (juillet 1942) 9.
[23] *Stella Maris* t 4 143 (juin 1933) 62
[24] *Stella Maris* t 4 145 (août 1933) 86.

Frère Téofilo : bonne traduction, bonne écriture, bonne encre (…). Frère Saturio : les linotypistes sont syndiqués et n'autorisent ni le crayon ni les corrections[25].

Et à un autre endroit, on indique le numéro des vies de saints qui ont été traduites et envoyées à l'éditeur, en indiquant les noms des traducteurs.

Ce matin encore, l'une des figures les plus prestigieuses du monde de l'édition espagnole feuilletait les livrets imprimés et a prononcé spontanément la phrase suivante : *« Cela ne peut être fait que par une maison d'édition comme la vôtre, qui a tant de collaborateurs ».*
C'est donc le moment de donner les noms et la contribution de ces travailleurs méritants.
Adulfo 2, Alberto 20, Aurelio Victor 3, Avito, Bernardo, Carlos Roberto 4, Cecillio 10, Cipriano Luis 8, Crisógono 4, Dámaso 14, Eustaquio 13, Geroncio, Honorio, Jerónimo Emiliano 4, José Cruz 8, Julio Andrés 4, Luis Felipe 4, Nicasio José 8, Pablo Agustín 4, Perpetuo 2, Pompeyo 8, Saturío 8, Tobaldo 4, Teófilo 4, Victor Luis 7[26].
Le travail de cette œuvre anonyme est tel, et si visible, que nous ne pourrions jamais cesser d'en proclamer l'excellence et les avantages, car en augmentant et en perfectionnant cet esprit de modestie et de simplicité chez les individus, on favorise extraordinairement l'union et l'esprit de famille dans la corporation[27].

Le coordonnateur du projet de traduction et de publication du travail éditorial devient un maître-traducteur, résolvant les difficultés et offrant des directives techniques pour la traduction du français vers l'espagnol. Les six volumes de l'*Année Chrétienne* exigent que ces pages soient dépouillées de tous les ornements étrangers[28] , ce pour quoi il fournit une série d'observations sur l'art de la traduction. Dans le numéro suivant, il en souligne déjà le succès.

Les quatre petites remarques que nous avons publiées sur la traduction ont été accueillies et appréciées. Elles ont même été si appréciées qu'ils en demandent encore davantage; et aussi allons-nous expliciter quelques points qui peuvent donner satisfaction[29] .

Dès lors, il publie chaque mois une série de directives qui transforment les pages de la revue, qui contiennent ces directives de traduction, comme un véritable programme de formation pour les traducteurs, transformant ainsi ce média en un authentique guide didactique des pratiques que chacun fait chez soi à distance.

Les Frères admirables, qui sacrifient très volontiers leur temps libre, leurs loisirs et leurs promenades au profit de ce travail apostolique, méritent bien de notre part, d'être aidés et appuyés. Beaucoup d'autres lecteurs peuvent également profiter de ces notes, et c'est donc avec grand plaisir que nous les publions[30].

Avec toutes ces références, il est clair que l'auteur ou les auteurs de la

[25] *Stella Maris* t 4 145 (août 1933) 87.
[26] *Stella Maris* t 4 146 (septembre-décembre 1933) 100. Le chiffre qui suit le nom de chaque traducteur le nombre de vie des saints qu'il a traduite.
[27] *Stella Maris* t 4 147 (janvier 1934) 110.
[28] *Stella Maris* t 4 146 (septembre – décembre 1933) 100.
[29] *Stella Maris* t 4 149 (mars 1934) 134.
[30] *Stella Maris* t 4 149 (mars 1934) 134.

traduction des Circulaires, tant celles publiées dans la Sélection des Circulaires que celles publiées dans la revue *Stella Maris*, doivent être attribués à la plume ou aux plumes de ces Frères distingués qui sont entrés dans l'histoire enveloppés d'un bel anonymat mariste.

Un moyen possible d' identifier le nom des éditeurs d'Edelvives qui ont dirigé les traducteurs est de vérifier les listes des nominations des frères qui étaient à ce moment-là dans la maison d'Édition. Les archives de Santa Maria de Bellpuig de Les Avellanes en contiennent une liste partielle. En 1934, la communauté de l'Éditorial, située à Barcelone, au numéro 400 dans la rue Sicilia, était formée par les frères Bernadino, Ismier, Sergius, Marcy, **Nicóstrato**, Isidro, **Dominicio**, Cosme José, Gerardo, Floro et Jaime Ramón.

6. APPRÉCIATION DES CIRCULAIRES

Une évaluation de l'importance doctrinale des Circulaires des Supérieurs était sans doute faite en premier la Commission des Études, responsable de la formation spirituelle et professionnelle des frères des Provinces d'Espagne qui les intégrait à la formation permanente des frères dans un programme gradué et systématique.

Parmi les évaluations des livres de l'Institut dans la revue *Stella Maris*, entre autres les Circulaires des Supérieurs, figure ce court article signé des lettres H.C. :

> Bien des fois j'ai lu, au cours de mes premières années de vie religieuse, les expressions familières nos *livres, les œuvres de l'Institut*; et aucune de ces lectures n'avait produit, dans mon esprit, l'impression profonde qu'a laissée une lecture faite récemment, dans des conditions de paix, de tranquillité d'esprit, de solitude, et exempte des multiples soucis matériels et intellectuels : des conditions difficiles à atteindre au cours de la vie ordinaire d'un frère mariste. Cette lecture a remué mon esprit et l'a rendu perméable à certains effets qui ont fait naître dans mon âme des sentiments intimes ; des sentiments qui se sont bientôt répandus dans l'environnement comme s'ils étaient mus par un élan que je n'avais pas senti jusqu'alors dans mon cœur (...). Les livres dont il est question ont notre Fondateur comme auteur spirituel ; car, bien qu'il ne les ait pas écrits lui-même, les Frères qui ont longtemps vécu très près de lui et les premiers Supérieurs généraux qui ont connu notre vénérable Fondateur l'ont fait, et ont utilisé en partie ses enseignements pour leurs écrits (...).Beaucoup de Frères peuvent être fiers de posséder une bibliographie religieuse telle que celle léguée à leurs enfants en religion par le Vénérable Marcellin Champagnat et ses dignes successeurs, les Supérieurs Généraux de l'Institut[31].

Un autre témoignage de la ferveur et de l'admiration pour les Circulaires des Supérieurs est l'article de Stella Maris consacré au centenaire de la publication de la Circulaire du frère François sur l'esprit de foi.

[31] *Stella Maris* t 4 161 (avril 1935) 302-304.

> Le 15 décembre (1948), un siècle s'est écoulé depuis la publication de la *Circulaire sur l'esprit de foi*. C'est elle qui formera le premier chapitre de la deuxième partie de nos Règles. Rien ne peut en être détaché sans affaiblir l'ensemble. Aussi devons-nous commémorer le centenaire de cet écrit. C'est la première Circulaire purement doctrinale de notre Institut. Le mérite en revient à nos admirables Trois-Un dont l'unité se retrouve dans le style du document. Il convient qu'à l'occasion du centenaire de cette magnifique étude, nous, leurs fils spirituels, leur accordions toute notre attention. Cette commémoration ne doit pas être un rappel froid et fugace. Ni une simple lecture spirituelle. Ce document mérite une étude. D'autre part, ce n'est pas seulement un sentiment de fierté qui doit nous inspirer. Nous pouvons en tirer un grand profit, car son enseignement est aussi actuel qu'il l'était en 1848. Actuel comme l'Évangile dont il s'inspire[32].

CONCLUSION

La traduction en espagnol des neuf Circulaires des Supérieurs dans la revue *Stella Maris* est le résultat de la collaboration technique des dirigeants de la revue et des traducteurs suscités par l'initiative de l'Éditorial F.T.D. qui met en lumière le grand essor de l'édition de livres en langue espagnole et l'émancipation de l'Espagne mariste de sa maison-mère francophone. L'Espagne mariste qui approchait des noces d'or de sa fondation était arrivée à sa maturité comme institution commencée par quatre frères français en 1886. Et les frères français, qui parlaient et écrivaient parfaitement l'espagnol, ont passé le témoin aux nouveaux formateurs qui parlaient espagnol. La transmission des contenus doctrinaux de l'Institut que l'on retrouve dans les Circulaires commençait à causer des difficultés pour les nouvelles générations de jeunes ; pour cette raison leur traduction en espagnol s'imposait. Les neuf premières Circulaires traduites ont été publiées dans la revue *Stella Maris* et la seconde série se trouve dans le volume intitulé *Choix des Circulaires*, avec 23 Circulaires publiées par la Province d'Espagne.

Le magazine *Stella Maris* a ouvert un espace dans ses pages pour répondre à un besoin suscité dans des circonstances difficiles. Mais la traduction et la publication de la collection *Circulaires Choisies*, a été un projet parallèle à la publication de la revue, réalisé pour diffuser les thèmes fondamentaux de l'identité mariste nécessaires à la formation des frères durant la décennie 1940-1950.

[32] *Stella Maris* t 8 310 (novembre 1948) 396.

41.2

DU BULLETIN DE L'ŒUVRE DES JUVENATS A PRESENCE MARISTE (1879-2022)

Recruter des vocations, faire connaître l'institut et diffuser l'esprit mariste

André Lanfrey, fms

Les Frères Maristes ne se sentaient pas particulièrement une vocation de journalistes. Mais, vers 1870 le recrutement des vocations était devenu difficile car l'industrie et les services offraient de nombreux emplois aux enfants qui sortaient de l'école primaire. Quand ils avaient eu des idées de vocation religieuse ou sacerdotale ils les perdaient rapidement au contact du monde du travail. Comme ils étaient trop jeunes pour entrer au noviciat, les congrégations de prêtres et de frères se mirent à créer des espèces de petits séminaires auxquels elles donnèrent des noms variables : écoles apostoliques, « petits noviciats » ou « juvénats ». C'est ce dernier nom qui a été privilégié chez les Frères Maristes.

Les juvénats deviennent donc à partir de 1876 une étape de la formation. Ils reçoivent des adolescents entre 12 et 15 ans qui bénéficient d'une formation primaire supérieure avant de passer au noviciat. Comme ces juvénistes viennent le plus souvent de milieux modestes, les prix des pensions ne suffisent pas à financer ces œuvres et les Frères Maristes font appel à des bienfaiteurs. Un *Bulletin de l'œuvre des juvénats* est donc créé en mars 1879 pour servir de lien et de moyen d'information entre bienfaiteurs et institut. A cette date l'institut n'a encore que trois juvénats et 180 juvénistes, mais rapidement chacune des sept provinces de France s'équipera d'au moins un juvénat.

Je n'ai pu trouver la collection complète de ce Bulletin que j'ai pu suivre du n° 1, en janvier 1879, jusqu'à janvier 1901. La congrégation ayant été dissoute en 1903 par le gouvernement français, la revue a sans doute connu un temps d'interruption, d'autant que les juvénats fermés en France ont dû être reconstitués à l'étranger, principalement en Italie, Belgique, Espagne. La période 1901-1912 m'est donc inconnue, mais je suppose que l'interruption du Bulletin a dû être relativement brève, si elle a eu lieu. En, tout cas, le numéro de janvier 1913 de présentation très différente du bulletin du XIX° siècle prétend que c'est la 36° année de la revue[x]. Il ne s'adresse plus à l'œuvre des juvénats, probablement dissoute, mais aux bienfaiteurs en général. Sa rédaction est à Grugliasco, dans le Piémont près de Turin, à la maison générale de l'exil, mais l'édition est demeurée à Lyon, chez Emmanuel Vitte. On y informe les bienfaiteurs sur l'ensemble des œuvres de l'institut et pas seulement les juvénats. C'est en fait une annexe du *Bulletin de l'institut*, créé en janvier 1909 pour servir de lien aux Frères dispersés à travers le monde. La rédaction est sous la responsabilité du F. Dalmace, secrétaire général, qui emploie certains articles dans les deux bulletins. Le dernier numéro date de janvier 1920 (41° année). Rien n'indique dans son contenu qu'il va cesser. Pourtant, Le petit juvéniste va lui succéder : il ne sera plus rédigé à Grugliasco mais dans la province de St Genis-Laval.

1. *LE PETIT JUVENISTE*: RECRUTER DE NOUVELLES VOCATIONS

La première guerre mondiale a ramené en France de nombreux frères mobilisés ou expulsés de pays ennemis. Elle a aussi pour effet d'atténuer le violent esprit anticatholique des républicains. Les frères restés en France en 1903 et ceux qui sont rentrés de l'étranger envisagent donc d'y recréer des juvénats, les noviciats restant prudemment à l'étranger. La pénurie de vocations sacerdotales et religieuses sévit encore plus fortement que dans les années 1880 et les provinces de France, dont le personnel a beaucoup vieilli, ont besoin de renfort urgent. Pour cela il faut quelques maisons assez grandes et une revue d'information qui reprendra le Bulletin du siècle précédent. Mais aussi, au cours du chapitre général tenu à Grugliasco en mai-juin 1920 une commission a étudié de près les revues et périodiques publiés dans l'institut et recommandé la modération en ce domaine, la presse ne faisant pas partie de l'apostolat de l'institut. Nous supposons que

[1] La revue ayant commencé en 1879, en admettant qu'elle n'ait pas connu d'interruption ce devrait être la 34° année. Cette erreur montre donc qu'une interruption a eu lieu et qu'on reprend la revue sans trop se soucier d'exactitude quant aux dates.

la maison générale a voulu donner l'exemple en confiant le *Bulletin des juvénats* à une province.

Le Petit Juvéniste est fondé en mai 1921 par le F. Louis-Emile (Germain Goddard) au pensionnat de Bellegarde à Neuville-sur-Saône où il est professeur. Il a pour sous-titre *« Bulletin des juvénats des Frères Maristes, 44° année »* le F. Goddard ayant tenu à affirmer fortement la continuité avec la revue précédente. En fait, le public est plus large qu'auparavant : ce sont non seulement les bienfaiteurs, mais encore les parents, les frères, et les jeunes gens. C'est pourquoi, à côté de textes spirituels ou édifiants, d'informations sur les œuvres maristes à travers le monde, *Le Petit Juvéniste* offre des variétés et des jeux. Bref ! La revue s'adresse à tous ceux et celles qui sont susceptibles de s'intéresser à la vocation religieuse. Elle est modeste : le format est semi-commercial : 135 par 210 mmm. Le tirage initial est de 500 exemplaires (LPJ mai-juin 1931). En 1921 et 1922 elle est trimestrielle (4 numéros). De 1923 à 1938 elle paraîtra tous les deux mois. Elle n'est pas seulement d'intérêt local ; sa diffusion est internationale et en 1931 elle revendique 7 000 abonnés (mai-juin 1931 n° 3). Son rédacteur ambitionne de parvenir à 10 000, mais le chiffre de 7000 ne paraît guère avoir été dépassé. Toujours modeste, l'abonnement suit l'inflation : d'abord 5 F, puis 8, 10, 20. En 1945, il sera de 35 F.

Cette création correspondait-elle à une volonté du conseil provincial

de la province de Saint Genis-Laval dont dépendait le pensionnat de Neuville-sur-Saône, ou était-elle due à l'initiative du F. Goddard ? En tout cas, le pensionnat de Neuville était l'un des rares établissements français disposant de moyens intellectuels et financiers pour une telle entreprise ; et le F. Louis-Emile Goddard ne manquait pas de capacité. Avant 1914 il s'était frotté à un milieu très international à Istanbul (Turquie) et en Grèce. Après son séjour à Neuville il exercera à Lyon dans, l'école normale catholique Gerson, pendant 22 ans, comme professeur puis directeur. Il est resté le directeur et probablement le principal rédacteur de la revue sous le pseudo-

nyme de J. de la Chautagne , Neuville-sur-Saône restant le siège de la rédaction.[2]

Durant la seconde guerre mondiale, bien qu'âgé et affronté à de multiples difficultés, M. Goddard continue à publier sur papier de mauvaise qualité : trois numéros annuels en 1940-41 et cinq en 1942-44. Mais le numéro de mai-juin 1944 apprend aux lecteurs que le F. Goddard, affligé de pertes de mémoire (maladie d'Alzheimer ?) est hospitalisé dans une maison spécialisée où il mourra le 7 décembre. C'est le F. Joseph-Félix Guillaud (1879-1951) qui le remplace.

Déjà âgé (65 ans) il a certainement aidé M. Goddard à rédiger Le *Petit Juvéniste* lors de deux séjours à Gerson en 1930-33 et surtout 1944-45. Cette une succession difficile : la guerre et la maladie du F. Goddard ont terriblement affecté la revue qui, en 1945, n'a plus que 2 à 3 000 abonnés. Le style a vieilli et dès 1948 (n° 1) le F. Guillaud signale de graves problèmes financiers. Surtout, la revue subit une forte désaffection de la part des frères des établissements scolaires. C'est pourquoi le F. Guillaud publie dans les numéros 1-3 de 1945 des lettres d'encouragement du cardinal Gerlier archevêque de Lyon, des F. Jean-Emile et Marie-Odulphe, assistants généraux. Le résultat est insuffisant puisque, dans le numéro de septembre-octobre 1949, « une note importante de la rédaction » avertit ses lecteurs : sera-ce le dernier numéro d'une revue étranglée par les frais généraux en hausse, insuffisamment compensés par un trop petit nombre d'abonnés ? La suite de la note explique en termes voilés le nœud du problème : les frères ne trouvent pas que cette revue corresponde aux besoins des jeunes. Mais le F. Guillaud tient à conserver son objectif : « Renseigner sur les Œuvres de la Congrégation et provoquer chez les enfants de nos écoles des vocations religieuses et sacerdotales. » Pas question de « devenir un journal amusant et plus couru des enfants.». Dans le numéro de novembre-décembre 1949 un nouvelle *« Note de La Rédaction »* demande « que les confrères veuillent bien présenter chaque numéro à leurs élèves comme un acte de charité à accomplir. Ainsi le bulletin sera diffusé et les frais généraux répartis sur un plus grand nombre de lecteurs. »

Evidemment les confrères ne bougeront guère et la revue, qui vient d'entrer dans sa 30° année, s'arrête en janvier-février 1950. Elle comporte treize volumes, 4532 pages imprimées, 160 numéros de 30 pages en moyenne. C'est une source exceptionnelle sur la vie des nombreuses petites et grandes écoles et d'une manière générale sur la vie concrète du réseau mariste. Mais, aux yeux des Frères eux-mêmes, elle est dépassée. D'ailleurs le F. Joseph Félix

[2] La Chautagne est une région de la Savoie d'où ce Frère est certainement originaire.

(1879-1951) n'avait été qu'un directeur improvisé déjà fort âgé et en santé précaire, qui allait mourir le 4 avril 1951.

Dans le numéro de janvier-février 1950 il écrit « le mot du Directeur du Petit Juvéniste » qui, tout en présentant ses vœux et en s'excusant du retard de la dernière publication dû à des « obligations assez absorbantes » annonce que c'est le dernier numéro dont il a la charge.

> « Il profite de la circonstance pour remercier ses collaborateurs, spécialement celui qui se charge de l'illustration, les correspondants qui lui envoient articles et nouvelles diverses, les confrères qui se sont employés à propager la Revue auprès des élèves de leurs écoles ou parmi les personnes de leur entourage, enfin et surtout les généreux bienfaiteurs qui lui versent une somme bien supérieure au prix de l'abonnement. »

2. JEUNESSE ET AMITIÉ / UNE REVUE POUR LES JEUNES

En 1950 une alternative est clairement posée : soit l'abandon pur et simple soit la continuité dans un esprit différent. Contrairement à la fondation du *Petit juvéniste*, le choix de la continuité est une décision provinciale. Le remplaçant du F. Guillaud sera le F. Marius-Léon Crétallaz, (1903-1981) professeur à Neuville-sur-Saône, nommé à cette fonction en 1950 par le F. Freléchoz, provincial. C'est un savoyard entré dans l'institut en 1920. A partir de 1927 et jusqu'en 1960 il sera professeur au pensionnat de Neuville-sur-Saône. Il a pour principal collaborateur le F. Victor-Camille (Guicherd) (1911-1968) entré dans l'institut en 1926 et qui, de 1928 à 1942, a été aussi professeur à Neuville-sur-Saône. De 1942 à 1960 il enseigne au pensionnat de St Didier-sur- Chalaronne, se rendant fréquemment à Neuville en car pour travailler, souvent de nuit, avec le F. Crétallaz, à la rédaction de la revue.

Ce sont des hommes expérimentés et dans la force de l'âge (47 et 39 ans) connaissant bien la jeunesse en tant que professeurs et animateurs. Leur longue présence à Neuville, leur a permis de collaborer à la rédaction du *Petit Juvéniste*, tout en cherchant à lui donner un ton nouveau. Les années 1945-50 auront donc été celles d'une petite querelle des anciens et des modernes débouchant sur une revue

dont le titre « Jeunesse et amitié » indiquera clairement le public visé en priorité.

Mais ce titre n'apparaîtra pas de suite. En mars-avril 1950 paraît un nouveau n° 1 du Petit Juvéniste mais dans un format (21 x 27) et un esprit différents. Le comité de rédaction annonce d'ailleurs qu'il entend faire subir à la revue « une métamorphose » en s'adressant prioritairement aux jeunes. Il invite donc ses « fidèles abonnés » et ses « amis lecteurs » à lui conserver leur confiance car « le *Petit Juvéniste* veut simplement mieux servir ».

Le F. Crétallaz a pris lui aussi un nom de guerre : Mauris de Prévignan. Le but ancien de recrutement des vocations n'est pas abandonné mais adopte un ton nouveau, plus proche de la sensibilité des jeunes. Alors que Le *Petit Juvéniste* classique tirait six exemplaires annuels, le choix a été fait de dix numéros par an. Les treize premiers vont garder le titre antérieur, sans doute afin de ne pas couper la revue de ses abonnés traditionnels et de trouver un public jeune plus large. C'est au n° 14 (31° année, septembre-octobre 1951), qui comprend 24 pages couvertures comprises, qu'apparaît le nouveau nom : qui correspond mieux aux intentions des rédacteurs et au contenu. L'éditorial de ce numéro est d'ailleurs un véritable manifeste qui reprend largement les idées formulées dans le numéro 1:

> « Rester jeune […] Telle est l'ambition de *Jeunesse et amitié* qui, sans renier son ancien titre (Le Petit juvéniste) trouve dans le nouveau une expression plus juste de son idéal. Créée pour les jeunes, elle veut rester pour eux la revue qu'ils accueilleront toujours avec le plus grand intérêt. »

La suite évoque le désir de collaboration avec « les amis de la jeunesse […] sous l'égide du Christ et de la Vierge ». Les photos, en général sur fond rouge ou bleu y sont nombreuses. La revue, basée d'abord à Neuville-Bellegarde, a désormais rédaction et administration au Montet à Saint Genis-Laval. La revue présente des reportages sur les missions, les pays lointains et les œuvres maristes, qui peuvent convenir aux adultes comme aux jeunes. Mais dans l'ensemble on y parle de sport (le base-ball…), de philatélie, d'événements spectaculaires (les soucoupes volantes…). Des concours pourvus de prix sont organisés. Il y a même des bandes dessinées. Le souci du recrutement ne se voit guère : c'est plutôt une revue pour les élèves des écoles maristes. Les numéros suivants sont dans le même ton, sauf un numéro spécial (sans numéro, mais probablement le 22), célébrant en 36 pages le quatrième centenaire de la mort de Saint François Xavier. C'est une étude très fouillée comportant une riche iconographie sur le saint missionnaire et son temps. Le n° 24 édité en septembre-octobre 1952, qui ne comprend que 16 pages, sera le dernier d'une revue dont le ton contrastait beaucoup avec celle qu'elle remplaçait.

3. FUSION AVEC LA REVUE CHAMPAGNAT

Au fil des années *Le Petit juvéniste* était devenu non seulement la revue des œuvres de la province de Saint Genis-Laval mais une revue à large diffusion dans l'institut des Frères Maristes. Beaucoup d'autres provinces avaient créé leur propre revue à diffusion plus ou moins large, avec toujours le même but : attirer des vocations, faire connaître les œuvres de l'institut et aussi travailler à la béatification du P. Champagnat. Ce dernier objectif était particulièrement celui de la province de L'Hermitage qui avait créé vers 1935 la « Revue Champagnat » ainsi qu'un calendrier Champagnat. En 1947 (F. Jean-Emile, Histoire de l'institut) la revue tirait à 5 000 exemplaires et le calendrier à 35 000. Mais, les deux provinces de St Genis et L'Hermitage ayant les mêmes problèmes de financement et de manque de personnel, la décision fut de fusionner les deux revues en coordonnant leurs objectifs.

4. *VOYAGES ET MISSIONS* / PLUSIEURS CIBLES POUR UNE MÊME REVUE

En octobre-novembre 1952 naît la revue *Voyages et Missions*. Son titre est tout un programme : associer le goût de l'aventure à l'idéal missionnaire. Ces traits étaient déjà très présents dans Jeunesse et

amitié. Cependant, la fusion a réduit son caractère de publication pour les jeunes. Le n° 1 (novembre 1952) déclare qu'aux jeunes on parlera d'histoire missionnaire, de sport, de cinéma ; on leur proposera des jeux, des devinettes, des histoires et même des bandes dessinées. Mais les bienfaiteurs et amis ne sont pas oubliés : on continuera à les informer sur les œuvres maristes. Les causes de béatification sont aussi importantes : la *Revue Champagnat* avait été créée dans le but de les faire connaître. C'est donc un compromis entre tradition et novation dont *Voyages et Missions* va être l'expression durable.

Comme la revue est sous la tutelle de deux provinces, celles-ci se partagent les tâches. Ainsi, à L'Hermitage le F. Antoine Vallet assure la

rédaction : reportages, analyses de films, bricolage, philatélie… tandis que le F. Crétallaz s'occupe d'administration et de technique. Cette dichotomie va cesser en 1959 (le F. Vallet devient provincial) et le F. Crétallaz se charge de l'ensemble mais sans assumer le travail d'impression. Il a toujours pour bras droit le F. Guicherd qui assure une bonne partie de la rédaction. Mais, les articles étant anonymes, nous ne savons guère les noms des auteurs et collaborateurs.

Comme J*eunesse et amitié* la revue va d'abord faire paraître 10 numéros annuels assez minces : 16 pages. Mais le rythme de parution ne suit pas : on n'est plus qu'à 6 numéros annuels en 1960. Sur le plan technique la page de couverture comprend une photo en noir et blanc sur fond coloré. La première photo de couverture en couleurs paraîtra dans le n° 75 (décembre-janvier 1962-63). Les pages intérieures comportent d'assez nombreuses photos à fond coloré.

Pour réduire les coûts le F. Crétallaz s'est lancé dans l'impression de la revue : une opération qui lui causera bien des déboires. Du matériel est acheté d'occasion et placé dans une classe désaffectée du pensionnat de Neuville. Peu à peu lui-même et le F. Guicherd s'initient au métier. L'atelier, de mieux en mieux équipé en matériel d'occasion, sera finalement installé vers 1960 à St Genis-Laval dans une annexe de la maison provinciale et parviendra à assurer son équilibre financier grâce à la Fédération Française des Associations d'Anciens Eléves Maristes, dite A.E.M.

Dans le n° 106 de juillet1970 M. Paul Dehondt rappelle qu'en 1956 les responsables de *Voyages et Missions* ont exposé aux anciens élèves de Beaucamps la situation difficile de la revue, proposant de fusionner les bulletins des Amicales avec *Voyages et Missions*. Ainsi, peu à peu les fusions ont permis d'augmenter considérablement le tirage de la revue qui, en octobre 1963 (n° 79) devient l'organe officiel de la Fédération Française des Anciens Elèves Maristes. Désormais elle va publier quatre numéros par an à plus de 30 000 exemplaires, avec encartage de pages spéciales pour les associations de divers établissements. Le travail administratif et technique repose toujours essentiellement sur les F. Crétallaz et Guicherd assistés

de frères bénévoles. Mais le temps passe et le F. Guicherd meurt en février 1968. Le F. Crétallaz a pris de l'âge et ne peut suffire seul à la tâche. Se pose donc la question d'un abandon de la revue faute de personnel nouveau (n° 106).

5. DE VOYAGES ET MISSIONS À PRESENCE MARISTE (1970-1983)

Après un temps d'incertitude la revue est reprise et son n° 107 nous donne la composition de son conseil d'administration et de rédaction. Le directeur de la revue est le F. Pierre Zind, professeur à Mâcon et historien, qui, dès le numéro 105, d'avril 1970, a commencé à rédiger « Sur les traces de Marcellin Champagnat » une biographie du fondateur qui fera date dans la congrégation. Le rédacteur en chef est le F. Paul Boyat assisté d'une dizaine de frères, et de laïcs qui s'occupent entre autres des pages fédérales des Associations d'Anciens Elèves. Plus qu'auparavant, la revue s'intéresse à l'éducation et à la pédagogie, traitant par exemple des mathématiques modernes ou de grands pédagogues du passé comme Coménuis. Elle est aussi plus identitaire, soucieuse de spiritualité mariale. Mais elle ne s'adresse plus guère aux jeunes. Le F. Paul-Boyat en devient officiellement le directeur avec le n° 111 du 15 septembre 1971.

Le temps de sa direction sera particulièrement fécond en événements extérieurs et intérieurs. C'est une époque d'intense sécularisation et le thème de la vocation n'est plus guère à l'ordre du jour. Au niveau scolaire s'est posé le problème de l'annexion de l'enseignement catholique au sein d'un grand service public unifié (1981) qui sera finalement abandonné. Mais, dans les établissements il est de plus en plus question des relations entre Frères et laïcs, ces derniers, devenus très nombreux, accédant rapidement aux postes de responsabilité. De son côté l'institut ne s'intéresse plus guère aux fédérations d'anciens élèves et préfère développer le concept de « famille mariste » groupant frères et laïcs dans un ensemble plus nettement mariste. La

Présence Mariste n°190

revue évoque tout cela mais, me semble-t-il, demeure un peu sur la défensive.

Tous ces changements ont contribué à réduire la diffusion de *Voyages et missions* ; aussi l'habituelle contradiction entre coût de production et nombre insuffisant d'abonnés joue à nouveau si l'on en croit une enquête patronnée par les provinciaux en 1976, qui demande aux lecteurs ce qu'ils pensent de la revue. Ce document nous apprend que celle-ci tire à 30 000 exemplaires ainsi ventilés : 3000 abonnés individuels ; 12 000 parents d'élèves ; 14 000 anciens élèves ; 1000 abonnés divers à l'étranger. Nous ne connaissons pas le contenu des réponses à cette enquête, mais le nouveau titre « Présence mariste » au 4° trimestre 1978 (n° 137) répond certainement à des suggestions des lecteurs. Mais il ne s'agira que d'un sursis : dans le numéro 156, du troisième trimestre 1983, paraît sous le titre « dernières pages » un bref communiqué signé des Frères provinciaux : « Vous lisez les dernières pages d'une revue qui, nous l'espérons, vous a intéressés ». Suit un hommage à tous ceux qui se sont consacrés à cette tâche.

Et pourtant, au 4° trimestre 1983 paraît le n° 157 dont le directeur est désormais le F. Jean Dumortier assisté d'un comité de rédaction de quatre frères et de collaborateurs occasionnels. Son éditorial ne donne pas d'explications sur l'apparent revirement des politiques provinciales mais exprime l'espoir de voir les frères quitter leur « manteau d'indifférence » afin d'assurer la « survie » de la présence mariste. Il me semble que le contenu de la revue systématise une tendance déjà perceptible auparavant : développer une réflexion sur le monde contemporain en parallèle avec des questionnements plus particulièrement maristes. Alors que les Frères étaient plutôt indifférents à la revue ce choix va susciter quelques réserves et un peu plus d'intérêt.

6. REDÉFINITION DU RÔLE DE LA REVUE(1988-2017)

La direction de P.M. sera assurée par le F. Jean Dumortier jusqu'au 3° trimestre 1988 (n° 176). Le F. Antoine Vallet lui succède avec le n° 177 du 4° trimestre 1988. Il est assisté techniquement par les F. Jean Gonod et Elie Devémy. L'impression de la revue est toujours assurée par l'imprimerie du Montet gérée par un imprimeur : M. Rossillol. Le congtenu de la revue est redevenu un peu plus classique. Bien des numéros décrivent la présence Mariste en divers pays : Hongrie (n° 186) ;Algérie (n° 189) ; Argentine (n° 187)…

Le n° 190 (4° trimestre 1991) signale en un bref communiqué que désormais la rédaction et l'administration de la revue se trouveront à Notre-Dame de L'Hermitage, l'imprimerie demeurant à St Genis-Laval avant que l'imprimerie Delta (n° 195) de Chassieu ne se charge de l'impression. Le directeur est désormais

le F. Maurice Bergeret, ancien provincial de L'Hermitage, épaulé par un comité d'une dizaine de rédacteurs et administrateurs, dont deux laïcs. Madame Isabelle Herche a été engagée pour assurer le secrétariat technique de la revue. Le F. Henri Vignau, provincial, a rappelé et en partie redéfini les objectifs de la revue :

- Information sur la réalité mariste à travers le monde ;

- Moyen de communication pour le réseau des établissements scolaires maristes de la province de Hermitage (la province de saint Genis-Laval ayant décidé de ne pas constituer un réseau de tutelle)

- Un lieu d'échanges et partage pour les communautés éducatives et les amis concernant l'éducation, la vie chrétienne des jeunes et les grandes questions contemporaines.

Si la première partie du programme est traditionnelle, la seconde tient compte de la montée du laïcat dans les écoles et de la nécessité d'en faire une communauté éducative. La troisième partie, qui affirme une ouverture aux questions de fond, peut passer pour un complément de la précédente, dans la mesure où la revue ne concerne plus uniquement les frères mais les équipes éducatives liées à eux. Pédagogiquement la revue devient donc assez largement celle de la communauté éducative mariste ; et spirituellement celle de la « famille mariste ». Le F. Maurice Bergeret la dirigera durant 11 ans. (1991-2002). Le n° 235 de la revue reproduit le discours de remerciement du F. Maurice Goutagny, le provincial, qui a relevé un certain nombre des thèmes abordés. Par exemple : « Bien dans son corps, bien dans sa vie » ; « Quelle école pour l'Europe ? » ; « Projet éducatif mariste » ou « Enseignant un nouveau métier ? » ou encore « partenaires pour la mission »...« Le dialogue inter-religieux ». Notons un changement technique non négligeable : à partir du n° 200 (3° trimestre 1994) les photos des pages intérieures sont en couleur.

C'est avec le n° 234 (1° trimestre 2003) que commence l'activité du F. Michel Morel comme directeur de la revue. Désormais la formule est bien rôdée : autour du directeur, une équipe de rédaction et des collaborateurs plus ou moins occasionnels préparent les quatre numéros annuels toujours fondés sur un thème d'actualité générale ou plus spécifiquement mariste. Depuis un certain temps l'imprimerie est l'établissement Touron à La Ricamarie, près de Saint Etienne. .

En juillet 2011 (n° 268) le F. Michel avertit les lecteurs d'un « « passage de relais » et dresse un bilan de son action : 31 numéros parus depuis janvier 2003. Outre les remerciements aux collaborateurs et aux abonnés il rappelle les objectifs de la revue : « Tisser des liens entre les établissements du réseau » et « permettre aux familles de découvrir ou de mieux connaître les réalités ma-

ristes vécues en France ou à travers le monde ». Il en profite pour formuler « un petit regret » : le peu de réactions des lecteurs aux articles ou au dossier central. Plusieurs de ses prédécesseurs avaient déjà souligné cette carence chronique d'un courrier des lecteurs quelque peu étoffé. Evidemment, le F. Michel Morel a eu soin de souhaiter bonne chance à son remplaçant, le F. Jean Ronzon, ancien secrétaire général, qui se présentera succinctement dans le n° 269 (octobre 2011).

Il a assuré l'édition de la revue jusqu'au n° 312 de juillet 2022. Il n'y aura pas de n° 313 car le conseil provincial a décidé que, vu la faiblesse de nos moyens humains pour continuer cette aventure éditoriale, il valait mieux programmer une cessation d'activité que d'y être contraint brusquement. De ce fait, la qualité de la revue est demeurée jusqu'au bout de très bon niveau comme l'indiquent les thèmes de nombreux numéros : « Le politique, ça vous branche ? (n° 291, avril 2017) ou bien le numéro suivant sur « Le christianisme entre disgrâce et nouvel élan » . Parfois le thème est franchement mariste comme le n° 295 d'avril 2018 sur le Chapitre général. Ou bien il est pédagogique comme au n° 307 (avril 2021) : « L'école de demain. Enjeux et défis ». Mais le titre du n° 306 de janvier 2021 : « Emergence d'un monde nouveau » me paraît synthétiser à lui seul le parcours de cette revue de sa naissance à son extinction en passant par ses nombreuses transformations. Tous ses directeurs et ses rédacteurs ont cherché à leur manière à susciter ou au moins à accompagner un monde nouveau.

7. ESQUISSE D'UN BILAN

Faire le bilan d'une activité éditoriale de presque une centaine d'années (1921-2019) sans compter le Bulletin de l'œuvre des juvénats, et de presque 500 numéros, (160 + 22 + 300) nécessiterait une étude approfondie. Celle-ci est d'ailleurs possible puisque *Voyages et Missions* ainsi que *Présence Mariste* existent en version numérique[3]. Je me contenterai donc de quelques remarques rapides et assez subjectives. L'élément le plus stable et au fond peu surprenant, c'est le souci de donner une information sur les œuvres éducatives maristes aux échelons national et international. J'hésiterais à affirmer que la présentation de l'esprit mariste est une autre constante car il me semble qu'au fil des années, et des directeurs, il est pensé de manière assez variable. Et de toute façon ce sujet est commandé par les événements et commémorations.

[3] https://maristes my.sharepoint.com/:f:/g/personal/secretariat_maristes_org/EqVfYV4kwg1IrdxEy8A36vcBV0gPnLQiiQVzrF4pkYL7Fg?e=mVmCtK

En fait, bien des contenus de la revue, importants à une époque, se transforment, s'amenuisent ou même disparaissent. Rien de plus clair à ce sujet que le thème de la vocation que la fin des juvénats vers 1970 réduit à peu de chose. D'autres sujets deviennent au contraire importants, comme la Famille mariste, L'Hermitage comme lieu de pèlerinage…

Mais c'est peut-être dans le public visé que les changements sont les plus grands et les moins clairs. Au départ le *Bulletin de l'œuvre des juvénats s'*adresse à des bienfaiteurs, puis *Le Petit Juvéniste* fait la promotion de la vocation mariste auprès des frères, parents et jeunes des écoles. Vers 1950, avec *Jeunesse et Amitié* on s'oriente brièvement vers une revue pour les jeunes. Mais très vite avec *Voyages et Missions on* revient aux cibles antérieures. Lorsque la revue devient l'organe de la Fédération des Anciens Elèves elle opte pour un public adulte : anciens élèves bien sûr, mais aussi parents et enseignants. Les jeunes et les bienfaiteurs ne sont plus concernés qu'à la marge. En somme de 1879 à 1950 l'objectif était clair : favoriser les vocations. C'est semble-t-il dans les années 1950-70 que l'occasion de créer une revue pour les jeunes a été manquée. Ensuite *Voyages et Missions* puis *Présence Mariste* resteront des revues d'information générale même si l'aspect réflexif ira en s'approfondissant.

Il faut sans doute souligner aussi une mutation technique de la revue que je situerais volontiers dans les années de la direction du F. Paul Boyat vers 1970-80. Celle-ci était auparavant artisanale : gérée par un très petit nombre de frères, souvent âgés, dont la revue n'était pas l'unique activité. Au fond, elle ne vivait que grâce à un labeur acharné et à un dévouement sans bornes. Il ne semble pas y avoir eu de comité de direction très organisé ni de partage clair des tâches de rédaction, administration et même impression. Les années 1970-80 ont été le temps de la transition, esquissant un réel professionnalisme : rédaction, administration et impression sont clairement distingués et les sujets définis à l'avance par des comités de rédaction. Il reste néanmoins que, malgré une réelle qualité de fond et de forme, la revue a eu du mal à vivre car souffrant d'un réseau réduit et surtout d'une assez générale indifférence des Frères eux-mêmes, comme si cette revue était restée une simple annexe en marge des œuvres maristes[4].

[4] Un premier historique de la revue a été écrit par le F. Paul Boyat en 1970 dans VM n° 106 sous le titre : « 50 ans de présence mariste au service des vocations, de la cause du P. Champagnat et des amicales ».

CINQUANTE ANS D'HISTOIRE MARISTE EN CORÉE

Juan Castro, fms

INTRODUCTION

Après l'élection du Frère Basilio Rueda comme Supérieur général au Chapitre général de 1967-68, l'Institut des Frères Maristes s'est trouvé au début d'une nouvelle ère et à la fin d'une ancienne manière de comprendre sa place dans le monde. Le Frère Basilio a invité toutes les Provinces de l'Institut à s'ouvrir aux besoins du monde.

Dans la quatrième partie de sa première circulaire de 1968 intitulée «Un chapitre pour le monde d'aujourd'hui», le frère Basilio avait écrit sur la nécessité pour l'Institut de s'engager dans des missions en de nouveaux pays. La Province du Mexique Central - la Province d'origine de Basilio - a accepté ce défi avec toutes les conséquences qui en découleraient. L'idée principale de l'invitation du Supérieur général était d'ouvrir de nouveaux champs d'apostolat qui demanderaient aux frères de laisser derrière eux les rivages familiers et d'être prêts à embrasser les nouveaux pays de mission comme leur propre pays, sans retour en arrière. Ils devraient y rester pour toujours. L'objectif premier de ces nouvelles fondations était de «conduire la jeunesse à Dieu à travers l'éducation». C'est dans cet esprit que l'Institut a abordé sa mission auprès des jeunes pauvres de Corée.

Le Chapitre provincial du Mexique central a discerné sur cet appel, et la Province s'est engagée à envoyer huit Frères en mission : quatre en 1971 et quatre autres l'année suivante. Le choix du pays de mission a été influencé par des circonstances extérieures aux Frères. L'Inde avait notre priorité, mais les portes de ce pays n'étaient pas facilement ouvertes aux missionnaires étrangers. Les Pères de Guadalupe (une congrégation missionnaire mexicaine avec laquelle les Frères étaient en relation) ont été utiles dans le choix d'un autre pays. Ils ont suggéré la Corée, un pays en voie de développement à l'époque, et qui avait souffert de l'impact de la guerre. Ils se sont offerts pour accueillir et guider les Frères missionnaires.

1. LES DÉBUTS

Le Provincial de l'époque, le Frère Arturo Chavez, et son Conseil ont nommé le premier groupe de quatre Frères pour la mission. Il s'agissait des Frères Jesus Rodriguez (ancien Provincial), Enrique Ruiz (chef du groupe, qui a été le principal animateur des premières années), Sergio Gutierrez (spécialiste des questions techniques) et Manuel Villarreal (le plus jeune des quatre qui était alors scolastique et profès temporaire).

Le jour du départ fut le 4 septembre 1971. Le voyage des missionnaires en Corée a été planifié en plusieurs étapes. Du Mexique, ils se sont envolés pour San Francisco, de là pour Tokyo, Kobé et Kumamoto, puis à Pusan, la deuxième ville de la péninsule coréenne. Ils sont arrivés à Séoul le 13 septembre 1971. Pendant la première année, les Frères se sont consacrés à l'étude de la langue et à une initiation à la culture dans laquelle ils se trouvaient, nouvelle pour eux. Bientôt, ils ont commencé à chercher des vocations et, par le biais du journal catholique, ils ont pu faire de la publicité sur leur mode de vie. Cette propagande a suscité l'intérêt d'un premier jeune homme qui est venu frapper à leur porte.

L'arrivée du deuxième groupe de Frères eut lieu l'année suivante, en mai 1972. Parmi eux se trouvaient deux autres Frères de vœux temporaires. Il s'agissait des frères Hector Villarreal, Eduardo Ramirez, Ricardo Piña et Juan Castro. Avec l'arrivée de ce deuxième groupe, le besoin de se procurer une maison, qu'ils pourraient appeler leur foyer, est devenu plus urgent. Quelques jeunes gens intéressés par le style de vie mariste se sont joints aux huit frères dans la maison.

Au début, les premiers candidats coréens rejoignant les Frères ont été confrontés à une situation difficile. Ils arrivaient dans une communauté où les Frères étrangers n'avaient aucune autorité ni aucun statut : ils étaient simplement un groupe de laïcs vivant ensemble dans une maison louée, ne maîtrisant pas la langue, n'ayant pas de propriété, pas de voiture privée et aucune relation avec des personnes riches ou influentes. Les seuls amis des Frères étaient les personnes avec lesquelles ils vivaient, leurs voisins et quelques autres missionnaires étrangers.

Une autre difficulté dans le processus de discernement des premiers candidats coréens était le service militaire obligatoire pour tous les jeunes hommes coréens. À l'époque, il durait trois ans et seuls les malades ou les jeunes hommes souffrant de handicaps spécifiques en étaient exemptés. Certains de nos premiers Frères étaient exemptés pour ces raisons.

À la fin de l'année 1972, le Provincial a visité la communauté, a vu la situation de ses propres yeux et a compris la nécessité pour eux d'avoir leur propre maison. Le 15 février

1974, les Frères ont emménagé dans une nouvelle maison, l'ancien couvent Maryknoll de Séoul. La même année, le Supérieur général a visité la nouvelle communauté avec le Frère Paul Ambrose. Le frère Basilio a reçu les vœux perpétuels des frères Manuel Villarreal et Juan Castro. Afin d'asseoir la formation des nouveaux candidats coréens sur des bases solides, il était nécessaire d'établir un noviciat. Une autorisation spéciale a été demandée pour que le frère Manuel Villarreal, tout juste profès perpétuel et n'ayant pas l'âge minimum pour être maître des novices, puisse assumer ce rôle. Un indult a été accordé à cet effet. Au cours de cette année, les premiers aspirants locaux sont arrivés : le futur Frère Carlo Kim et deux autres compagnons, Irenaeus Yan et Raphael Kim.

En mars 1975, une deuxième communauté de Frères fut établie dans la ville d'Andong. Les Frères vivaient dans une maison louée et commençaient à discerner l'apostolat qui serait le meilleur pour eux dans cette ville. Après plusieurs mois de discernement, une décision difficile a été prise car les Frères savaient qu'une aide financière de l'étranger serait nécessaire pour réaliser leur rêve. Le projet était de construire un centre éducatif qui offrirait une gamme d'activités diverses. Celles-ci incluraient un internat pour les étudiants du secondaire et de l' université, une bibliothèque avec un espace d'étude tranquille pour les garçons et les filles, quelques cours de mathématiques et d'anglais et, surtout, un espace au rez-de-chaussée où les Frères ont commencé un cours du soir pour les jeunes hommes et femmes qui n'avaient pas la possibilité d'aller à l'école pendant la journée en raison de leurs engagements professionnels.

En 1977, le deuxième groupe de postulants a pris l'habit. Cinq d'entre eux ont prononcé leurs premiers vœux l'année suivante : Joseph Kim, Joseph Ahn, Gabriel Cho, Thomas Chong et Bartolomeo Kim.

En 1979, l'évêque Dupon du diocèse d'Andong nous a invités à collaborer aux soins des personnes de la région souffrant de la lèpre. L'idée était de travailler avec les fils et les filles de ces lépreux. Il nous a ensuite demandé de prendre la responsabilité d'un hôpital dermatologique que le diocèse gérait. De mars 1981 à septembre 1996, l'»Hôpital Damian» pour lépreux, dans la ville de Yeongju, au sein de ce diocèse, a été gérée par les Frères.

Au cours de cette année, a eu lieu la troisième cérémonie de profession. Frère Dominique Ryu et Frère Alexander Shin ont émis leurs premiers vœux. Ce fut une année difficile d'un point de vue politique puisque le 26 octobre a vu la mort violente du président Park Chong Hee. Entre-temps, les vocations continuaient à arriver : en 1982 Andrew Hyong et Simon Ho, en 1985 Simon Moon et Gabriel Pae.

En 1985, la communauté mariste a décidé de lancer un nouveau projet pour les filles qui travaillaient

dans le transport urbain. L'idée était de fournir un abri à ces filles travaillant pour diverses compagnies de bus. Le projet a été approuvé mais lorsque le lieu a été prêt, la ville de Séoul a changé sa politique et a retiré ces filles du système des transports publics. Les Frères ont donc décidé d'utiliser le bâtiment comme centre de retraite.

Cette même année 1985, le diocèse de Won Ju a invité les Frères Maristes à collaborer à son programme diocésain de pastorale des jeunes. Quatre Frères ont été désignés pour ce nouvel apostolat. Le diocèse leur a offert une maison de retraite située à Bong San Dong comme centre pour leur travail, et les a invités à déployer différentes activités pastorales pour les enfants et les jeunes. L'une d'entre elles était l'animation pastorale à l'école secondaire catholique Chin Koan. D'autres activités comprenaient la participation à l'Association des élèves des écoles secondaires catholiques et à l'Association des étudiants des universités catholiques. Des activités ont également été entreprises avec des groupes de jeunes et avec les catéchistes des paroisses du diocèse.

La construction du nouveau noviciat a également été achevée en 1985. En 1983, l'évêque Kim Nam Soo du diocèse de Suwon avait signé un accord avec le Provincial du Mexique central qui nous permettait d'ouvrir une maison de formation (à la fois postulat et noviciat) dans son diocèse. Au cours de cette année, cinq novices ont prononcé leurs vœux : David Hong, Vianney Kim, Raphael Kim, Michael Park et Gregory Moon.

En février 1986, un nouvel apostolat a commencé lorsque les Frères ont accepté la responsabilité de travailler à l'école technique «Jean Bosco» pour orphelins à Séoul. Bientôt, le gouvernement ordonna que l'école soit transférée à Chung Ju, dans le diocèse de Chong Ju. Les nouvelles installations ont été dûment préparées pendant l'année olympique de 1988. Une fois celles-ci achevées, les garçons et les frères se sont installés sur le nouveau site. Cette année-là, le noviciat a vu la profession de trois Frères : Stephano Chang, Domingo Lee et Jacobo Song.

Le 12 décembre de la même année, le secteur coréen est élevé au rang de District. Les vocations continuent à arriver. En 1989, trois nouveaux frères ont fait leurs vœux : Andrea Ahn, Damiano Song, Leo Lee.

2. NOS CHOIX APOSTOLIQUES

Au cours des 35 premières années du District, avant qu'il ne fasse partie de la nouvelle province d'Asie de l'Est, dix fondations ont été réalisées. Certaines d'entre elles ont connu une vie assez courte, d'autres ont été durables. Il y en a d'autres encore où les Frères

avaient une tâche particulière à remplir et, une fois celle-ci accomplie, les Frères partaient ailleurs. Dans d'autres établissements, des conflits avec un diocèse ou des difficultés à mener un style de vie communautaire approprié ont conduit les Frères Maristes à s'en aller. Jusqu'à présent, nous avons exercé notre apostolat dans six diocèses : Séoul, Andong, Chong-ju, Wong ju, Suwon et Incheon.

Séoul, la capitale, est le premier endroit où les Frères ont commencé une communauté. Elle a été plus tard le siège de la maison centrale et du scolasticat.

Le diocèse d'Andong est un diocèse rural pauvre. Les Frères s'y sont rendus à l'invitation de l'évêque et ont travaillé dans le centre de la jeunesse et à l'hôpital dermatologique. Ce dernier leur a permis d'être en contact avec les enfants des lépreux et d'accompagner ces jeunes.

Le diocèse de Chong-ju a accepté la présence des Frères lorsque l'internat pour orphelins a été déplacé de Séoul, la capitale,. Cet établissement est maintenant un internat pour enfants handicapés mentaux.

Dans le diocèse de Won-ju, les Frères ont travaillé pendant cinq ans dans la pastorale des jeunes. À l'heure actuelle, ils dirigent une maison de retraite offrant une sensibilisation écologique aux étudiants. Elle est située à la campagne, offrant la possibilité de travailler avec des jeunes dans un milieu rural.

Le diocèse de Suwon a accepté la présence des Frères pour une maison de formation, c'est là qu'a fonctionné le premier noviciat jusqu'en 2001. La première propriété a été vendue et un petit noviciat a été construit dans la ville d'Ansan dans le même diocèse.

Dans le diocèse d'Incheon, les Frères ont travaillé pendant deux ans à un petit projet pour des personnes souffrant de handicaps chroniques. Les deux nouvelles initiatives apostoliques les plus récentes sont situées à Séoul. L'une est une petite école de nuit pour les enfants pauvres, l'autre un nouveau bâtiment rattaché à la maison de retraite en vue d'y développer des activités pour les jeunes.

3. 2007 : UNE NOUVELLE ÉTAPE DANS LA VIE DU DISTRICT

Après un discernement et une planification considérable, une nouvelle configuration pour les Maristes en Asie a été lancée en 2007. Deux nouvelles Provinces sont nées des six anciennes unités administratives de la région : la Province d'Asie du Sud, comprenant l'ancienne Province du Sri Lanka et les secteurs du Pakistan et de l'Inde ; et la Province d'Asie de l'Est, comprenant les anciennes Provinces des Philippines et de la Chine et le District de

Corée. Le premier Provincial d'Asie du Sud était le frère Sunanda Alwis et le premier Provincial d'Asie de l'Est était le frère Manuel de Leon. Ces provinces ont célébré leurs premiers chapitres provinciaux respectivement en août et décembre 2007, et se sont immédiatement mises au travail en tant que nouvelles unités administratives.

Les quatre frères missionnaires qui étaient encore en Corée ont dû choisir entre trois options : faire partie de la nouvelle Province d'Asie de l'Est ; rejoindre le projet «Mission Ad Gentes» ; ou retourner dans leur Province d'origine. Frère Alfredo Herrera a décidé de continuer à faire partie de cette nouvelle Province et a été nommé Maître des novices au noviciat de Cotabato, aux Philippines. Frère Enrique Ruiz et Frère Eduardo Ramirez ont choisi de retourner au Mexique ; et Frère Juan Castro a décidé de rejoindre la nouvelle Mission Ad Gentes. À ce moment-là, la province du Mexique central, après une longue consultation, a pris la décision de mettre fin à son contrat avec le District de Corée afin que celui-ci puisse faire partie de la nouvelle unité administrative, la province d'Asie de l'Est.

Le Provincial du Mexique central de l'époque, le frère Fernando Mejia, l'a confirmé formellement dans une lettre datée du 28 septembre 2007. C'était une autre étape importante dans le développement de la vie mariste en Asie. Voici la partie principale de la lettre :

Cessation du contrat entre la Province de Mexique Central et le District de Corée

Dans un désir sincère de voir que la nouvelle unité administrative - la « Province d'Asie de l'Est « - puisse aider l'Institut à croître en vitalité et en fécondité, le frère Fernando Mejia, au nom de la Province du Mexique central, confirme par la présente la décision, prise après un processus de discernement de la part de toutes les parties, que le District de Corée fasse désormais partie de la Province d'Asie de l'Est.

En vertu de cette décision, la Province du Mexique central, par l'intermédiaire de son représentant, remet officiellement à la Province d'Asie de l'Est toutes ses œuvres et propriétés dans le District de Corée qui dépendaient auparavant de la Province du Mexique central. Les œuvres et propriétés actuelles comprennent : 1. L'internat (Chong-ju) 2. La maison de retraite (Chae-chon) 3. Le centre éducatif (Séoul) 4. Le centre pour jeunes (Séoul) 5. Le centre local pour enfants (Séoul). Centre local pour enfants (Séoul) 6. Maison du Noviciat (Ansan) 7. Appartement (Séoul) 8. Appartement (Incheon) 9. Maison communautaire (Séoul) 10. Maison du postulat (Ansan). Les communautés actuelles comprennent : Centre de jeunes + Centre éducatif (5 Frères) ; Centre local pour enfants (3 Frères) ; Noviciat (1 Frère, 3 Novices) ; Postulat (2 Frères, 1 candidat) ; Internat (5 Frères) ; Maison de retraite (2 Frères) ; Frères étudiant à l'étranger (2 Frères au MAPAC) ; Frères étudiant en Australie (2 Frères) ; les Frères mexicains

qui ont travaillé jusqu'à présent (3 Frères) ; un Frère envoyé pour aider à la formation MAG (1 Frère). Total des Frères : Frères coréens de vœux perpétuels 14 ; Frères coréens de vœux temporaires 7 ; Novices 3 ; Postulants 1 ; Frère américain du MAG sur un contrat de 3 ans (1 Frère), Frères mexicains transférés au MAG (2 Frères) ; Frère mexicain sur un contrat de 3 ans à AG (1 Frère).

En 2005, deux ans avant cette décision, le Conseil général avait décidé de lancer un nouveau projet mariste, connu à l'origine sous le nom de « Mission ad gentes » mariste. À l'origine, un secteur de l'Institut, la MAG, comprenait des frères envoyés dans de nouveaux pays de mission en Asie. Elle a ensuite été reconstituée sous le nom de « District mariste d'Asie ». Des frères de Corée ont participé à cette initiative dès le début, d'abord comme membres de l'équipe d'orientation. Le frère Alfredo Herrera a aidé à Davao, aux Philippines, à organiser les six premiers programmes d'orientation pour les missionnaires destinés aux six nouveaux pays d'Asie. Le frère Ignacio In et le frère Anselmo Kim ont également rejoint le projet. Le frère Ignacio, qui avait d'abord fait partie d'une communauté missionnaire internationale en Chine, s'est déplacé au Cambodge, et le frère Anselmo a rejoint la mission au Vietnam.

Au cours des cinquante années de vie et de mission mariste en Corée, des frères d'autres pays ont également séjourné en Corée et ont enrichi le charisme mariste dans ce pays. Méritent une sincère gratitude les Frères Gerard Brereton, Hugo Rivera, Wency Calimpon, Briccio Baynosa, José Torrecampo et Rommel Occasione.

LES FRÈRES MARISTES ARDÉCHOIS PARTIS À L'ÉTRANGER

Georges Cellier, fms

« Ils quittent un à un le pays Pour s'en aller gagner leur vie Loin de la terre où ils sont nés. »

Par ces simples mots, comme en « raccourci », Jean Ferrat, dans La Montagne[1], stigmatise l'exode rural qui a affecté nos contrées vivaroises. Au cours des deux derniers siècles, pour des raisons d'ordre politique, économique, social, culturel ou religieux, des Ardéchoises et des Ardéchois ont franchi des frontières, traversé mers et océans à la recherche d'un emploi dans les « colonies » ou des pays étrangers. Laissons aux historiens ou démographes le soin d'analyser ces flux migratoires ; mais parmi tous ces Vivarois en mouvement, au moins quatre cents d'entre eux attirent notre attention. Qui étaient-ils ? Quelles étaient leurs motivations qui les ont conduits à pareille aventure ? A partir d'archives basées au Montet à Saint-Genis-Laval et à Rome, de leurs biographies parfois pittoresques, quels faits saillants pouvons-nous retenir ?

Ils étaient tous religieux, « Petits Frères de Marie », ou « Maristes », une congrégation jadis bien implantée dans le diocèse de Viviers. Cet Institut avait pris naissance le 2 janvier 1817 à Lavalla-en-Gier (Loire). Marcellin Champagnat, récemment nommé vicaire, bouleversé par la misère morale, spirituelle et intellectuelle des enfants de sa vaste paroisse, faisait appel à deux jeunes pour jeter les bases de la future congrégation dans le but de

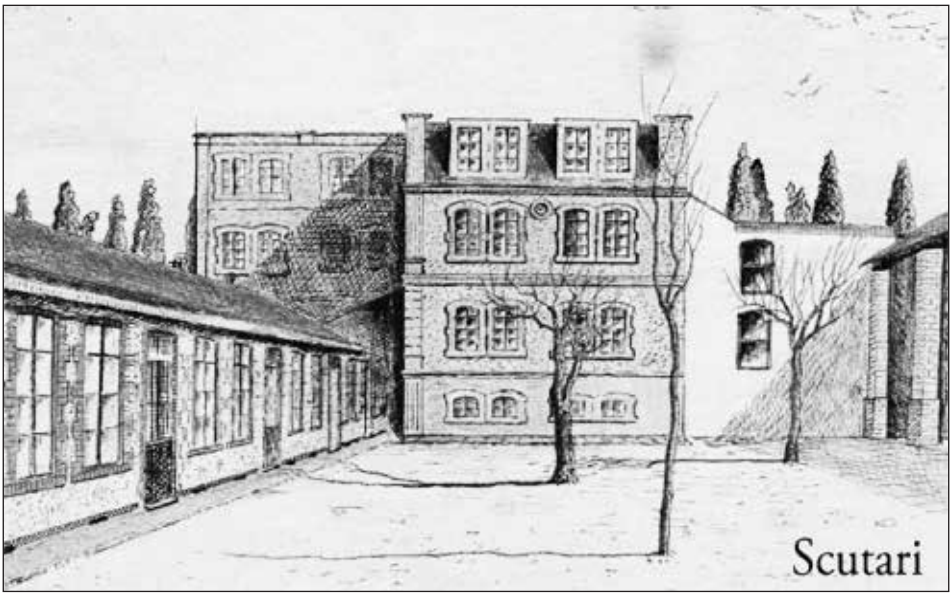
> « faire connaître et aimer Jésus… et former de bons chrétiens et de vrais citoyens ».

Il ne tardait pas (en 1824-25) à construire avec ses Frères la maison de l'Hermitage à Izieux pour en faire un centre de formation religieuse

[1] Jean Ferrat est un chanteur populaire des années 1960-1990 très critique envers la société de consommation. Cette chanson est l'une des principales de son répertoire.

et intellectuelle. Pareillement dans l'Eglise de France durement éprouvée par la Révolution et pour freiner le processus de déchristianisation déjà amorcé au XVIIIe siècle et accentué par les dix années de troubles, des prêtres s'étaient levés afin de promouvoir une nouvelle évangélisation par des congrégations d'enseignants. Ainsi, dans la Drôme, François Mazelier avait réuni les Frères de l'Instruction Chrétienne de Saint-Paul-Trois-Châteaux ; dans l'Ardèche, les abbés Richard et Boisson avaient fondé les Frères de l'Instruction Chrétienne de Viviers. Faute de vocations et par manque de persévérance ces deux petites congrégations végétaient. L'union faisant la force, les Frères de Saint-Paul acceptèrent de fusionner avec les Maristes en 1842 ; deux ans plus tard, ceux de Viviers les imitèrent. Heureuse fusion : les quelque trente-six Frères de Viviers avaient à leur actif treize établissements et une reconnaissance légale ; les Frères Maristes apportaient outre leur dynamisme, des struc-tures bien établies et un personnel formé. Le noviciat d'abord installé à Labégude de 1844 à 1878 fut transféré dans la toute nouvelle maison provinciale de l'Immaculée Conception à Aubenas, le 8 septembre 1878. Le Vivarais allait devenir une véritable pépinière pour les vocations. Afin de faciliter l'administration de cette congrégation en expansion, les Frères étaient répartis par provinces : Hermitage, Saint-Paul, Aubenas, etc.

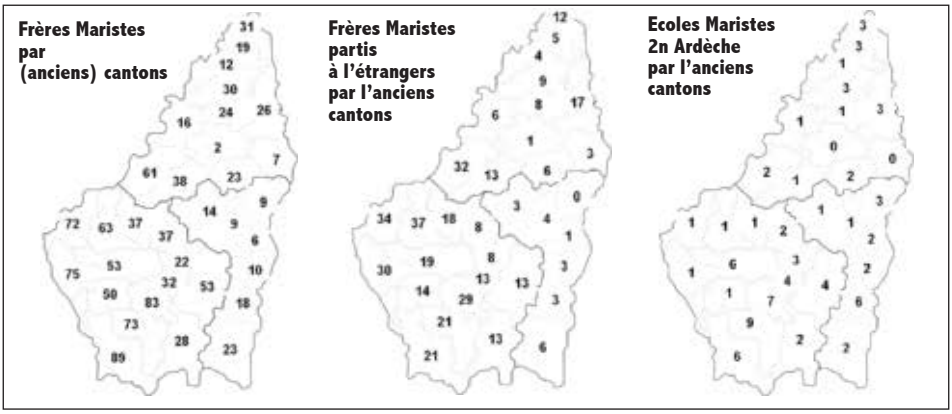
La loi Guizot (1833) enjoignant aux communes de se doter d'une école primaire, nombre de munici-



La maison provinciale de l'Immaculée Conception, connue sous le nom de Pensionnat Immaculée Conception, aujourd'hui ensemble scolaire Saint-François-d'Assise1 Jean

palités ou paroisses faisaient appel aux congréganistes pour prendre en charge les établissements déjà existants ou à ouvrir. De ce fait, les Frères Maristes dirigeaient quatre-vingt- cinq maisons dans le département de l'Ardèche à la fin du XIXe siècle ; une bonne soixantaine dans le sud dépendaient de la province d'Aubenas, les autres dans le Haut-Vivarais relevaient de la province de l'Hermitage. Les jeunes recrues, quoique nombreuses, formées dans les scolasticats d'Aubenas, de Saint-Paul-Trois-Châteaux ou de l'Hermitage, ne suffisaient pas à honorer les demandes émanant de diverses paroisses.

Un souffle nouveau semblait pousser des jeunes à regarder vers d'autres horizons. Issus du monde rural, nos Frères de la province d'Aubenas, auraient pu rester attachés à leur terroir. Mais comme la rivière aux eaux vives dont le département tire le nom, plus de quatre cents d'entre eux n'eurent pas le temps de stagner. L'envoi en mission, la contrainte de l'exil ou la formation hors de nos frontières, autant de motivations qui justifièrent leurs départs.



1. L'ENVOI EN MISSION, OU « L'APPEL DU LARGE »

Pour Marcellin Champagnat, la mission était d'abord locale mais ne se limitait pas aux contreforts du Massif central : il répétait à ses disciples

> « Tous les diocèses du monde entrent dans nos vues ».

Lui-même aurait souhaité partir vers l'Océanie, champ d'apostolat confié aux Pères Maristes. Peu ou prou, nos Frères du Vivarais entrèrent dans cette dynamique.

2. VERS L'OCÉANIE

La Société de Marie, officiellement approuvée en 1836, avait reçu la responsabilité des territoires d'Océanie de l'Ouest. Quelle audace pour des

jeunes plutôt attachés à leurs clochers de se risquer dans des traversées longues de quatre à six mois. Dès 1845, Jean-François Manhaudier (Frère Lucien), de Saint-Martin-de-Valamas, embarquait sur le vaisseau au nom prédestiné « L'Arche d'Alliance». Après sept années à Rotuma, au nord des îles Fidji, il se consacra entièrement pendant vingt-sept ans à la mission de Léalatélé sur l'île de Savai'i (une des îles de Sa- moa dans le sud de l'Océan Pacifique). Que penser de Henri Imbert (Frère Constantien), de Saint-Sernin qui décéda sur le bateau qui l'amenait vers la Nouvelle-Calédonie… ? Dix-huit de chez nous accostèrent sur le « Caillou » avant 1900 ! Arrivés dans ces terres australes, il leur fallait surmonter les difficultés d'ordre financier ou administratif. A ce sujet l'expérience de Jean Guibourdenche (Frère Philotère), de Chazeaux, en dit long : affecté à un orphelinat proche de Nouméa, ce Frère dut partir suite à la laïcisation de l'établissement ; il fonda à Païta une œuvre semblable et pendant vingt-cinq ans remplit les fonctions de maire de cette ville !

3. VERS L'AMÉRIQUE

Sous le généralat du Frère Théophane, (Louis Durand, de Saint-Priest), l'Institut s'est particulièrement tourné vers le Nouveau Monde.

3.1 Canada – USA

Le 15 août 1885, six Frères de l'Hermitage embarquaient au Havre pour le Canada. Antoine Usclard (Frère Stratonique), de Vion, alors assistant de la province de l'Hermitage, avait saisi l'importance de cette mission. Plein de réalisme, Frère Stratonique avait prévu les difficultés dues à la politique laïcisatrice de la République : le Canada et les USA pouvaient servir de « refuge » ou de nouveau champ d'apostolat pour nos Frères de France. Le Haut-Vivarais dépendant de l'Hermitage, des Ardéchois n'hésiteront pas à franchir l'Atlantique. Ainsi, dix-neuf Vivarois étaient à l'œuvre avant 1903 dans cet espace nord-américain. Henri Lapierre (Frère Marie Sylvestre), de Prunet, dirigea Lévis, Saint-Hyacinthe ; Jean-Louis Riboulet (Frère Pierre Gonzales), de Saint-Alban-d'Ay, devint promoteur des études à Iberville.

L'élan est bien moindre en Amérique latine : seulement quatre des nôtres se sont rendus au Mexique avant 1903 ; il est vrai que la fondation ne datait que de 1899. En revanche, neuf Ardéchois de la province de Saint-Paul-Trois- Châteaux, ont choisi la Colombie. Parmi eux, Pierre Pagès (Frère Candidien) du Cros-de-Géorand, l'un des sept fondateurs de la mission à Popayán en 1889 ; il fut nommé vice-provincial du district. Victorin Cellier (Frère Jovita), d'Ailhon, y consacra trente-six ans de sa vie à enseigner.

4. VERS D'AUTRES HORIZONS : CHINE ET SEYCHELLES

En lien avec la province de Saint-Genis-Laval qui avait créé une

antenne dans l'Empire du Milieu, Henri Dubois (Frère Camille), de Largentière, s'incultura pendant quarante-neuf ans auprès des jeunes de Shanghaï. Seuls les événements de 1951 l'obligèrent au retour. Comme la mission n'était pas l'apanage des enseignants, mais œuvre communautaire : Henri Chalancon (Frère Jean-Maurice), de Saint-Clément, excella comme tailleur dans ce district de Chine.

Et comment ne pas évoquer la belle figure de Henri Boutière (Frère Cyrus), d'Aubenas, qui en 1894, à Mahé, principale île des Seychelles, prit en charge une école primaire pour la transformer en collège. A son départ, après quarante ans de service, les autorités ne tarissaient pas d'éloges :

> « Le peuple Seychellois ne peut oublier la dette de reconnaissance qu'il doit à ce Frère si dévoué qui, par son infatigable labeur, a fait le Collège Saint Louis… il a été non seulement le pionnier de l'éducation, mais a permis que les élèves de toutes religions puissent avoir accès au Collège… ».

5. EUROPE

En 1887, quatre Frères de Saint-Paul-Trois-Châteaux devaient se rendre en Argentine pour une première fondation. Jean Moulin (Frère Hilarius), d'Orgnac, avait été désigné directeur de cette petite communauté. Afin de se familiariser avec la langue de Cervantès, le groupe séjourna en Catalogne, à Gérone. La mission d'Argentine étant reportée, la communauté ouvrit une école dans cette ville sous le vocable du Sacré-Cœur. En 1890, un second établissement, « La Immaculada », voyait le jour : Frère Hilarius le dirigea pendant vingt ans. De 1887 à 1894, neuf maristes ardéchois, toujours en lien avec la province de Saint-Paul vinrent compléter l'effectif des frères. Par souci d'efficacité, les Frères ne tardèrent pas à ouvrir un éditorial pour publier les manuels dont ils avaient besoin. Cette implantation imprévue en terre catalane fut le berceau de notre œuvre en Espagne ; et cette province de Catalogne a été de grande utilité à nos ressortissants…

De ce bref survol, il ressort qu'au XIXe siècle, les départs vers l'étranger relevaient du zèle apostolique et de la réalisation du rêve du fondateur. Six-cent-quatre-vingt-six Frères de France dont soixante-quinze Ardéchois sont allés à la rencontre d'autres peuples et cultures, en témoins du vivre ensemble, en prophètes de la fraternité. Mais en France la laïcisation progressive des écoles et l'interdiction faite aux congréganistes d'enseigner allaient contraindre les Frères à des choix, et souvent à un exil forcé. De cet enfouissement en d'autres terreaux germeront des œuvres nouvelles.

6. LE CHOC DE 1903

La loi du 7 juillet 1904 déclarait dans son article 1° :

> « L'enseignement de tout ordre et de toute nature est interdit en France aux congrégations. Les congrégations autorisées à titre de congrégations

exclusivement enseignantes seront supprimées dans un délai maximum de dix ans ».

C'était l'acte final d'une offensive anti-congréganiste. Cette loi ne visait que les congrégations non encore détruites par le gouvernement : celles qui avaient été reconnues par une loi, comme les Frères des Ecoles Chrétiennes ou de nombreuses congrégations féminines. Les Frères Maristes, eux, simplement reconnus par une ordonnance en 1851 avaient déjà été victimes de la loi Waldeck Rousseau du 1° juillet 1901 qui autorisait toutes les associations sauf les associations religieuses non reconnues par une loi. Elles devaient déposer une demande d'autorisation légale dans les trois mois. C'était un acte d'hostilité déclarée envers l'Eglise mais qui pouvait être interprété de manière plus ou moins dure. En fait, le gouvernement présidé par Emile Combes choisit en 1903 de refuser le décret d'autorisation à toutes les congrégations enseignantes et prédicants. Dès avril 1903 les Frères Maristes reçoivent l'ordre de se dissoudre dans les trois mois.

Face à cet oukase que faire ? Certes, sentant le vent tourner, quelques Frères avaient anticipé pour s'intégrer dans d'autres secteurs de l'Institut. Comme la province d'Aubenas n'avait pas de maisons à l'étranger, il fallut trouver des solutions dans l'urgence. Quatre-vingts jeunes que l'on ne pouvait affecter à quelque emploi se retirèrent dans leurs familles. A la maison provinciale d'Aubenas, les Frères âgés, malades ou infirmes attendaient un autre hébergement. Plusieurs Frères choisirent de se séculariser, pour maintenir certaines écoles malgré les difficultés de toutes sortes. Cette persévérance permettait d'espérer un avenir plus fructueux. Mais, en 1920 le district d'Aubenas ne comptait plus que vingt maisons et cent-soixante Frères employés dans les classes. D'autres, refusant la sécularisation, prirent le chemin de l'exil !

7. AU PAYS DES SPRINGBOKS

Trente Frères embarquaient en 1903 pour l'Afrique du Sud, où trois confrères de notre province les avaient déjà devancés dans cette mission datant de 1867. La plupart d'entre eux détenaient soit le Brevet Elémentaire, soit le Brevet Supérieur. Le temps de maîtriser la langue de Shakespeare, parfois avec des accents cévenols, ils étaient aptes à l'enseignement. Nous pouvons admirer Camille Pigeyre (Frère Probe), d'Ailhon, qui, à 50 ans, osa l'aventure. D'autres comme Germain Rousset (Frère Joseph Samuel), d'Aubenas, ou Alfred Aureille (Frère Maurice Vital), de Meysse, dirigèrent plusieurs établissements. Ce dernier devint même provincial. Toute communauté est riche de la diversité des talents de chacun de ses membres : tandis que les uns initiaient les enfants à la lecture ou au calcul, d'autres veillaient sur le temporel, tout comme Adrien Dallard (Frère Louis Adrien), de Saint-Andéol-de-Fourchades qui a passé des années à confectionner les soutanes de ses confrères.

8. FONDATION DE LA PROVINCE BRÉSIL NORD

Mgr Maïa, évêque de Para, avait proposé à nos Supérieurs la direction du collège-séminaire de Carmo de Belém. Le 19 mars 1903, quatre Frères : Louis Chabroulin (Frère Auxent), de Lavilledieu, Gustave Oddes (Frère Paul-Dominique), de Coucouron, Ludovic Jallat (Frère Aldérade), de Lachapelle-Graillouse, et Jean- Pierre Robert (Frère Claude-Régis), de Saint Cirgues- en-Montagne, embarquaient au Havre sur le « Jérôme » à destination de Belém.

Ils pensaient trouver un collège en plein fonctionnement. Or celui-ci était fermé depuis plus de six mois. L'ouverture de l'établissement étant impatiemment attendue, tout fut remis en ordre au prix de pénibles journées. De plus, il importait de se former à la pratique de la langue… Grâce à l'énergie et à l'esprit d'initiative de nos Frères, le collège retrouva peu à peu sa prospérité d'autrefois. Dans le même local, vingt-sept Frères venus de France en deux vagues successives découvraient la langue et les usages du pays : le collège était devenu centre de formation pour jeunes Frères !

Les finances manquant à l'appel, les Frères ouvrirent dans plusieurs quartiers de la ville des écoles paroissiales où, tout en dispensant les éléments de base des connaissances profanes, ils enseignaient le catéchisme. Une colonie plus hardie, sous la direction de Albert Chamontin (Frère Réginald), de Saint Alban-Auriolles, ne craignit pas, à l'invitation des Pères Dominicains, de remonter le rio Tocantins pour se rendre à plus de 700 km à Conceição, à la rencontre des jeunes Indiens.

Aux difficultés déjà rencontrées, la maladie et la mort vinrent ajouter le poids des épreuves : en moins d'une année, cinq ou six des nouveaux venus furent emportés par la fièvre jaune ou les maladies plus ou moins endémiques de la contrée : Jean-Louis Bacconnier (Frère Fulbertus), de Lachamp-Raphaël, et Louis Courtial (Frère Audry), de Coucouron, pour ne citer que ceux-là !

Il fallait trouver de l'ouvrage aux Frères qui restaient encore aux études dans le local du collège du Carmo. Dans ce but, Frère Auxent entreprit un long voyage (il y a plus de 1 600 km entre Belém et Recife) dans la direction du Sud au cours duquel il visita les principales villes échelonnées sur la côte et jeta, chemin faisant, les bases d'un bon nombre d'établissements : Camaragibe, Salvador-Bahia, Alagoinhas fondé en 1905 par Louis Ozil (Frère Marie-Amadeus), de Villeneuve-de-Berg qui fondera en 1908 San Luis de Maranhão, Maceió, Recife. Ces écoles ou collèges n'enregistraient au départ que quelques dizaines d'inscriptions, puis leur nombre s'accroissait rapidement jusqu'à 300 ou 400 élèves sinon plus…

Les Frères venus de France constituaient le noyau de la province Brésil Nord (officiellement érigée en 1908) ; mais il importait d'inviter de

jeunes Brésiliens à marcher sur les traces de Marcellin Champagnat : la maison provinciale d'Apipucos, outre les services administratifs, hébergeait le juvénat, le noviciat et le scolasticat.

Quarante-sept Frères sont venus du Vivarais de 1904 à 1907. Nous avons parlé du dévouement sans compter de Frère Auxent ; il importe de souligner aussi les talents de Frère Claude-Régis, véritable autodidacte : professeur de latin, de grec et de philosophie, auteur de cours de portugais et d'anglais ! Quant à Frère Aldérad, il était « l'homme à tout faire ». Et que penser de Albert Chamontin (Frère Réginald) qui par un travail obstiné s'était acquis un solide et varié bagage scientifique, littéraire et artistique. Chez Henri Bourret (Frère Jovite), de Largentière, le travail manuel allait de pair avec le travail intellectuel. L'œuvre de Henri Jouve (Frère Marie Alypius), de Dompnac, est digne d'éloges : fondation et direction du collège de Bahia, deux mandats comme provincial, et création en 1916 du collège de Fortaleza ! Marius Thibon (Frère Conon), de Saint-Alban-Auriolles, fut un formateur apprécié. Provincial à deux reprises, il dressa les plans et dirigea la construction de plusieurs établissements.

9. L'ESPAGNE, PIED À TERRE OU GRAND CHAMP À CULTIVER ?

Le maintien des œuvres existantes et la création de nouvelles ne pouvaient se faire que par un personnel dynamique recruté sur place ou venu de l'étranger et formé à cet effet. Nous avons déjà mentionné l'arrivée de quatre Frères à Gérone, en Espagne, le 1er juin 1887. Le 8 février 1888, une ordonnance royale reconnaissait l'existence légale de la Congrégation pour tout le pays. Les renforts en effectifs venus de Saint-Paul-Trois-Châteaux et les jeunes frères catalans ou espagnols issus du noviciat local dès 1892 permirent l'ouverture de plusieurs écoles : Mataró, Vich, Torello, Canet. L'Espagne, nouvel espace de la mission mariste vit les vocations fleurir. La moisson était abondante.

A cause des décrets Combes , de 1903 à 1906 soixante-six Ardéchois rejoignirent le secteur de Gérone d'abord pour y chercher refuge avant de participer à l'extension des œuvres maristes déjà en chantier. Dès le 26 mai 1903, trois Frères vinrent s'établir dans l'ancien château des marquis de la Quadra à Pontós, vieille demeure seigneuriale délabrée. Dès 1904, dans les dépendances de la maison, une école accueillait les premiers élèves.Les Vivarois émigrés donnèrent naissance au District de Pontós, tandis que les Frères sécularisés restés dans les postes de l'ancienne province d'Aubenas constituaient un autre District côté France.

Cette main-d'œuvre venue de France avait hâte de renouer avec l'enseignement : le temps de s'acclimater, de maîtriser suffisamment cette langue toute nouvelle pour eux, et les voilà envoyés vers les enfants de Besalu, Borrassa et La Bisbal (1905),

de Figueras (1906), avant d'essaimer vers la Galice à Lugo, Orense et Carballino (1907) ou les Asturies à Oviedo (1908). De 1903 à 1905, vingt-deux écoles ont été fondées en Espagne ! Ces fondations successives ayant épuisé la petite réserve du personnel, il importait de proposer la vie mariste à des jeunes d'Espagne ou de France pour maintenir les œuvres dans les deux Districts, et de pourvoir à leur formation en aménageant le juvénat, le noviciat et le scolasticat…

De 1903 à 1907, les Frères du Vivarais déjà formés, qui avaient exercé dans les écoles de la province d'Aubenas et qui se trouvaient sur ce chemin de l'exil, se sont donc engagés auprès des enfants espagnols. Tels les trois « frères » Duny (Frère Adolphe Eloi, Frère Ernest Paul et Frère Isaac), d'Issanlas ; Joseph Deldon (Frère Lysimaque), de Coucouron, Louis Chabanis (Frère Tempier), du Cros-de-Géorand, Pierre As- sénat (Frère Dizier), de Loubaresse…

D'autres comme Louis Chanut (Frère Joseph Amarin), de Montpezat, Mathieu Saladin (Frère Alexius), de Saint-Marcel-d'Ardèche assumèrent la charge de directeur. Pierre Plantevin (Frère Prior José), de la commune du Roux, consacrera un temps à « L'Editorial » (maison d'édition de livres scolaires pour nos écoles). Joseph Montet (Frère Sévérino), de Saint- Pierre-le-Déchausselat, se mit au service des plus petits en tant que directeur de l'orphelinat d'Oviedo. Baptiste Fargier (Frère Bertuald), du Cros-de-Géorand, se vit confier la responsabilité du District avant d'être nommé provincial. Mais combien d'autres, comme Auguste Payre (Frère Solon), de Lachamp-Raphaël, Urbain Ranc (Frère Vicence), de Rocles, Henri Moulin (Frère Adolphe Etienne), du Béage, de manière plus discrète assurèrent la bonne marche des établissements par le soin du temporel !

10. L'ITALIE, PAYS DE PASSAGE

Vingt-sept Frères de notre département franchirent les Alpes de 1903 à 1904 mais ils n'y restèrent guère car les provinces d'Aubenas et St Paul étaient tournées vers l'Espagne et l'Amérique. Cependant en 1886, Arsène Filiol (Frère Marie Urbain), de Vallon, au demeurant excellent professeur, avait été choisi pour diriger une petite communauté appelée à se former à l'italien à San Remo avant de jeter les bases de l'école de Rome qui évoluera pour devenir le collège San Leone Magno. Mais l'Italie sera surtout le refuge de l'Administration générale qui s'installait le 4 juillet 1903 à Grugliasco, dans la banlieue de Turin tandis que les infirmes et les vieillards demeuraient en France, hospitalisés dans les anciennes maisons provinciales. La célèbre distillerie de l'Arquebuse de L'Hermitage à Saint-Genis-Laval ferma ses portes en région lyonnaise pour renaître à Carmagnola. Et les noviciats de diverses provinces s'établirent non loin de ces lieux : celui de Saint-Genis-Laval à San Maurizio, celui de l'Hermitage dans la villa

Santa Maria à San Mauro et celui de Saint-Paul à Mondovi.

11. QUELQUES FIGURES ARDÉCHOISES ÉMERGENT DANS L'HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION

Tout d'abord Louis Durand (Frère Théophane), de Saint-Priest, formé par des années au grand séminaire de Viviers, avant de s'orienter vers la vie mariste, donna toute sa mesure comme enseignant puis directeur du pensionnat de Valbenoîte à Saint-Etienne. Nommé assistant en 1860, il devint supérieur général de l'Institut en 1883. Pendant son généralat, l'Institut prit un développement extraordinaire à l'étranger : Canada, USA, Italie, Espagne, Danemark, Colombie, Turquie, Suisse, Syrie, Brésil, Egypte, Mexique ! Son esprit clairvoyant l'amena à insister auprès de ses frères sur la nécessité de poursuivre leur formation :

> *« Soyez des hommes d'étude et de science si vous aimez l'Institut… »* disait-il. Il favorisa la publication de manuels plus conformes à la pensée chrétienne : ce fut l'origine des éditions F.T.D. (sigle établi d'après son nom : Frère Théophane Durand). C'est à Mataró en Catalogne, qu'il décéda à 83 ans en 1907.

Ensuite, Antoine Usclard (Frère Stratonique), originaire de Vion, un temps enseignant à Valbenoîte, fut élu en 1883 assistant du Frère Théophane chargé de la province de l'Hermitage. Comme nous l'avons dit il développa l'Institut en Amérique du Nord avant d'être choisi comme supérieur général en 1907. Il a su gérer ensemble l'internationalisation de la congrégation et les difficultés créées par la Grande guerre, mobilisant plus de 1000 Frères de diverses nations.

Enfin Jean-Louis Laurans (Frère Dalmace), de Sagnes-et-Goudoulet, tout en humilité et discrétion, fut professeur de littérature et de géographie au cours supérieur de Saint-Genis-Laval avant de devenir secrétaire général de l'Institut pendant vingt-deux ans. Polyglotte (espagnol, anglais, italien), il assura la direction et souvent la rédaction du bulletin de l'Institut riche en informations sur la vie des frères à travers le monde.

12. RENFORTS POUR LES MISSIONS DÉJÀ EXISTANTES

Entre 1903 et 1908 le Canada vit arriver dix Frères de l'arrondissement de Tournon. Ils s'investirent dans l'enseignement : Lucien Caillet (Frère Marie Feliciani), de Saint-Félicien ; Régis Faucon (Frère Etienne Régis), de Borée nommé dans divers postes des USA ; Pierre Deshières (Frère Camille Ernest), de Colombier-le-Jeune : un éducateur-né, plein de délicatesse… Quatre de l'arrondissement de Largentière se rendirent en Argentine : Alphonse Chazalon (Frère Loger), du Cros-de-Géorand, parcourut pendant quarante-cinq ans l'Argentine, le Chili

et le Pérou. Joseph Borne (Frère Siméon), de Malbosc, se dévoua pendant soixante-deux ans comme enseignant, maître des novices, etc. La Colombie accueillit cinq Frères de la province d'Aubenas de 1903 à 1906. Joseph Coste (Frère Her- meland), de Montpezat, passa plus de cinquante ans dans ce pays, dont trente dans la mission du Putumayo qu'il avait fondée.

Enfin le Mexique bénéficia de l'apport de onze Frères de 1903 à 1908. Beaucoup exercèrent leurs fonctions d'enseignants ; d'autres comme Jean-Pierre Teyssier (Frère Anthelmus), de Coucouron, dirigèrent tel ou tel établissement ; Cyprien Faure (Frère Maximène), de Lavillatte fut plutôt responsable du temporel au Mexique, à Cuba et au Salvador... Quant à Emmanuel Amblard (Frère Euphrosin), de Darbres, il ne tarda pas à exercer la charge de provincial de Cuba- Mexique ; puis ouvrit une maison d'éditions pour livres scolaires...

Si l'on reprend les comptes (quelques Frères ont rejoint les pays limitrophes comme la Belgique, l'An- gleterre ou la Suisse) : cent-cinquante-trois sont partis en 1903, suivis de trente-trois en 1904 et de douze en 1905, cent quatre-vingt-dix-huit au total sur deux ans, et quarante-huit qui s'ajoutèrent de 1905 à 1910 : véritable hémorragie pour la province d'Aubenas, mais aussi sang vivifiant pour les missions récentes et pour les nouvelles fondations !

13. VERS UN ÉTIAGE

De 1910 à 1940 ce sont des aspirants qui passèrent nos frontières pour s'initier à la vie religieuse. Les flux s'opérèrent en direction de deux pôles en liens étroits avec l'ancienne province d'Aubenas, à savoir la province du Brésil Nord et l'Espagne.

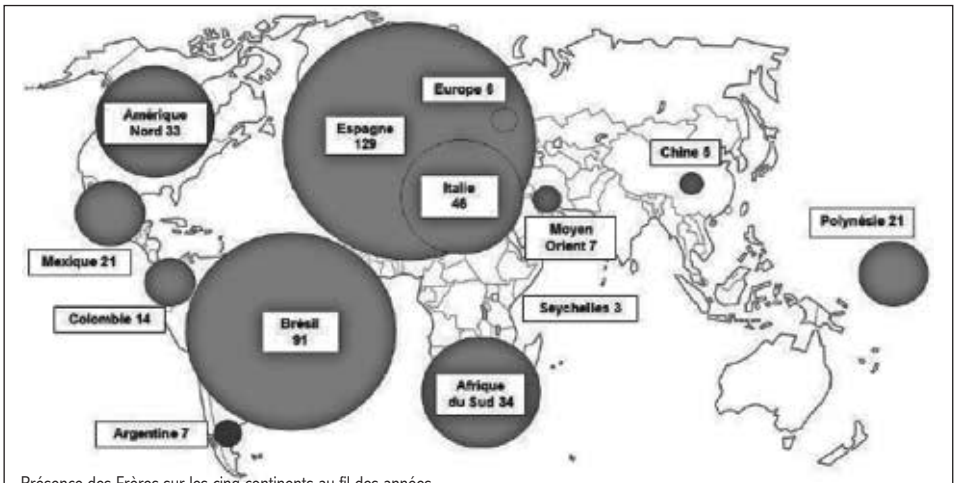
La jeune province du Brésil avait des œuvres à maintenir ou à développer. Les maisons de formation étaient opérationnelles, mais des renforts extérieurs demeuraient nécessaires avant que les frères autochtones prennent la relève. Découvrons quelques-uns de ces Frères : Régis Krasousky (Frère Abdon), de Burzet, a passé quarante ans auprès des jeunes de Recife, Fortaleza, Ceará. Henri Luquet (Frère Henri Dorothée), de Saint-Julien-La- Brousse, aurait pu se vanter d'avoir donné quatre-vingt ans de sa vie au service de ce secteur. Louis Fayolle (Frère Paul Feliciano), de Sablières avait su attirer l'estime de ses proches ;il donnait même des cours à la Faculté de Fortaleza notre cher René Brunel (Frère Louis Cyprien), de Borne peut être défini comme « Professeur et éducateur remarquable ». On admirait chez Jean-Baptiste Chasson (Frère Herman Joseph), de Thueyts, l'intelligence vive et la mémoire prodigieuse. Léon Ollier (Frère Léon Corsini) ne se contentait pas d'être un excellent professeur de physique-chimie : habile de ses doigts, il s'occupait des installations électriques des maisons. Elie Thomas (Frère Elie Norbert), de Saint-André-de-Cruzières, faisait

preuve d'une érudition peu commune: diplômé d'architecture et d'ingénierie, il donnait en outre des conseils avisés. Deux Cheylarois se distinguent : Maurice Teisseire (Frère Guy Maurice), qui a dirigé la Faculté de Philosophie de Céara et qui, de 1954 à 1962, s'est vu confier la charge de provin- cial. Quant à Armand Brugière (Frère Vérand) il assurera aussi des cours à la faculté.

Ainsi de 1910 à 1940 une quarantaine de jeunes de chez nous osèrent franchir l'Atlantique ; formés à Apipucos (Brésil) pour la plupart, ils s'intégrèrent plus facilement. La durée du séjour variait et quelques-uns revinrent achever leur carrière en France ; d'autres demeurèrent en ce pays qui les avait accueillis ; tous donnés à leur mission d'éducateurs. Certes on peut parler de professeurs autodidactes, mais dans les villes l'accès aux cours des facultés était possible…Avec les écoles, les collèges se multiplièrent et acquirent une notoriété certaine.

De même trente-cinq adolescents choisirent de suivre leur vocation en franchissant les Pyrénées. Dans un pays où les œuvres maristes enregistraient un réel succès, ils n'eurent pas de peine à être employés. En 1920, la maison de Pontós fut vendue, et la province de León érigée (Frère Bertuald en était le provincial).

Le Mexique n'a reçu que trois des nôtres. Léon Roux (Frère Luigi Calliste), du Cros-de-Géorand, y resta quarante-sept ans ! Henri Ducros (Frère Henri Justin) d'Alboussière après un séjour en Turquie se réfugia en Grèce[2] et là de 1921 à 1962 il se dévoua dans l'enseignement et la direction du lycée. Cette dernière période bien différente des autres quant à la nature des déplacements a tout de même concerné quatre-vingt-douze jeunes de nos villages du Vivarais !



Présence des Frères sur les cinq continents au fil des années

[2] La Turquie ayant opté pour les Empires centraux les écoles furent fermées.

L'ancienne province d'Aubenas ne disposait plus de noviciat, les jeunes formés en Espagne ne revenaient pas en nombre suffisant pour combler les vides laissés par l'âge, l'infirmité ou les décès dans nos écoles de France ; ce qui était de nature à créer des difficultés. Toutefois des Frères prirent le chemin du retour vers Toulouse ou Ruoms. Ainsi Robert Rieu (Frère Fabien), de Rocles, qui affichait une présence de soixante ans d'enseignement et d'emploi à l'Editorial de Zaragoza ; Jules Enjolras (Frère Marie Didier), de Coucouron, ne comptait pas moins de trente années au service des jeunes d'Oviedo, de Madrid, de la Coruña… Sans oublier Marius Dumarcher (Frère Philomène), de Gras qui accomplit un bail de vingt-sept ans comme enseignant, directeur et provincial de Léon-Argentine !

De 1914 à 1918, des jeunes déjà employés dans les écoles d'Espagne avaient été rappelés sous les drapeaux : Aimé Chareyre (Frère Adelaido), du Cros-de-Géorand, mourra sur le champ de bataille du Nord-Est le 20 août 1914 ; Edmond Teyssier (Frère Gabriel José), de Vals, tombera dans l'Aisne le 25 juillet 1918 et Emile Bruguier (Frère François Xavier), d'Orgnac, décédera des suites de la guerre. De même Léon Bille (Frère Joannès Louis), de Sarras, revint d'Italie pour verser son sang pour la France le 21 juin 1918. Ces quatre religieux font partie des quinze Frères ardéchois morts au champ d'honneur[3] !

De 1817 à nos jours, le diocèse de Viviers a enrichi l'Institut des Petits Frères de Marie de mille cent quarante-cinq membres. Les envois en missions, l'exode de 1903, et les flux de 1910 à 1940 totalisent plus de quatre cent dix mouvements. Ainsi 36% de nos Frères du Vivarais ont franchi des frontières ou traversé des océans ! Mais les trois « vagues » étaient bien différentes. Dans un premier temps, pleins d'audace et de zèle, pionniers dans la pratique, missionnaires dans l'âme, ils voulaient réaliser le projet de Marcellin, de la mission universelle…

A partir de 1903, plus de deux cents religieux profondément meurtris par tant d'hostilité à leur égard ont cherché refuge dans les pays voisins ; d'autres peut- être plus téméraires ont jeté les bases d'une nouvelle province au Brésil. Les émigrés transpyrénéens véhiculaient malgré eux les habitudes dont il était difficile de se déprendre constituant plus ou moins un « district ardéchois » transféré. Mais combien assaisonné d'esprit nouveau ! Ceux qui débar- quèrent à Belém furent saisis d'étonnement, mais, l'effet de surprise passé, l'urgence de la mission démultiplia les énergies et les initiatives ; alors ils se lancèrent dans des œuvres admirables.

Par la suite ce ne sont pas des religieux « accomplis » mais de simples aspirants qui marchent sur les traces de leurs aînés : leur inculturation est plus profonde et ils sont riches d'une;

[3] Il y a eu un peu plus de 100 Frères Maristes français tués à la guerre.

plus grande diversité… Ces trois générations pétries de zèle et fortes du dynamisme des jeunes communautés ont su inculquer à leurs élèves et aux aspirants autochtones, cet esprit de famille tout empreint de simplicité, si caractéristique de l'Institut. Grâce à eux des milliers d'enfants de toutes conditions ont eu accès à l'instruction. De la Cordillère des Andes aux îles d'Océanie, de Fortaleza à Shanghaï, d'Iberville à Capetown, ils ont témoigné de leur esprit religieux et communautaire, répandant même longtemps une culture française qui ne méritait guère une telle fidélité.

BIBLIOGRAPHIE

Liste de tous les frères maristes français (défunts) ou ayant appartenu aux Provinces de France, réalisé parF. Jean Rousson. Ce document peut être consulté aux archives des Frères Maristes à Saint-Genis-Laval (Le Mon- tet). F. Georges Cellier, pour contribuer à la rédaction de cet article, a surtout puisé dans la liste établie par F. Jean Rousson.

Archives Frères Maristes, maison générale à Rome (Champagnat.org).

Recherches de F. Noël Bourret : *Frères Maristes Ardéchois décédés de 1829 à 2005*. Cette recherche est en voie de numérisation : les quatre cahiers manuscrits, tout comme la saisie de l'essentiel de cette recherche seront déposés aux archives des Frères Maristes de Saint-Genis-Laval.

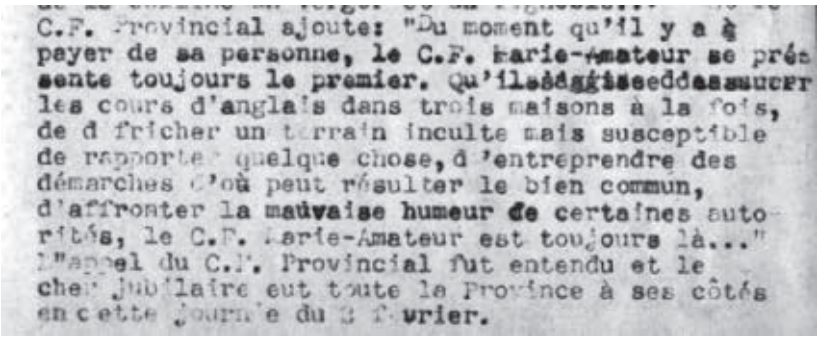
ANNALES DE LA PROVINCE DE CONSTANTINOPLE DE 1892 À 1942

Gérard Cuinet, fms

Ayant résidé plusieurs années en Grèce j'ai eu l'occasion de m'intéresser aux archives conservées dans les communautés d'Athènes, et particulièrement aux Annales de la province dont faisait autrefois partie la Grèce. Le dossier, qui m'a été remis, contient 13 fascicules couvrant la période de 1892 à 1942[1] que j'ai regroupés en un dossier informatisé. D'autres documents de la Province en lien avec cette époque ont été ajoutés : le livre souvenir des 10 premières années du Lycée Léonin «St-Denis», un livre de présentation historique produit par l'Institut français à Athènes, les fiches d'Etat civil des Frères, des photos des frères, etc. La province de Constantinople étant fille de la province française de St Genis-Laval, la plupart des documents sont en français.

1. LES 13 FASCICULES

Le format des livrets est grosso-modo A5 (19,5 cm par14,5 cm). L'écriture est en caractères dactylographiés de couleur bleu foncé. En voici un extrait (fascicule V, page 30) permettant d'en avoir une idée.



C.F. Provincial ajoute: "Du moment qu'il y a à payer de sa personne, le C.F. Marie-Amateur se présente toujours le premier. Qu'il s'agisse de donner les cours d'anglais dans trois maisons à la fois, de défricher un terrain inculte mais susceptible de rapporter quelque chose, d'entreprendre des démarches d'où peut résulter le bien commun, d'affronter la mauvaise humeur de certaines autorités, le C.F. Marie-Amateur est toujours là..." L'appel du C.F. Provincial fut entendu et le cher Jubilaire eut toute la Province à ses côtés en cette journée du 3 février.

[1] Il contient d'autres documents plus modestes, : un rapport de la Visite du R.F. Stratonique, Les Annales de Scutari, un historique de la 2° expulsion de Samsun en 1920, une lettre de F. Stanislas adressée à Frère Pascal et quelques dessins d'époque. Ces documents ont tous été scannés aux formats JPEG et PDF.

D'après Frère Georges Vidos et un ancien professeur du Lycée Léonin, ils étaient dupliqués par hectographie : on employait une « pâte à polycopier » ou une surface gélatineuse, puis plus tard des feuilles paraffinées. Ce procédé ne permettait pas de dépasser une cinquantaine d'exemplaires de qualité acceptable. Particulièrement dans les premiers fascicules, le papier utilisé est « rafistolé » afin de confectionner un livret. Leur nombre de pages se situe entre 39 et 61. Le total est de 611 pages.

Comme nous l'avons vu dans l'extrait ci-dessus de nombreuses pages sont difficiles à lire, à cause de caractères trop pâles ou de ratures. Il y a souvent des coquilles par inversions de caractères. Et, les feuilles étant écrites au recto et au verso, la lecture de chaque page est délicate du fait que les écritures des deux faces se superposent.

2. L'AUTEUR OU LES AUTEURS DE CES FASCICULES

Le Frère Jean-Emile, qui fut Provincial de la Province de Constantinople, et dont le style est caractéristique, a certainement commencé ces annales. Cependant, j'ai remarqué un changement de style dans les derniers fascicules : un style moins poétique mais direct, l'évocation d'évènement sans commentaires circonstanciés, reproduction de discours. Tout cela donne à penser à une autre phase d'écriture et donc à un second auteur. De plus, à cette période, Frère Jean-Emile était Assistant Général. (Il a été secrétaire général à partir de 1930 et assistant à partir de 1939. Il n'est donc plus en Grèce à partir de 1930 environ.)

En tout cas, les datations majeures ne posent pas de problèmes. Au Fascicule I, figure la date du 25 septembre 1919 suivie de cette introduction :

> « C'est agir pieusement que de recueillir avec soin les belles actions de nos devanciers et de ne pas laisser l'oubli dévorer jusqu'au souvenir de leurs travaux. C'est pourquoi l'on racontera ici les débuts de notre Institut en Orient. Si jamais, comme le narrateur l'espère, ces contrées donnent une belle moisson aux ouvriers de l'avenir, il sera difficile d'imaginer alors l'aridité des débuts ; et si ces pages peuvent en donner une idée, il sortira d'elles une leçon de courage pour les épreuves futures. Septembre 1919 »

3. TRANSCRIPTION DU DOCUMENT SUR SUPPORT INFORMATIQUE

Pour effectuer ce travail de la manière la plus rigoureuse possible je me suis imposé les règles suivantes :

1. La transcription respecte le texte et son style tel qu'il a été écrit.
2. Il peut y avoir des noms propres écrits de différentes manières que j'ai respectées.
3. J'ai corrigé des fautes d'orthographe évidentes.

4. Les quelques ajouts que j'ai pu faire, pour une meilleure compréhension, sont écrits en italique et une note les accompagne.

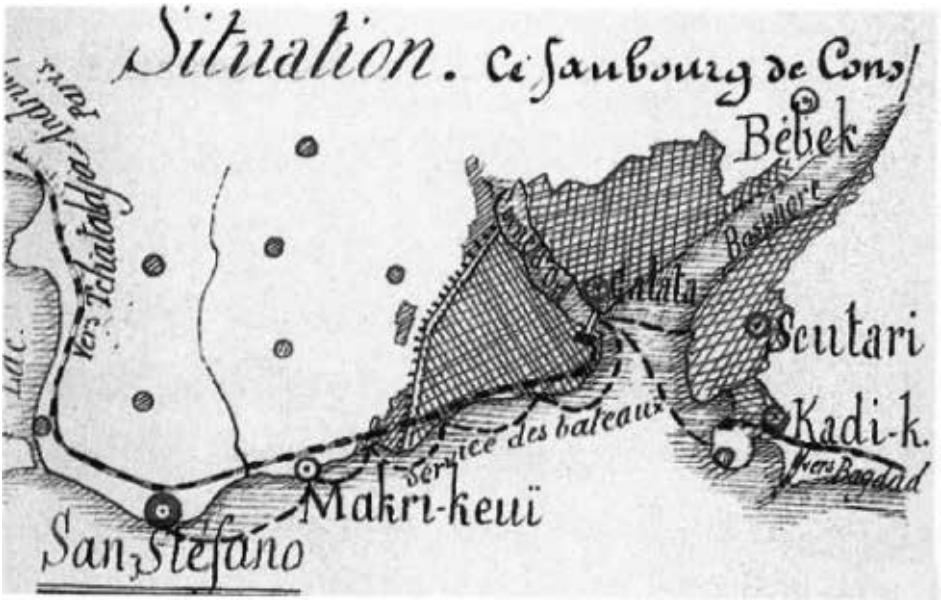
Chaque fascicule a été recopié en format WORD, avec :

1. L'ajout d'une table des matières.
2. Une introduction présentant le document.
3. Des notes explicatives en écriture italique et des notes référencées afin de permettre une meilleure compréhension de l'histoire, de la géographie des lieux et de la vie mariste pour un grec ne connaissant pas la Bretagne ou pour un français ne connaissant rien de l'Orient.

Tout ce travail a été finalisé dans un document de 440 pages, aux formats WORD et PDF.

4. APERÇU DU CONTENU DES ANNALES

En 1891 les Frères Maristes ont fondé leur premier établissement en Chine. Les Frères Maristes ont déjà abordé l'Empire ottoman, notamment en Syrie. Le 3 septembre 1892, sur la demande des Pères Lazaristes, les Frères Acyndinus, directeur de la petite troupe, Emile-Etienne, Marie-Agilbert et Louis-Rupert s'embarquent à Marseille en direction d'Istanbul capitale de l'Empire Ottoman. Le 11 septembre, ils accostent sur les rives du Bosphore. Cette nouvelle fondation permettait à des jeunes Frères de bénéficier de l'article de la loi militaire, alors en vigueur, qui dispensait légalement du service, les jeunes Français établis hors d'Europe.



5. LES PREMIERS PAS AU MOYEN-ORIENT

Les Frères seront les enseignants auxiliaires de congrégations cléricales ou d'évêques. Faisons rapidement la liste de ces implantations.

1) **Collège Saint-Benoît, en 1892.** M. Lobry, Visiteur des Lazaristes a demandé des Frères pour assurer l'enseignement moderne qui vient d'être ouvert. Avec le C.F. Acindynus, nommé Directeur de la Communauté, partent F. Emile-Etienne, F. Louis-Rupert et le C.F. Marie-Agilbert, le 14 septembre les classes commençent. Et les Annales de préciser que

« Le travail de nos pionniers fut vite apprécié. Leur modestie plut à tous ; leur dévouement, dans un rôle secondaire, où l'on est toujours à la peine sans prétendre aux honneurs, leur gagna l'estime de M. Lobry qui, bien vite, au cours de la même année, demande trois autres Frères[2] »

En 1897, le petit Collège Saint-Benoît ira dans l'immeuble des RR. PP. Jésuites italiens à Péra ; les Frères suivront leurs élèves et ainsi une nouvelle communauté mariste sera créée.

2) **SCUTARI**. Moins d'un an après l'arrivée de ces premiers Frères, une deuxième fondation est engagée sur la rive asiatique de Constantinople. Les Frères venaient seconder une école de filles dirigée par les Sœurs de la Charité. Ils ouvriront une nouvelle école pour les 30 garçons déjà inscrits dans l'école des Sœurs. Sa mise en route fut épique face à des tracasseries administratives et au mauvais-vouloir d'hommes d'affaires locaux. Ainsi est évoqué cette installation :

« Après 5 longs mois d'attente, le 27 novembre 1894 les fondateurs de Scutari partent, non bannière au vent, clairons sonnants, mais avec des précautions infinies, à la nuit tombante, dans une voiture aux stores baissés, et bientôt ils entrent en tapinois, dans leurs appartements dont ils ne doivent apercevoir l'état misérable que le lendemain, au jour levé. Quatre méchantes baraques et une petite maison en pierre, çà et là sur des terrains vagues, à tous les niveaux, telle était notre acquisition. Il n'y avait pas lieu de chanter victoire ; mais comme nos aînés n'étaient pas venus là pour gémir, ils se mirent à l'œuvre tout de suite. Vers les 9 h., les petits garçons des Sœurs, conduits par l'une d'elle, vinrent s'installer dans deux chambres, meublées en rapport avec leur nouvelle destination tant bien que mal. Moment de surprise des enfants, sans conséquence et vite passé. La classe commença, l'Ecole de Scutari était fondée. »[3]

[2] Fascicule I, page 3
[3] Fascicule I, pages 5 et 6

3) **MAKRI-KEUÏ.** A la demande des Frères Dominicains, cette troisième maison, fut ouverte dans la banlieue asiatique de Constantinople avec le Frère Germain. Elle commença à la cure, avec 7 élèves et l'année scolaire se termina avec 55 élèves répartis en deux classes sous la direction de Frère Marie-Agilbert (Montibert Cl.). Malgré les tracasseries de la police locale, et avec l'aide de l'ambassade de France, l'école déménagea et s'agrandit, jusqu'au niveau du baccalauréat en 1905, sous l'impulsion des FF. Marie-Amateur et Marie-Clémentin. En 1910, est ouvert un internat. Une section commerciale y est créée et acquerra une solide réputation. En 1914 elle comptera 270 élèves.

4) **SAMSOUN.** En novembre 1895, à 2 jours de bateau de Constantinople, sur la mer Noire, l'école de Samsoun fut fondée à la demande du Consul de France et du R.P. André, Supérieur de la Mission des RR. PP. Jésuites en Anatolie. Peu à peu le succès arriva et en 1914, l'Ecole avait 240 élèves, dont 75 internes, venus des grandes villes de la Mer Noire : Batoum, Novorossisk ; Kertch, Théodosia, Rostoff-s/Don, Kherson, Odessa, Soulina, etc. Aujourd'hui, ces noms reviennent sur nos écrans et dans nos mémoires à l'occasion de la guerre en Ukraine.

5) **BEBEK.** La même année, à Bébek, sur la rive asiqtique du Bosphore, débuta modestement une quatrième école. En 1908, un pensionnat, qui compta 50 internes, fut annexé à l'Ecole qui, en 1914, avait un effectif scolaire de 150 élèves.

6. ANNEE 1903

Tout semble aller pour le mieux et paisiblement. La France soutenait ces nouvelles œuvres et voyait avec plaisir son influence se maintenir. Mais les décrets Combes suppriment la congrégation en France et, en cette année, une trentaine de jeunes Frères vinrent apporter leur concours aux aînés ! De nouvelles écoles sont créées en de nombreux lieux :

- chez les RR. PP. Lazaristes de Saint-Georges et à Galata ;
- le Collège arménien catholique de saint Grégoire l'illuminateur, à Péra ;
- les RR. PP. Mékitaristes de Pancaldi…
- A Bébek, une Maison d'Etude est ouverte pour les jeunes Frères et une Maison centrale à Galata qui va servir à la fois de résidence au C.F. Visiteur et de procure pour le District.

D'autres écoles seront créées, pour prêter main forte :

- aux Jésuites à Adana en Cilicie ;
- aux Conventuels à Caragatch ;
- aux Pères Résurrectionistes à

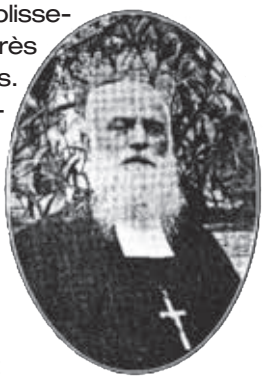
Andrinople ;
- aux Pères Résurrectionnistes à Andrinople ;
- chez les Pères capucins à Tarsous et à Mersine ;
- En Macédoine, pour la direction des écoles paroissiales des Lazaristes à Monastir ;
- à Routchouk à la demande de Mgr Doulcet, etc.

Ouvertes dans la fièvre des arrivées nombreuses de jeunes Frères, ces écoles ne résisteront pas à l'épreuve du temps. Elles n'étaient guère, semble-t-il, qu'un moyen de caser provisoirement des frères réfugiés de France. Existeront encore au moment de l'entrée en guerre en 1914, les écoles paroissiales de Monastir et de Routchouk en Macédoine.

Mentionnons enfin la fondation de l'école de Metelin (*aujourd'hui île grecque,* Μυτιληνη, *île de* Λεσβος), voulue par l'Ambassade de France auprès de la Sublime-Porte. Malgré une implantation et un démarrage contrariés par l'administration turque, 25 élèves étaient scolarisés au terme de la première année de fonctionnement.

7. ANNÉES D'AVANT LA 1° GUERRE MONDIALE

Les 10 années d'avant-guerre furent paisibles. L'effectif des Frères atteignait la centaine, dans une quinzaine d'établissements avec près de 2000 élèves. Parmi les événements importants pour la Province : la fondation d'un poste en Hongrie, à Orsova, en vue d'un recrutement hongrois, puis l'arrivée des Frères au Lycée Léonin « St-Denis » à Athènes en 1907. En 1910, la Province fonde un Etablissement à San-Stefano, sur la rive européenne de Constantinople, charmante école paroissiale qui réunira, après 4 ans d'existence, près de 100 élèves.



Le F.C. Aeyndinus
Provincial de 1908-1914

A la veille de la Guerre 1914-1918, l'ambiance est à l'optimisme : Les Frères, venus jeunes, sont dans la force de l'âge et pleins d'expérience. La formation dans les écoles est de haut niveau : jusqu'au baccalauréat. Un groupe de Frères compose des ouvrages classiques, adaptés à l'Orient, qui ont connu un très grand succès en Egypte, en Roumanie, en Perse... Des plans ambitieux pour l'avenir sont discutés...Frère Acyndinus[4] nommé visiteur en 1896 deviendra le premier Frère Provincial de 1908 à 1914. Il passera le relais à Frère Jean-Emile. A ce moment-là, il y a 104 Frères.

[4] Il était Directeur du Juvénat de St Genis avant de partir comme 1° directeur de la Communauté de St Benoît en Turquie.

8. LYCEE LEONIN «SAINT-DENIS», ATHENES

Arrêtons-nous, un instant, sur l'arrivée des Frères au Lycée Léonin à Athènes. Celui-ci et sa future filiale, le Lycée Léonin « Sacré-Cœur », deviendront la colonne vertébrale de cette Province et, surtout, ils seront les survivants non français de cette Province durant la 1° et la 2° guerre mondiale.

La fondation du Lycée Léonin remonte à 1888. Il doit son nom au Pape Léon XIII qui l'a reconnu comme « Lycée pontifical ». Vers 1906, l'évêque d'alors, Mgr Delenda, était inquiet du déclin de cette œuvre qui comptait 90 élèves. Sur les conseils du Visiteur des Lazaristes, de passage à Athènes, il contacte les Frères.

Dès leur arrivée, le bruit a couru, disent les Annales dans le fascicule XIII, que « venait d'arriver, au Lycée «Saint-Denis», un groupe de religieux, respectueux du gouvernement et des Autorités locales, comme aussi des coutumes et de la religion du pays, qui se dévouaient corps et âme à l'instruction et à l'éducation des enfants qu'on leur confiait. »

Ainsi, dès l'année suivante, le Lycée connut un accroissement surprenant de 100 élèves. Et l'arrivée d'un 5° Frère permettait de jeter les bases d'une école commerciale, appelée à connaître, par la suite, de brillants succès. La croissante notoriété de l'Etablissement poussa l'évêque à en confier la direction aux Frères. Ainsi, le C.F Marie-Brunon[5] fut nommé Directeur du Lycée Léonin. En 1914, le Lycée comptera 400 élèves.

Le F.C. F Marie-Bruno

9. LA GUERRE DE 1914-1918

Le vent d'optimisme ne dura pas.

La guerre éclata en août 1914 et provoqua le dépeuplement des Communautés avec le départ de nombreux Frères mobilisés. De plus, la Turquie passait au nombre des belligérants et les Frères n'eurent que quelques jours pour quitter les lieux. La guerre provoqua la suspension de toutes les écoles de la province à l'exception de celles d'Athènes, et de Patras (fondée en 1915), en Grèce. Et même, en 1917

[5] Frère Marie-Brunon. Nom de famille : Louis-Marie BAUD. Il est né dans la Commune de Les Gets, en Haute-Savoie, le 15 septembre 1878. Il est décédé le 15 juillet 1947 à Athènes et est inhumé à Héraclée.

au terme de 25 ans de présence au Moyen- Orient, il n'y avait plus aucun établissement en fonctionnement, car les événements politiques de 1916 en Grèce avaient provoqué leur fermeture. Frère Jean Emile, Provincial, avait dû s'exiler avec tous les Frères. Seuls restaient F. Réginald et F. Michel Antoine, respectivement de nationalité suisse et grecque, se dévouant pour garder l'établissement à Athènes. A Patras resta Fr. Raphael.

10. « LES POILUS » DE LA « GRANDE GUERRE »

Le Fascicule III consacre trois pages au souvenir de ceux qui ont payé un lourd tribut lors de cette 1° guerre mondiale. Nous découvrons leur mobilisation, les maladies qui les ont frappés, les morts au combat, l'emprisonnement subi, les 14 Croix de guerre, … Est évoqué aussi leur persévérance dans la vie spirituelle…Citons un extrait du Fascicule III, page 12 à 15 :

« Le pauvre poilu mariste vit un peu en partie double, brave soldat d'une part et bon religieux de l'autre. Et ni l'un ni l'autre ne sont faciles. Le chaud, le froid, la pluie, la neige, le « barda » à trimballer par tous les temps, à toutes les heures, dans tous les secteurs, tous les métiers à faire, avec rien bien souvent, la ceinture à serrer de temps en temps, voilà pour la généralité des 5 ans de guerre. Il faut ajouter les périls de la guerre elle-même, les balles, les « marmites » (obus de gros calibre), les torpilles, les obus qui pleuvent comme la grêle au milieu d'un fracas en comparaison duquel le tonnerre n'est que gazouillis. Les gaz à la fin s'en mêlent, les blessures ne se comptent plus, les morts se succèdent, les maladies apparaissent.

Impossible de tout citer : F. Frument-Jérôme a une cuisse à demi-emportée, F. Marie-Jubin un morceau de l'épaule, F. Marie-Frédéric, les deux jambes perforées ; F. Léonce, les deux bras ; F. Rodriguez a un éclat de shrapnell[6] dans un mollet ; F. Marie-Flavien a un éclat d'obus à l'épaule et au bras, F. François-Philogone, un éclat de pierre à la tête ; F. Joseph, une main criblée de petits éclats ; F. Marc, une jambe fracassée ; F. Paul Philomène, la mâchoire ; F. Louis-Prosper, un talon ; F. Paul-Justin, un bras. »

11. APRÈS LA GUERRE, UNE RÉSURRECTION

Après 25 ans de présence mariste, voilà une Province au bord de la disparition. Et pourtant, dès la fin de la guerre, c'est sa renaissance. Quatre pays méritent un commentaire sur cette histoire : Turquie, Grèce, Hongrie, France.

[6] Shrapnell : « obus à balles ». Signifie aussi « éclats d'obus ». (Fascicule III, page 13)

11.1 La Turquie en 1918

Dès l'armistice de 1918, les Frères reviennent sur un champ de ruines. Le pays est dans la misère, les établissements à San Stefano et Samsoun sont dans un état lamentable. Il faut tout rééquiper. Dès 1919, l'Armée française démobilise les Frères qui étaient auparavant dans les œuvres de la province, à Scutari par exemple. Sous l'impulsion de Fère Jean-Emile, Provincial, les écoles de Scutari, Bébek, Makri-Keuï, San-Stefano (banlieue de Constantinople), de Samsoun (Mer Noire) et de Monastir (Yougoslavie), sont relevées. Une école nouvelle, celle de Yédi-Koulé (Constantinople) est même ouverte en 1921, dans une ancienne école allemande. Mais cette belle période ne dure pas ! Les désaccords entre vainqueurs, l'odeur de pétrole à Mossoul, permettent à Moustapha-Kémal de libérer la Turquie du joug des Alliés et de créer un Etat laïc. Ainsi, peu à peu, les écoles fermeront.

Au traité de Sèvres succède celui de Lausanne, en 1923. Les Turcs, alors rendus à eux-mêmes par l'Europe divisée, obtiennent de la S.D.N. d'expulser tous les chrétiens d'Asie Mineure, s'engageant à reprendre les musulmans qu'on leur enverrait de Grèce. Un lamentable exode en plein hiver fera plus de 100 000 morts. Encore aujourd'hui il marque profondément la mémoire des grecs.

De nouvelles circulaires organisent l'enseignement des écoles étrangères : langue turque, maîtres turcs, interdiction des signes religieux, interdiction d'accueillir des enfants du primaire, etc. Les Frères de la région de Constantinople se trouveront à la rue du jour au lendemain... « sans trop d'inquiétudes », cependant, disent les Annales, du fait que la construction du Lycée Léonin « Sacré-Cœur » dans la banlieue d'Athènes, allait ouvrir et réclamait des bras !

11.2 Grece Le Lycée Léonin « Sacré-Cœur » à Athènes – 1923

Les Frères rejoignent Athènes et découvrent l'ancien lycée Léonin « St-Denis », rue Sina au centre d'Athènes près de la Cathédrale catholique, plein à craquer d'élèves : près de 900 en 1923. Heureusement, les frères ont anticipé en achetant en 1914 un terrain dans la banlieue d'Athènes, à Patissia.

Le 25 novembre 1923, Mgr Louis PETIT, Archevêque d'Athènes, posait solennellement la première pierre de ce futur Lycée (principalement internat) dont le C.F. Marie-Florentien avait dressé les plans,

Athens - Lycée Léonin (section Sacré Coeur)

sous la direction technique de M. Pascalidès, architecte. Les travaux de terrassement et de maçonnerie sont activement menés :

> « Portes, fenêtres, persiennes, tables de classe, toutes boiseries enfin, et il y en a, toutes sont passées entre les mains du vaillant et vénéré Frère Marie-Agilbert[7] On a évalué, qu'il y a, dans ce Collège, plus de 20.000 vitres ou petits carreaux ; pas un qui n'ait été coupé et posé par les Frères » [8].

Bref, dix mois après la bénédiction de la première pierre, dans un bâtiment à peine achevé, s'installait une importante communauté, sous la direction du C.F. Marie-Damien. Le bâtiment n'était pas encore achevé que déjà, la première année, se présentèrent 360 élèves dont 160 internes. Pour couronner l'édification de cette œuvre, le Supérieur Général, Fr. Diogène, accompagné de l'Econome Général Fr. Louis-Marie, ancien directeur du Lycée Léonin « St-Denis », inaugurait officiellement le Lycée du « Sacré-Cœur » en présence des autorités civiles, militaires et religieuses, françaises et grecques, le 17 octobre 1924.

En 1925, un deuxième corps de bâtiment sera construit. L'internat acquiert une grande réputation dans toute la Grèce et au-delà, avec des élèves venant d'Albanie, de Yougoslavie, de Roumanie, de Turquie, d'Egypte, d'Abyssinie. Ces deux Lycées seront des lieux d'excellence académique et sportive. Et une section commerciale réputée se développera.

La situation est sereine jusqu'en 1930. Puis brusquement c'est la chute. La Loi Papandréou interdit aux élèves de nationalité grecque de fréquenter les écoles étrangères avant l'âge de 15 ans. Les deux Lycées Léonin ne peuvent plus ouvrir de classes primaires. Mais en 1937, la situation s'est améliorée : il y a plus de 1000 élèves.

11.3. 1930 – 1942 : Ouvertures d'œuvres en Europe centrale et en France

Le grand problème de la province, qui ne recevait plus guère d'aide de France, était le recrutement de nouveaux Frères. Aussi les ouvertures en Yougoslavie, Hongrie, Roumanie et en France (Bretagne) auront pour but de trouver et former des vocations autant que d'enseigner.

En 1922, une seconde école ouvre en Hongrie, à Budapest même. C'est l'« Ecole Champagnat ». Un pensionnat y sera joint. En 1930, une école, annexe du « Col-

[7] **Fr. Marie-Agilbert** (Claude MONTIBERT) est né le 15 mai 1872 à La Chapelle-de-Mardore (Rhône). Il partit pour Constantinople en septembre 1892. Il fut professeur à Saint-Benoît de 1892 à 1895. Il fut fondateur de l'Ecole de Makri-Keuï de 1895 à 1910. Puis il fut fondateur de l'Ecole de San-Stéfano de 1910 à 1914. Après la 1° guerre mondiale, il fut à Athènes pour les travaux techniques. Il est décédé à Varennes-sur-Allier le 20 août 1961.

[8] Fascicule XIII, page 13

lège Jeanne d'Arc » tenue par les Sœurs Oblates de l'Assomption, s'ouvre à Béograd (Belgrade), en Yougoslavie. C'est une histoire peu banale que cette fondation : des officiers serbes en service à Paris en 1914-18, ont supplié les Sœurs de les suivre en Serbie pour continuer de s'occuper de leurs enfants (des filles) ! Mais les parents veulent aussi une école pour leur garçons et les Frères Maristes sont appelés ! 10 garçons, la première année, puis 20, la deuxième ! Et cela... jusqu'à la fermeture en 1941-42 à cause de la guerre.

11.4. La Bretagne, France

En 1931, dans la très catholique Bretagne, s'ouvre un premier champ d'apostolat à la demande du recteur de la Paroisse de Pipriac (Ille et Vilaine) avec 200 élèves Pour les Frères, l'objectif initial était de

> « pénétrer ce territoire breton, faire connaître le nom des Frères Maristes, leur enseignement et leur système d'éducation afin d'éveiller des vocations maristes. »

Quatre écoles paroissiales ouvriront dans la foulée : Montauban-de-Bretagne, Bains-sur-Oust et Langon, en Ille et Vilaine. A Trégunc, dans le Finistère, fonctionne dès les premiers jours un pensionnat pour une soixantaine d'internes. Cette Ecole connait, aux examens de fin d'année, les succès le plus dignes d'envie, si bien qu'on l'a proclamée, en haut lieu, l'Ecole modèle du Finistère. Enfin, deux fondations auront lieu à Saint-Nazaire et à Gorges, en Loire Atlantique. Au-total 1200 élèves seront scolarisés en primaire. Il ne faut pas oublier les « Juvénats » créés, à Langon (France), Kispest (Hongrie), et Athènes (Grèce), qui commencent à porter des fruits dès 1938.

Mais les difficultés ne manqueront pas. En 1936, c'est la fermeture de la Maison de formation d'Héraclée qui n'a plus de novices. Les prises d'habit reprendront le 8 septembre 1937 à N.-D. de Lacabane et à San-Maurizio (Italie), et à partir de 1938, les Juvénats de Langon, Kispest et Athènes, donneront des vocations.

12. ANNÉE 1942 FIN DES ANNALES

En 1942 à Athènes la situation économique n'est pas brillante ! La pauvreté rôde partout. Le jardin potager qui occupe tous les terrains arables de Patissia est soigneusement travaillé par la Communauté, ce qui améliore beaucoup le régime alimentaire.

Les classes fonctionnent irrégulièrement et les deux Lycées Léonins, en lien avec l'organisme « le Collégien charitable» soutenu par les grecs catholiques de rite byzantin, distribuent chaque jour jusqu'à 4 000 rations alimentaires, aux familles nécessiteuses.

Le 27 décembre, au terme de l'Année, les deux Communauté des Lycées Léonin se retrouvent pour célébrer modestement la fête de St Jean l'Evangéliste. Le climat est

serein parmi les Frères pour la prochaine année 1943. Seul, le vol des trois vaches dans la nuit du 26-27 décembre, a jeté un voile de tristesse sur cette fin d'année. Elles n'ont jamais été retrouvées malgré l'enquête de la Police !

13.1942 – LA PROVINCE A 50 ANS. QUEL AVENIR ?

Frère Damascène (JAUNAY Marcel), formulait cette question lors de sa Conférence retraçant l'histoire de cette même Province. Nous savons qu'après la 2de Guerre mondiale, une nouvelle Province nommée « Varennes-Orient » a été créée à partir de trois anciennes Provinces affaiblies : Varennes ; Syrie-Liban ; Constantinople. Commencera une autre histoire qui mériterait, elle aussi, un développement historique.

14. POUR NOUS AUJOURD'HUI, QUELLE LEÇON ?

Ouvrir des Archives maristes et s'y plonger attentivement est émouvant. Cette région du monde à cheval entre l'Europe et le Moyen-Orient, fut chez les Frères Maristes un champ d'action d'héroïque et d'apostolat qu'il convient de ne pas oublier en raison de son exemplarité et même de sa dimension prophétique.

J'ose écrire «prophétique», car, sans le vouloir, ces Frères ont ouvert des chemins nouveaux et ancré des convictions qui, depuis le Concile Vatican II, nous motivent. Par exemple :

- L'importance donnée à la formation initiale des jeunes Frères par l'obtention de diplômes adéquats de haut niveau et dans toutes disciplines, avant de les lancer dans l'apostolat, comme l'exprime le fascicule XI, page 31 (année 1940) :

  « Afin de favoriser le plus possible l'amour des études sérieuses et la conquête des diplômes officiels le Conseil Provincial décide que les jeunes Frères hellènes suivront des cours réguliers de grec, sous la direction d'un professeur civil, et que les Frères inscrits à l'Université seront déchargés le plus possible de l'enseignement, leur réservant surtout des surveillances dans la répartition du travail scolaire ».

- L'option pour les « plus pauvres » et les plus fragiles par l'accueil d'orphelins, le soutien de familles dans la difficulté durant les guerres ; par le sauvetage de plus de 2 000 Arméniens par Frère Dioscore, aidé par les Jésuites, qui sera le premier mort de la Province lors de la guerre 14-18.

- L'ouverture ecclésiale dans un « accueil mutuel » de terrain avec des congrégations, des rites liturgiques différents, par exemple avec les Grecs catholiques de rite byzantin en soutenant pratiquement et financièrement

l'œuvre « Foyer de la Divine Providence de Mgr Calavassy qui ù

« multiplie ses foyers et augmente
ses portions. C'est 1.500 portions
que chacun de nos *deux Collèges distribuent chaque jour aux grandes personnes* »
(Fascicule XIII, page 32, année 1942).

Signalons aussi le soutien sans faille au Carmel, jusqu'à la fourniture de meubles, de fenêtres … confectionnés dans les ateliers des Lycées Léonin ; la grande connivence avec les Pères Lazaristes qui ont toujours proposé aux Evêques de choisir les Frères maristes pour l'apostolat des jeunes ; et aussi la proximité avec les Pères Capucins, avec les Assomptionnistes, les Jésuites,…Et même une collaboration surprenante avec les Sœurs Oblates de l'Assomption à Béograd (Belgrade) pour ouvrir une école.

Quant à une plus grande proximité avec l'orthodoxie, il a fallu du temps et de la patience. En effet, en 1914, les Annales (Fascicule II, page 11) nous disent :

« Pour ce qui est de l'action religieuse sur les élèves, Dieu seul la connait exactement. L'élément catholique a sûrement été aussi bien soigné qu'en France et plutôt mieux. L'élément schismatique[9] qui forme la majorité de nos classes, y a participé, sauf pour la réception des sacrements.

Le discours est plus combattif avec les religions non chrétiennes, mais en somme conforme à la mentalité du temps :

« L'élément turc et juif a dû à son tour subir l'enseignement chrétien par les cours de morale les dernières années et même on l'amenait timidement ou plutôt prudemment au catéchisme les derniers temps. Le chiffre des conversions, une demi-douzaine, est infime, mais il est certainement secondaire dans le travail : 1) De rapprochement des Eglises séparées ; 2) De destruction de l'islamisme. »

Quand Frère Damascène (JAUNAY Marcel), dans une Conférence qu'il donnait en 1942 lors des manifestations du Cinquantenaire de la Province, évoquait le départ définitif des Frères de Turquie, de San Stefano et de Scutari, le discours avait bien changé :

« Adieu, gai Bosphore, aux flots bleus que 2 files d'alcyons parcourent sans fin ; adieu, pages, qui avez vu le rude travail d'une jeunesse ardente ! Oh ! Ne verrons-nous jamais plus la merveilleuse silhouette de Constantinople, hérissée de sveltes minarets nous charmer au bout du voyage ! Mais de savoir que cette image de Jésus-Christ que l'on a voulu bannir de nos Ecoles, resplendit à nouveau sous la coupole de Sainte-Sophie, c'est pour nous un indice ou, plutôt, le symbole que les efforts de nos aînés n'ont pas été vains. C'est le gage que

[9] Il faut comprendre « orthodoxe ».

nos successeurs, ou nous-mêmes, qui sait, y achèveront, un jour, dans la joie, ce que nos aînés ont commencé dans les larmes, car, en face des prédications de la haine et de l'exaltation de la force brutale, le principe spirituel que représente la croix du Christ, principe de paix et d'amour, paraît sans doute toujours le plus faible, mais reste, en définitive, toujours victorieux. » (In Fascicule XIII, page 11)

Ces propos nous semblent empreints d'une ouverture œcuménique, peut-être plus ressentie que pensée, mais en tout cas assez émouvante quand elle rattache la belle succession des Frères à l'Icône de la vénérable Eglise Sainte Sophie.

Nous percevons d'ailleurs au cours des années un décentrement et une ouverture culturelle. Les conditions politiques, l'environnement culturel, le fait d'être minoritaires comme catholiques, ont contribué d'une manière diffuse à ce processus. Par exemple, il n'y a pas de difficultés pour fêter la grande fête des Trois Hiérarques et aussi traduire en grec pour les élèves des pièces d'origine étrangère, en 1938 :

« A Athènes, la fête des Trois Hiérarques[10] est célébrée dans toutes les écoles, à l'instar de la Saint-Nicolas pour l'Occident. Cette fête fut marquée, ce 30 janvier, par une journée eucharistique et l'inauguration du «Foyer» des Boy-Scouts catholiques du Lycée. S.E. Mgr Filippuci, archevêque d'Athènes, bénit le foyer et présida les différentes cérémonies religieuses de la journée…
La journée se termine par une belle séance artistique : « Les Martyrs », drame en trois actes, de Lebardin, traduit en grec moderne, et joué par les élèves du Gymnase. La nombreuse assistance communia de toute son âme à la beauté des sentiments exprimés et admirablement rendus. » (Fascicule IX, page 58)

Ainsi, peu à peu, les écoles des Frères ne sont plus le « fer de lance » de la culture française, mais au service de la promotion des identités culturelles nationales : la fête nationale grecque, le salut du drapeau grec, l'introduction des langues grecque, turque, ou hongroise suivant les lieux, etc. Il est vrai aussi que de plus en plus de Frères grecs prennent des responsabilités scolaires.

D'ailleurs, dès le début de la Province, il y a eu le souci de trouver des vocations issues du milieu local ! La lecture des fiches individuelles des Frères nous fait découvrir l'origine des Juvénistes, puis des Frères : Hongrie, Bulgarie, Turquie, Arménie, Grèce, … car l'objectif était de fonder

[10] La fête des Trois Hiérarques - Ηεορτω των Τριην Ιεραρχων. Le 30 janvier en Grèce, c'est jour férié pour les écoles. On fête les Trois Saints Hiérarques, patrons de l'Éducation Nationale : Basile le Grand, Grégoire le Théologien et Jean Chrysostome. Cette fête a été instaurée au XIème siècle par l'évêque Jean Mavropous (Μαυροποδασ) qui souhaitait célébrer l'unité de l'Église alors partagée entre les basilites, les grégoristes et les johannites. Son objectif était de les présenter comme la « Trinité des docteurs » pour symboliser la sagesse, l'égalité et l'unité sociale. Huit siècles plus tard, en 1843, l'État grec leur donne le statut de saints patrons de l'Éducation Nationale. Voilà pourquoi ce jour est devenu férié pour les établissements scolaires, jusqu'à 2022.

une province mature et indépendante avec tous les rouages nécessaires : Juvénat, Postulat, Noviciat, Scolasticat, etc.

Malheureusement, les Annales sont assez inégales dans l'évocation de, la vie communautaire à cette époque. Sur la communauté de Patissia qui avait plus de 25 frères avant 1939, nous avons peu de détails sinon sur quelques Frères, les fêtes, les anniversaires, les réceptions. A Patras, communauté de 4 frères, nous n'en savons beaucoup plus. Le frère Provincial, dans une lettre envoyée aux Communautés (circulaire n° 27, du 8 février 1938), écrivait :

> « … A Patras, tout change : petite communauté, petit nombre d'élèves ; mais quelle chaude atmosphère de vie de famille, de piété, de régularité. Toujours le bon Dieu premier servi, même si la récréation doit être un peu écourtée une fois en passant. Comme j'ai apprécié ces prières qui suivent le sujet de méditation et qui rappellent la dévotion du jour : le lundi, les âmes du purgatoire ; le mardi, les anges gardiens, etc… Comme cela nous rapproche du noviciat, en maintient le souvenir et l'esprit. » (Fascicule IX, page 57).

L'ambiance dans les grandes communautés d'Athènes était-elle proche ou lointaine de cette description ? Les Annales ne le disent pas. !

Elles s'achèvent en 1942. La guerre mondiale a provoqué la fermeture de tous les établissements de la Province sauf les deux Lycées Léonin à Athènes - mais de justesse ! - et les écoles de Bretagne. La Province a 50 ans et son avenir passera bientôt par une intégration dans la future Province de «Varennes-Orient».

Il importe néanmoins de ne pas perdre la mémoire de cette Province de Constantinople à l'histoire si remplie d'épreuves, d'autant que nos Frères grecs, en sont aujourd'hui les fiers et besogneux héritiers. Plantés au pied de l'Acropole et sous la protection de la Panagia – Παναγια - ils nous invitent à « regarder au-delà » de toute frontière.

Province Santa María de los Andes

VINGT ANS À FAIRE VIVRE LE RÊVE DE CHAMPAGNAT AU PÉROU, AU CHILI ET EN BOLIVIE[1]

Francisco J. Fores Sánchez [2]

« Tous les diocèses du monde entrent dans nos vues »[3]

Cette phrase de Marcellin Champagnat est clairement un souhait, mais aussi un présage que, grâce à une lecture attentive des signes des temps, ses successeurs ont su concrétiser. Il faut rappeler que le projet de rejoindre « tout le monde » grâce à la mission d'évangéliser en éduquant commence en 1836, au moment où le Fondateur envoie des Frères Maristes dans les Missions en Océanie. Grâce à cette décision se fait le premier contact de l'Institut avec le continent américain, du fait qu'un groupe de Frères firent escale durant près de 40 jours, dans le port de Valparaiso, avant de reprendre la route jusqu'en Polynésie Orientale[4].

Cependant, cette « politique » de fondations hors de France sera mise sur pied principalement par le F. Théophane qui, comme Supérieur général de 1883 à 1907, dut faire face aux bouleversements provoqués par un gouvernement anticlérical et une série de « lois laïques ». Finalement, en 1903, le premier ministre

[1] Cet article est un récit construit conjointement, puisqu'il est le résultat de la réflexion faite par le Groupe du Patrimoine Mariste de la Province Santa María de los Andes en 2021, pour l'inauguration de l'exposition virtuelle *« Voyez comme ils s'aiment... Province Santa María de los Andes (1909-2021) »*

[2] Licencié en Histoire de l'Université Catholique Pontificale du Chili. Master en Archivistique de l'Université Carlos III d'Espagne. Maître en Muséologie et en Gestion de Musées par l'Institut Ibéro-américaine de Muséologie d'Espagne. Coordonnateur de l'Équipe des Archives et du Patrimoine Maristes du Secteur du Chili. Coordonnateur du Groupe du Patrimoine de la Province Santa María de los Andes. Participant aux Groupes de Référence en Recherche, Communication et Technique, et du Comité de Gestion du Réseau des Centres du Souvenir Mariste de la Région d'Amérique du Sud.[https://sway.office.com/j5wKpUpI6vwXEv3w]

[3] *Lettre de Marcellin Champagnat à Mgr Philibert de Bruillard* (évêque de Grenoble). 15 février 1837. Copie de la minute AFM, RCLA, 1, p. 31 n° 6. CEPAM Virtuel : ch 10093. Édité en PS 93, CSG, 1, p. 219 AAA p. 208.

[4] Cf. DI GIUSTO, I. (2004). Histoire de l'Institut des Frères Maristes. Province Cruz del Sur : Rosario, Argentine, p. 39.

Émile Combes refusa toute autorisation aux congrégations enseignantes, obligeant leurs membres de choisir entre l'exil ou la sécularisation. Le « coup de grâce » à ces restrictions fut donné par la loi du 5 juillet 1904, qui défendait d'exercer l'enseignement à toutes les congrégations religieuses [5]. Suite au décret de Combes (1903), l'Institut prit deux axes d'action : partir pour l'étranger et y fonder de nouvelles écoles pendant que quelques Frères optèrent pour retirer la soutane et cesser toute relation visible avec l'Institut, travaillant comme maître laïcs, sans faire partie d'aucune congrégation. Par ailleurs, les Provinces et Districts, habitués de recevoir de France le personnel dont ils avaient besoin, se virent dans l'obligation d'assurer le recrutement sur place, créant ainsi de nouvelles Maisons de Formation[6].

Dans les paragraphes suivants, nous rappelleront l'histoire de trois demandes qui reçurent une réponse favorable de la part de l'Institut. Trois pays qui, après avoir profité de l'arrivée de Frères Maristes et porté des fruits abondants au fil des ans, ont décidé d'avancer ensemble. Ainsi notre histoire rappellera le chemin emprunté par le Pérou, le Chili et la Bolivie, qui, en se regroupant dans la Province Santa María de los Andes et, dans cette recherche d'unité dans la diversité, ont réincarné et revitalisé le charisme mariste dans ces terres américaines.

1. LES PREMIÈRES ARRIVÉES ET PREMIERS ÉTABLISSEMENTS MARISTES : PÉROU (1909), CHILI (1911) ET BOLIVIE (1956)

Un des nombreux pays qui avaient demandé la présence des Frères Maristes est le Pérou. Au début du XXe siècle, l'Église locale avait très peu d'influence auprès de la population, et encore moins de l'éducation; aussi la fondation d'un collège catholique était des plus nécessaires[7]. Également, au début de 1907, s'est créé l'*English Comercial School* à el Callao[8] (en 1913, on changera le nom pour *Saint Joseph's College*, connu ensuite sous le nom de *Colegio Marista « San José »*). Pour assurer l'éducation catholique dans ce nouveau collège, on fit appel aux Frères Maristes de deux fa-

[5] Cf. LANFREY, A. (F.M.S.). (2015). Histoire de l'Institut... Tome 1. FMS STUDIA N° 3. Rome, Italie: Maison Générale Congrégation des Frères Maristes pp. 290-291.

[6] Cf. GAJARDO, J. – LOYOLA, C. (2012). Cent ans de présence mariste au Chili. Santiago, Chili: Frères Maristes du Chili, p. 31.

[7] C. BOLDÚ, A. (F.M.S.) (2009). Histoire de l'Œuvre Mariste au Pérou, pp. 3-4. (Recherche et compilation inédites faites en vue du centenaire de la présence mariste au Pérou, 1909-2009). 1909-2009). [www.cepam.maristas.cl: in844203].

[8] Cf. BOLDÚ, A. (F.M.S.) (2009). Histoire..., op. cit., pp. 7-8].

çons[9] : la première vint du Père Cipriani Casimir, curé de l'église Matriz de Callao et, géré par le Centre de la Jeunesse Catholique, mais le projet n'a pas réussi; la principale raison était due au manque de personnel suite à la fermeture des Maisons de Formation en France. Entre temps, la deuxième demande, au début de 1908[10], adressée au Supérieur général de l'Institut, le F. Stratonique, s'est traduite par l'envoi de quatre Frères : Modeste, Arthur, Gédéon et Plácido Luis, qui ont passé 5 mois à New York et qui, ensuite, partirent pour Callao. Finalement, le **15 mars 1909**, ils commencèrent leur apostolat scolaire au *English Comercial School* « avec plus ou moins une centaine d'élèves »[11]. Ainsi s'ouvrait le chemin des Maristes au Pérou, à l'origine de Santa María de los Andes.

Les Frères Maristes arrivèrent au Chili seulement deux ans plus tard[12]. Cependant, l'aventure avait comencé en 1910, quand Mgr Martín Rücker fut nommé Vicaire général de l'Archidiocèse de Santiago, par l'archevêque Juan Ignacio González Eyzguirre. Investi de cette responsabilité, il fit quelques voyages en Europe où il rencontra le F. Adventinus, à Valencia (Espagne), et les Supérieurs à Grugliasco (Italie). À son retour, il a commencé les démarches pour attirer au Chili cette congrégation enseignante[13]. C'est ainsi que le Centre Chrétien[14] a chargé le P. Josep Moubon (Visiteur des Assomptionnistes) d'entreprendre les démarches éducatives, administratives et économiques entre l'Archidiocèse de Santiago et la Congrégation des Frères Maristes. Après la conclusion des accords et la session du Conseil général, le F. Michaëlis, Assistant général[15], envoya au P. Maubon une lettre (daté du 15 novembre 1910) où on lui promettait

---

[9] « Auparavant, dans une lettre du F. Bernardin González de l'Ordre de Saint François, on demandait de prendre le collège fondé par le Tiers Ordre de Saint François, sans succès ». [BOLDÚ, A. (F.M.S.) (2009). Histoire..., op. cit., p. 9].

[10] Cette demande reçut l'appui du président du Pérou (José Pardo), de l'archevêque de Lima (Mgr Pedro García Naranjo), du nonce apostolique (Mgr Doci) et du secrétaire d'État du Pape (Merry del Val). [Cf BOLDÚ, A. (F.M.S.) (2009). Historia..., op. cit., pp. 9-10].

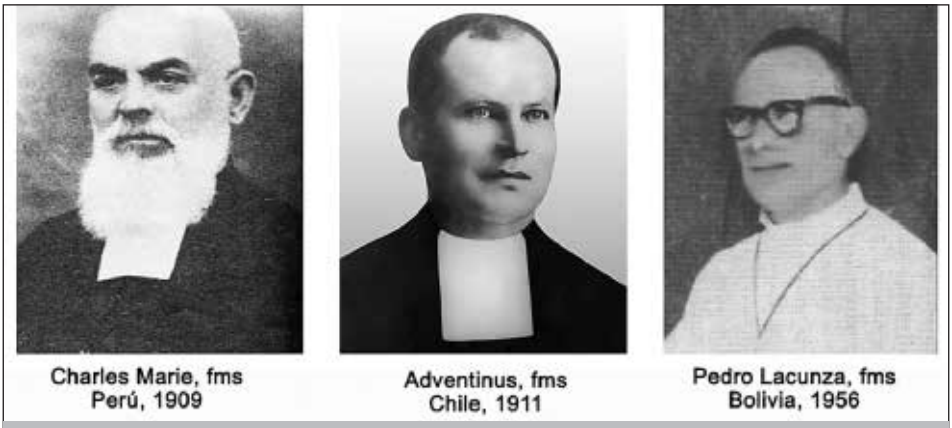
[11] *Anales de Callao 1°* Tome 1909-1941, p. 1. [www.cepam.maristas.cl : in844199].

[12] Avant 1911, il y eut trois tentatives d'attirer les Frères Maristes au Chili. Cf LEÓN. R. (2011). *Hisoire de l'Institut Chacabuco des Frères Maristes.* Institut Chacabuco – Congrégation des Frères Maristes : Los Andes, Chili, pp. 18-25.

[13] Cf. GAJARDO, J. – LOYOLA, C. (2012). Cent ans..., op. cit., p. 45.

[14] Une société catholique de laïcs qui, au début du XXe siècle, s'occupait de l'éducation et de la formation morale de la famille ouvrière et de la classe moyenne. Elle est devenue un organisme officiel de l'Église catholique chilienne, grâce à laquelle celle-ci canalisait toutes les questions en lien avec l'éducation. C'est au Centre Chrétien que l'on doit les quatre premiers collèges Maristes au Chili. [Cf. GAJARDO, J. – LOYOLA, C. (2012). Cien años..., op. cit., pp. 34-36].

[15] Il était responsable de la zone mariste américaine et fut Assistant général de 1909 à 1945.



Fondateurs de la présence mariste au Pérou, au Chili et en Bolivie

> « des Frères pour une pour une première fondation dans le diocèse de Santiago, au début de la nouvelle année scolaire [16]».

Finalement, le 27 février 1911, arrivèrent à la ville de Santa Rosa de Los Andes, les quatre premiers frères : Adventinus, Adulfo, Jacinto et José Andrónic. C'est ainsi que fut fondé le premier collège mariste chilien, l'Instituto Chacabuco qui commença son travail le 13 mars 1911[17].

Après ces deux premiers envois, il faudra attendre près de 45 ans avant que la Bolivie profite de la présence mariste[18]. Pour cette fondation, les démarches ont été faites directement par le Vicaire Apostolique de Chiquitos (Bolivie), Mgr Joé Rosenhammer, qui vint à la Maison Mère de Saint-Genis-Laval en 1954, dans l'espoir d'obtenir des Frères pour son propre Vicariat. Il n'a pas embelli la situation : c'était un secteur pauvre en ressources, en éducateurs religieux, et aussi en éléments de vie chrétienne. Sans lui donner une réponse définitive, les Supérieurs lui laissèrent entendre que sa demande serait examinée avec bienveillance[19]. Le F. Léonidas, Supérieur général des Maristes (1946-1958), à l'occasion de la retraite des Supérieurs, fit part de la demande faite par Mgr Rosenhammer au quatre Frères Provinciaux d'Espagne; c'est le F. Ramón Sebastoán (Demetro Alza-

[16] Cfr GAJARDO, J. – LOYOLA, C. (2012). Cent ans..., op. cit., pp. 47-48.

[17] Cf. LEÓN, R. (2011). Histoire de l'Institut Chacabuco..., op. cit., p. 55.

[18] Cf. « Histoire de l'Institut II, Bolivie. Les débuts de l'œuvre Mariste en Bolivie »" (Tiré de: Bulletin de l'Institut, Tome XXII n° 167, julio de 1957), pp. 3-4. [www.cepam.maristas.cl : in846511].

[19] Cf. "La Provincia de Bética funda una Misión en Bolivia", p. 1. Historia del Instituto II, Bolivia. Tomado de: Bulletin de l'Institut, Tomo XXII, n° 165, enero de 1957. www.cepam.maristas.cl : in846511.

ga, Provincial de Bética) qui accepta cette « Mission[20]» . Finalement, le **8 décembre 1956**, arrivait à Roboré, venant de Madrid, le F. Pedro Lacunza, afin de préparer la première fondation mariste en Bolivie. C'est ainsi que s'est ouvert, en février 1957, le *Collegio Marista de los Sagrados Corazones*[21]. Par la suite, le 22 mars 1957, arrivèrent les FF. Agustín (Ángel Redondo Mariscal) et Apolinar (Pedro Alegre Puente), qui complétèrent la première communauté mariste en Bolivie[22]. En 1959, on posait la première pierre du collège actuel[23].

2. CROISSANCE À TRAVERS LES CHANGEMENTS : DISTRICTS ET PROVINCE

Nous venons de voir nos origines, avec l'arrivée des premiers contingents de Frères Maristes au Pérou, au Chili et en Bolivie; nous allons maintenant voir comment se sont poursuivis la vie et la mission. Chronologiquement, on a vécu un processus similaire au Pérou et au Chili et presque en même temps. Les deux pays dépendaient administrativement, depuis leur fondation, de la grande « Province d'Espagne », situation qui sera maintenue jusqu'en 1920. Cette année-là, il y avait huit œuvres dans les deux pays – six au Chili[24] et deux au Pérou[25]; dans le but d'augmenter le personnel, les supérieurs décidèrent de créer une unité administrative « interdépendante » de la Province d'Espagne : le **District Chili-Pérou**[26]. La situation, en termes économiques et administratifs, ne fut pas différente de celle vécu auparavant, même s'il y avait une « certaine autonomie » avec la dénomination de District[27], rien ne se faisait sans l'autorisation de l'Espagne[28]. Cette situation s'est

[20] Cf. LACUNZA, P. (F.M.S.). "Colegio Marista de Roboré 1956-1997", p. 2. [www.cepam.maristas.cl : in846509 / Cfr. "La Provincia de Bética...", op. cit., p. 1].

[21] Cette œuvre fut approuvée par le Conseil provincial de Bética en janvier 1957 et par le gouvernement bolivien le 22 février 1957. [Cf. MÉRIDA, P. (Dir.). (2007). Éducateurs pour la vie. Les Maristes 50 ans d'histoire. Ex-élèves du Collège Mariste de Roboré: Santa Cruz, Bolivie, p. 29].

[22] Cfr. LACUNZA, P. (F.M.S.). "Colegio Marista...", op. cit., p. 2.

[23] PERALTA, A. (F.M.S.) (2002). L'œuvre Mariste dans le District de Bolivie (1956-2002). Province Santa María de los Andes – Secteur Bolivie: Santa Cruz, Bolivie, p .3.

[24] L'Institut Chacabuco à Los Andes (1911), l'Institut San Martín en Curicó (1912), L'Institut Rafael Ariztía à Quillota (1914), l'Institut O'Higgins â Rancagua (1915), le Collège Arturo Prat à Rengo (1915-1921), le Noviciat "San José" à Santiago (1918-1972).

[25] Le Collège "San José" de Callao (1909) et l'École "San Theodore" à Juánuco (1913 – 1917).

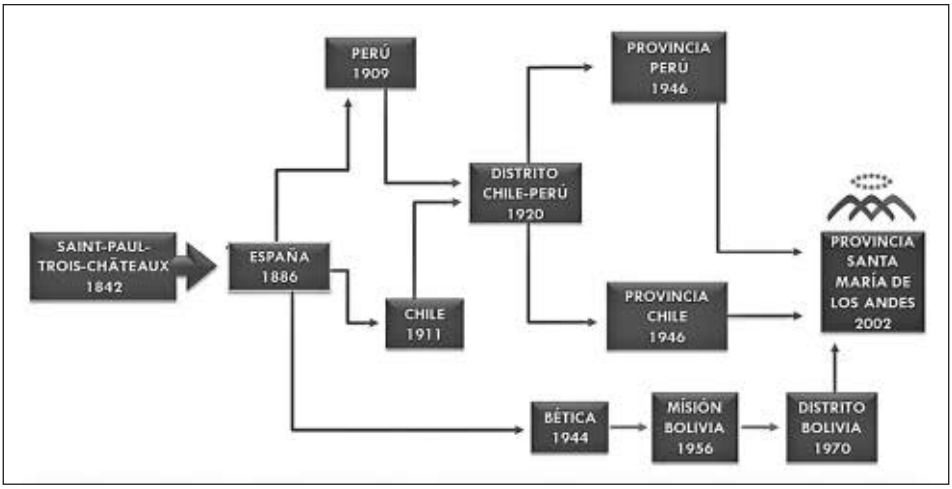
[26] Cf. « Province et gouvernement du Pérou mariste – 1909-2002 », p. (Texte tiré des Notes du F. Pedro Martínez). [www.cepam.maristas.cl : in 844146]

[27] Le District est dirigé par un frère Visiteur, qui réside à la maison du district à Santiago (Chili) ayant un Conseil du District qui siégeait une fois par mois et réglait toutes les questions relatives à chacune des maisons. Cet aspect a pu être un peu lourd dans le cas du Pérou, compte tenu des distances à parcourir.

[28] Cf. GAJARDO, J. – LOYOLA, C. (2012). Cien años..., op. cit., p. 97.

poursuivie jusqu'en 1934, alors que le Conseil général de l'Institut a jugé bon d'accorder au District Chili-Pérou, une autonomie de droit avec la Province d'Espagne. Cependant, cette décision ne signifiait pas un changement majeur dans l'administration et la gestion – en pratique, le District fonctionnait avec une certaine indépendance de l'Espagne – mais rendait possible plus de liberté au plan économique. Le District resta en place jusqu'en 1946, à l'époque où le Conseil général, pour faciliter la gouvernance de certaines divisions administratives, créa de nouvelles Provinces et en restructura d'autres. Cela amena la division des deux pays en organisant la **Province du Chili** et la **Province du Pérou**.

En Bolivie, la situation était semblable. Dès son arrivée en 1956, la Province Bética indiquait sa présence, dans ce pays, comme **Mission Bolivie**[29]. Ceci s'est maintenu jusqu'en 1970, alors que s'est « institutionnalisé » davantage l'action éducative et évangélisatrice avec le : **District de Bolivie**[30]. Cependant, les conditions économiques et administratives comme durant la période antérieure, maintenait encore « l'interdépendance » avec la Province fondatrice.



[29] Durant cette première période, la Bolivie avait trois œuvres éducatives : le Collège Mariste des « Sagrados Corazones » à Roboré (1957), le Collège « Maristas San José » à San José de Chiquitos (1965) et le Collège « Marista » à Santa Cruz de la Sierra (1968).

[30] Le F. Javier García Terradillos, Provincial de Bética, a envoyé, en 1969, une circulaire aux Frères de Bolivie les invitant à élire un Frère Visiteur. Au milieu de l'année, le District de Bolivie fut constitué avec, comme premier Visiteur, le F. Augustín. Tous les trois ans, le Chapitre du District était convoqué, et on le tint ainsi durant les années qu'a durée cette Unité Administrative. [Cf. DELGADO, J. (2003) Le District mariste de Bolivie. Ranta Rita, Grenade, Espagne, 51-52.]

3. UN APPEL À DISCERNER NOTRE CHEMIN : REFONDATION ET RESTRUCTURATION DE L'INSTITUT

Au début des années '90, l'Institut amorça une sérieuse démarche de discernement qui fut lancée à l'occasion du *XIXe Chapitre général* (1993). Lors de ce Chapitre, on proposa un changement radical de mentalité et de comportement : se centrer sur la « solidarité » comme source de transformation, de rénovation et de revitalisation de l'Institut et de la société. Dans ce but, le nouveau Conseil général proposa une véritable « refondation » de l'Institut[31], et par conséquent, une restructuration des mentalités, que ce soit sur différents aspects de la mission, comme de la manière d'être Frère Mariste dans le monde d'aujourd'hui. À cela s'ajoutait une série de changements dans l'organisation des unités administratives centrées sur les principes de vitalité (une meilleure vie religieuse et rénovation de l'Institut) et viabilité (options réalistes et diminution des coûts)[32].

Le Supérieur général, F. Benito Arbués (1993-2001), lança de façon officielle le thème de la « restructuration » en 1966, et il demanda aux Provinces de faire leur propre « étude de vitalité et de viabilité », dans sa *Communication aux Provinciaux, Supérieurs de District et à leurs Conseillers* (8 juillet 1996) :

> « Le principe fondamental qui doit nous guider dans toute cette démarche est la relation **mission-ressources-structures**. Le point de départ est notre mission comme frères et apôtres dans l'Église, et la capacité de répondre aux nouveaux besoins qu'exige l'évangélisation des jeunes d'aujourd'hui »[33].

Pour mener à bonne fin et de bonne façon la « refondation » et, par conséquent, la restructuration, il était très important pour le Supérieur général et son Conseil que toutes les décisions soient basées sur une démarche intégrale de discernement et que les propositions viennent des Provinces elles-mêmes[34]. Dans notre cas, les Provinces latino-américaines du Cono Sur, comportaient des différences, surtout : au niveau de l'histoire de leurs fondations, des liens (parfois

[31] Cf. « Message du XIXe Chapitre général à tous les Frères ». (23 octobre 1993), p. 4 [CEPAM Virtual : in625401]

[32] Cf. GAJARDO, J. – LOYOLA, C. (2012). Cien años..., op. cit., p. 298.

[33] Cf. GREEN, M. (F.M.S.) (2017). Histoire de l'Institut. La lumière incertaine de l'aurore (1985-2016). Tome 3. FMS STUDIA N° 3. Roma, Italia: Maison Générale Congrégation des Frères Maristes, p. 306.

[34] Cf. GREEN, M. (F.M.S.) (2017). Histoire de l'Institut..., op. cit., p. 306.

permanents) avec l'Espagne et, aussi, de l'influence qu'exerçaient les Frères espagnols dans la même unité administrative; cependant, il fut démontré que le critère le plus influent dans l'organisation définitive fut la proximité géographique[35].

4. COMMUNION NAISSANTE : CRÉATION DE LA PROVINCE SANTA MARÍA DE LOS ANDES (2002)

Pour amorcer le processus de « restructuration » qui sera finalement à l'origine de la Province Santa María de los Andes, le Supérieur général et son Conseil ont organisé quelques réunions avec les Provinciaux, les Supérieurs et quelques Conseillers des Provinces et Districts du Cono Sur[36]. À la rencontre de Chosica (Pérou), on pouvait déjà voir la structure possible de la nouvelle Province parce que n'ont été convoqués que les Conseillers provinciaux et ceux du District de Bolivie, Chili et Pérou, pour ensuite fixer la date de la restructuration et établir des commissions de travail (23 au 27 octobre 2000). La réunion à Santa Cruz de la Sierra (Bolivie) scella la démarche interne de la Bolivie, du Chili et du Pérou, déterminant le nom de la nouvelle Province Santa María de los Andes et fixant le 15 août 2002 comme date du début de la nouvelle unité administrative (3 au 7 juillet 2001). Le point final de cette démarche, fut fixé par le F. Seán Sammon, Supérieur général (2001-2009), dans sa lettre aux Frères de la Province Santa María de los Andes, et dans laquelle il nommait, comme nouveau Provincial, le F. Pedro Marcos (25 mai 2002)[37].

Province de Santa María de los Andes sur la carte des Amériques(Pérou, Chili et Bolivie en tons plus foncés)

[35] Cf. GREEN, M. (F.M.S.) (2017). Histoire de l'Institut..., op. cit., p. 309.
[36] En janvier 1997 à Santiago (Chili). Juillet 1998 à Luján (Argentine). Du 30 mars au 4 avril 1999 à Asunciún (Paraguay).
[37] Cf. AZPELETA, I. (F.M.S.). « Restructuration Provinciale. Nouvelle Province Santa María de los Andes ». Revue Présence. Publication de la Province Mariste du Chili. N° 10, juillet 2002. Santiago, Chili: Holanda Comunicaciones, pp. 5-6.

Tel que mentionné, le début officiel de la nouvelle Province était programmée pour le 15 août 2002, jour de l'Assomption de la Vierge et fête patronale de la Congrégation. Avec la clôture de Premier Chapitre Provincial[38], qui s'est tenu du 12 au 17 août 2002, au Centre de Spiritualité Mariste (CEM), à Santiago du Chili, commençait la vie de la nouvelle unité administrative : la Province Santa María de los Andes. En ce même jour entrait en fonction le premier Provincial, le F. Pedro Marcos, assisté de son Conseil composé des Frères : Antonio Peraltata[39] (Vice-provincial), Saturnino Alonso[40] (représentant de la Bolivia), Mariano Varona et Isidro Azpeleta (représentants du Chili) y, Pablo González[41] y Barsén García (représentants du Pérou).

Ce premier Chapitre provincial de SMA[42] quatre priorités (ayant chacune un accent particulier); elles furent établies pour deux triennats (2002-2008) :

Frères et Laïcs – laïques :

1. Centrés sur Jésus Christ, à la manière de Marie et de Champagnat, cultivant la Spiritualité Apostolique Mariste.

2. Mettant l'emphase sur la dimension communautaire en lien avec sa propre vocation, dans la simplicité, l'ouverture et à l'école de la foi.

3. Engagés dans la même mission évangélisatrice, en étant présents parmi les enfants et les jeunes, dans l'école et dans les autres milieux éducatifs, en optant de préférence pour les plus pauvres – dans un esprit de discernement constant – et engagés à éveiller des vocations.

4. En favorisant l'intégration des trois Secteurs et en croissant en communion, comme signe prophétique, cherchant l'unité dans la diversité[43].

Dès le Premier Conseil Provincial, il a été décidé d'avoir trois Secteurs, coïncidant avec chacun des pays formant la nouvelle Unité Administrative : Secteur Pérou, Secteur Chili et Secteur Bolivie. À la tête de chacune de ces divisions, il y aurait un Délégué du Frère Provincial[44] et un

[38] Ont participé à ce Premier Chapitre Provincial : 46 Frères (12 du Pérou, 8 de Bolivie et 20 du Chili) et 6 laïcs.
[39] Provincial de Santa María de los Andes (2009-2014.
[40] Provincial de Santa María de los Andes 2014-2021.
[41] Provincial de Santa María de los Andes 2021-2024.
[42] Abréviation de Santa María de los Andes.
[43] « Secteur Chili. Province Santa María de los Andes ». Revue Présence. Publication de la Province Mariste du Chili. N
[44] Cf. "Acte N° 1. Conseil Provincial. Province "Santa María de los Andes". Session des 18,19 et 20 août 2002. Santiago –CEM". Collection des Rapports du Conseil de la Province Santa María de los Andes. À partir de sa fondation (15 août 2002). Santiago – CEM ». pp. 1-2. [www.cepam.maristas.cl : in844135].

« Conseil de Secteur[45]» . Ce dernier point est un exemple clair de ce qui a donné vie aux Priorités Provinciales, où « Frères et Laïcs » ont été chargés réaliser la mission dans chacun des Secteurs, mettant ainsi en œuvre la durabilité du charisme mariste.

Groupe des 52 participants au premier chapitre provincial de Santa María de los Andes (CEM, 2002)

5. UN AVENIR DURABLE, ENGAGÉ ET ACTUEL, AU SERVICE DE L'ÉVANGÉLISATION PAR L'ÉDUCATION

En ayant en vue les paroles des Marcellin : « Toute notre œuvre est dans l'intérêt des enfants pauvres de la campagne et des petites villes »[46], le premier Conseil Provincial de SMA, voulait ouvrir dans chaque Secteur une nouvelle œuvre au service des plus pauvres, en étroite collaboration avec les Laïcs, et qui pourrait offrir l'avantage de l'éducation mariste à plus et d'enfants et de jeunes. Ce plan commença à se concrétiser avant que ne se termine le premier triennat, avec la fondation de l'Unité Éducative « Santiago » en 2005, dans

[45] Sa fonction est de collaborer avec le F. Vicaire dans l'animation du Secteur, d'incorporer plus de Frères et de Laïcs-Laïques dans les projets d'animation et de gouvernement, de promouvoir la coresponsabilité et la subsidiarité, favoriser un meilleur discernement et être une instance intermédiaire entre les Secteurs et le Conseil Provincial ». [« Province Santa María de los Andes, Chili, 23-27 octobre 2005 ». Rapport de la 17e Session du Conseil Provincial. Los Andes, Chili, 23-27 octobre 2005 ». Collection des Rapports... op. cit., p. 44.

[46] Lettre de Marcellin Champagnat au Cardinal Hugo Roberto Juan Carlos de Latour d'Auvergne (évêque d'Arras, Somme). 11 février 1840. Copie de la minute AFM, RCLA 1, pp. 172-173, n° 216. [www.cepam.maristas.cl : ch110319. Éditée en PS 319].

le quartier Ticti Norte, ville de Cochabamba, en Bolivie. Au Chili, en 2007, on créa le Collège Hemano Fernando dans le quartier « La Negra » d'Alto Hospicio. Et, finalement, au Pérou, en 2008, on ouvrit le Collège Santa María de los Andes à Villa María des Triunfo, à Lima.

Durant la première période comme Provincial du F. Antonio Peralta (2009-2011), lui et son Conseil prirent près de deux ans pour élaborer la première planification stratégique de Santa María de los Andes. Ayant été approuvé par le quatrième Chapitre provincial (11 au 15 juillet 2011, à Santiago du Chili), le « Projet provincial 2011-2017 » fut lancé. Ce projet contenait la Mission et la Vision (en plus de 6 stratégies) qui donneraient l'orientation des diverses Commissions provinciales et des Équipes sectorielles, jusqu'à la tenue du XXIIe Chapitre général, à l'occasion du Bicentenaire de la Congrégation[47].

Au cours de 2017, dans la Province, et particulièrement dans le Secteur du Chili, « nous avons pris connaissance de la majorité des dénonciations d'abus sexuels de quelques membres de la communauté éducative (frères, laïcs et prêtres) commis envers des garçons et des filles qui étaient dans nos œuvres éducatives au cours des dernières décennies ». Et, comme le signalait le F. Saturnino Alonso, Provincial de Santa María de los Andes (2014-2021) : les abus de mineurs par des Frères sont une douloureuse réalité pour laquelle nous devons demander pardon et remercier les responsables qui font en sorte que cela ne se reproduise plus jamais. Il faut également demander pardon pour le manque de vigilance du Provincial et du Conseil provincial dans cette première phase de la crise[48]. Depuis le moment où les allégations d'abus ont été faites jusqu'à aujourd'hui (2022), de multiples processus de justice civile et canonique ont été initiés et menés à bien (certaines démarches, à ce jour, ne sont pas terminées). Cependant, au niveau interne, la Congrégation continue dans la voie de la réparation et de l'accueil des victimes[49] tout en encourageant la

---

[47] PERALTA, A. (F.M.S.) (2011). Projet Provincial 2011-2017. Frères Maristes – Province Santa María de los Andes/Bolivie, Chili, Pérou.

[48] Cf. SATURNINO, A. (F.M.S.) – GONZALEZ, P. (F.M.S.). (5 décembre 2017). « Province Santa María de los Andes. Rapport du VIe Chapitre Provincial. Santa Cruz de la Sierra, 1er au 5 décembre de 2017". Santa Cruz de la Sierra, Bolivie, pp. 1-2.

[49] « […] le Conseil provincial a décidé de commencer… une Démarche d'Accueil et de Réparation pour les personnes qui ont subi des abus sexuels, au cours des années passées, alors qu'elles étaient confiées à un collège mariste. En octobre 2021, nous avons constitué la Commission d'Accueil et de Contribution à la Réparation qui, durant six mois et de façon autonome et indépendante, a pris connaissance et a étudié les cas dont elle disposait. […] Parallèlement au travail de cette Commission, on a formé une équipe institutionnelle ad hoc dont la mission… fut de préparer et d'accompagner la délicate étape suivante : rejoindre chacune des personnes reconnues comme victimes plausibles, leur présenter nos excuses, nous

création d'une « culture qui protège et qui traite bien les enfants et les adolescents de nos œuvres, grâce à l'implantation de politiques de protection et la formation d'équipes scolaires pour faire en sorte que ces délits ne se reproduisent plus, et s'ils se reproduisent, que nous y apportions une réponse rapide et adéquate[50] ».

Évidemment, la situation d'abus sexuels sur des mineurs dans les écoles maristes – dans le contexte du Bicentenaire de la fondation de l'Institut – bouleverse les principes de base du charisme mariste et nous présente de nouveaux défis pour l'avenir, qui ont été abordés par la Province de Santa María de los Andes, à travers trois « Lignes directrices 2017-2021 » : Évangélisation des enfants et des jeunes. Formation et accompagnement des frères et des laïcs/ques. Structures et Province[51].

La pandémie de COVID a bouleversé nos vies et nous a rendus vulnérables; elle nous a éloignés des êtres chers et nous a enlevé la possibilité de fréquenter nos amis. Les Secteurs de Bolivie, du Chili et du Pérou ne furent pas épargnés par cette réalité. Étudiants, frères, laïcs et laïques de chaque pays, nous cherchons à poursuivre notre mission, en employant tous les moyens possibles et les appuis de la technologie; nous continuons à nous réunir virtuellement. C'est justement dans ce contexte que s'est déroulé le VIIe Chapitre provincial (2021).

À partir de la réflexion et des expériences des Frères, des Laïcs et Laïques de Bolivie, du Chili et du Pérou ont été élaborées les « Lignes-maîtresses de l'Action de la Province 2021-2024 ». On y retrouve l'histoire des discernements préalables et les visions stratégiques, afin de cheminer vers une amélioration constante de la **Vie des Frères et des Laïcs** en vue de la durabilité du charisme, de l'animation vocationnelle et la formation permanente de nos éducateurs et animateurs :

> Favoriser la **mission mariste** sous différents angles, en recherchant la qualité éducative et évangélisatrice, en encourageant, protégeant et défendant les droits des enfants et des jeunes, et en permettant de cultiver le leadership charismatique mariste. Avancer en tant qu'unité administrative vers

---

excuser individuellement pour ne pas nous être occupées d'elles en temps utile et pour le préjudice causé, et à faire tout ce qui est prévu dans le Plan de Réparation. » F. Pablo González Franco (Provincial). Communiqué aux frères et laïcs maristes du Chili. Santiago, 26 juillet 2022).

[50] Nous progressons vers une meilleure intégration provinciale à la lumière des réalités locales, grâce à des structures flexibles, participatives et humanisantes qui facilitent le développement des personnes, l'accompagnement des démarches et l'atteinte des objectifs de la Province.

[51] « Lignes Maîtresses d'action de la Province 2021-2024 ». [Tiré de : http://www.maristas-smla.org/downloads/Lineas_Maestras_Actuacion_Provincia2021-2024.pdf].

> une plus grande unité et une communion provinciales, en créant une synergie grâce au travail en réseau[52].

Nous sommes enfin arrivés à l'époque actuelle, et notre parcours croise l'histoire récente. C'est ici que nous nous souvenons du présent et à partir du présent, car nous souvenir de manière responsable, c'est vouloir devenir ce que le passé a rendu possible, mais aussi discerner ce qui a été irréalisable. En d'autres termes, faire mémoire, c'est nous efforcer de vivre le présent avec passion et regarder l'avenir avec espérance; c'est faire sien le passé et s'ouvrir à l'aveni[53]. C'est pourquoi, en regardant le 15 août 2022, fête de l'Assomption de Marie, en tant que Province Santa María de los Andes, nous ne pouvons que remercier et célébrer ensemble les 20 ans de cheminement, en reconnaissant et en partageant nos diversités et nos particularités, au nom d'un rêve de plus de 200 ans déjà, mais que nous continuons d'en faire une réalité en Bolivie, au Chili et au Pérou[54].

Tels furent les débuts de la présence mariste au Pérou, au Chili et en Bolivie, c'est-à-dire, les fondations sur lesquelles s'est bâtie et se continue actuellement la Province Santa María de los Andes . Ce sont 20 années d'incarnation du charisme dans cette partie du monde, 20 ans de reconnaissance des apports d'une histoire passée qui rend possible la rénovation, 20 ans de recherche et de soutien de notre présence, dans nos espaces

Frères provinciaux de Santa María de los Andes (2002-2024)

[52] GONZÁLEZ, P. (F.M.S.). (7 août 2022). "Quelques réflexions à l'occasion de nos 20 années de vie provinciale"

[53] Vidéo de la célébration virtuelle de la Province Santa María de los Andes (15 août 2022). « Célébration des 20 ans de cheminement ensemble » [Voir : https://www.youtube.com/watch?v=VuQ-3TKrcVg]

[54] Pour un aperçu général des origines de cette unité administrative, nous recommandons la vidée « 20 ans de cheminement comme Province Santa María de los Andes ». [Dans : https://www.youtube.com/watch?v=N1JNj1et2Fc]

de fraternité où nous partageons la vie, la foi et la mission d'évangéliser par l'éducation les enfants, les adolescents et les jeunes, en priorisant ceux qui se trouvent dans des situations de pauvreté et de vulnérabilité. Mais ce sont aussi 20 ans d'omissions, d'erreurs, que nous assumons dans une attitude de prière, de demande de pardon, de responsabilité et d'engagement dans la promotion, la protection et la défense ferme des droits des NNAJ.

Cette histoire, à l'instar de la vie, continue de s'écrire et continue d'évoluer, avec chaque pensée, chaque rêve, chaque projet et chaque action que nous réalisons à la suite du Christ et à la manière de Marie; nous continuons, avec viabilité, vitalité et espoir, l'union de trois pays qui, depuis 2002, ont décidé de marcher ensemble, pour mieux réaliser le rêve de Champagnat dans le monde d'aujourd'hui, en formant depuis ce jour la Province Santa María de los Andes.

L'HERBIER DU COLLEGE DE PAMPELUNE

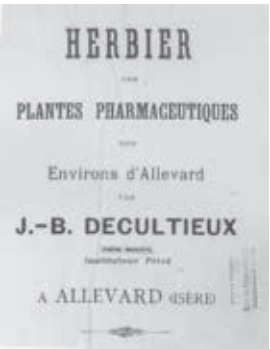
Science et art à l'époque des musées pédagogiques

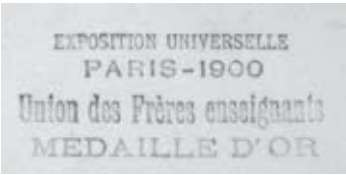
André Lanfrey, fms

Victor Pastor, fms

Le F. Victor Pastor de la communauté de Sarriguren, près de Pampelune en Navarre m'a informé de l'existence, dans la bibliothèque du collège, d'un herbier primé à l'exposition Universelle de Paris en 1900. Ses dimensions sont imposantes : 42 cm. de haut par 31 de large. Il présente 100 plantes disséquées collées sur la feuille de droite avec un commentaire scientifique soigneusement calligraphié en face (voir ci-dessous). Deux tables terminent cet herbier : la première donne les noms techniques et vulgaires (habituels) des plantes; la seconde signale les maladies et indispositions qu'elles soignent. Il s'agit donc d'un ouvrage à finalité scientifique et pharmaceutique. Le titre nous indique en outre le nom de l'auteur et le lieu de cette étude :J. B. DECULTIEUX, Instituteur privé à Allevard (ISERE).

Nous savons qu'il s'agit d'un Frère Mariste car, sur la première page de l'intérieur du livre (ci-contre) quelqu'un a collé sous son nom une petite bande de papier portant les mots "Frère Mariste". D'ailleurs Allevard, d'où proviennent les plantes étudiées, est une petite ville au pied des hautes Alpes où les Frères Maristes tenaient une école depuis 1845.





En bas à droite de la page on a ajouté au moyen d'un tampon des précisions, reproduites en plus grand ci-dessous, qui nous apprennent que cet herbier a été présenté à l'exposition universelle de Paris en 1900. Et qu'il y a obtenu une médaille d'or.

1. ESSAI DE BIOGRAPHIE DU F. ANTOINE MARIUS (DECULTIEUX) D'APRÈS SA FICHE ADMINISTRATIVE

A ma connaissance le F. Antoine Marius (1864-1946) n'a pas bénéficié d'une notice nécrologique. Je me permets d'en esquisser une à partir de sa fiche matricule qui récapitule les grandes étapes de sa vie mariste.

Jean Benoît Decultieux est né à Meys, dans les Monts du Lyonnais, canton de St Symphorien-sur-Coise, dans une région très catholique disposant de nombreuses écoles maristes et fournissant un grand nombre de vocations sacerdotales et religieuses. Sa fiche ne mentionne pas qu'il ait fait un temps de juvénat. Ce type de maison de formation commençait juste à exister. Il entre donc directement au noviciat de St Genis-Laval le 1° janvier 1878 à l'âge d'environ 14 ans et prend l'habit le 8 septembre de la même année. Il sortira du noviciat en septembre 1880, mais dès 1879 il a fait un stage comme cuisinier à l'école de Charnècles, commune du département de l'Isère à une centaine de km au sud-est de St Genis-Laval. Son noviciat terminé il y residera à nouveau jusqu'à la fin de 1882. C'est une petite école de deux classes, fondée en 1858. Son premier directeur, le F. Candide

"fut remplacé en septembre (1861) par le F. Faustinien qui était dans toute sa splendeur comme herboriste. C'est pendant son séjour ici qu'il fut nommé membre de la Société Grenobloise des sciences naturelles. Plusieurs botanistes venaient s'inspirer de ses connaissances. Ses vacances et ses jeudis étaient tous consacrés aux courses sur les montagnes pour y découvrir des plantes nouvelles.

Il partit un mercredi après la classe avec ses deux seconds, voyagea toute le nuit et arriva à la Grande Chartreuse (massif des Préalpes) le jeudi au point du jour. Laissant ses Frères dans le monastère, il gambada tout le jour sur les montagnes et revint les prendre le soir et regagna Charnècles avec eux pendant la nuit sous une pluie battante. L'énumération de ses courses pour fourrager serait longue[1]. »

Le Frère visiteur trouvait que F. Faustinien négligeait trop son école « pour courir après les plantes ». Il fut donc remplacé en 1867. Evidemment c'est bien plus tard que le F. Antoine Marius va faire un séjour à Charnècles mais la tradition botanique s'est certainement maintenue

[1] Annales de Charnècles. Le verbe « fourrager » est ici employé dans un sens approximatif et défavorable signifiant à peu près « fouiller sans utilité ».

en cette école d'une manière ou d'une autre. Elle était d'ailleurs assez largement répandue parmi les frères[2]. Et puis, après un temps de scolasticat à St Genis-Laval, (1882-84) certainement pour passer le brevet élémentaire d'enseignement, le F. Antoine Marius revient encore deux ans à Charnècles comme enseignant adjoint, chargé de la petite classe. Il exercera les mêmes fonctions à Foissiat dans l'Ain, plus au nord, et à Apprieu (Isère) de février à août semble-t-il.

Sa carrière enseignante débute donc au moment de la promulgation des lois laïques 1881-86 qui vont chasser les frères de l'école publique et obliger à créer des écoles « libres ». Ainsi, lorsque le frère Antoine-Marius est déclaré « instituteur privé » à Foissiat en 1887, c'est que l'école publique a été laïcisée et que lui-même n'est plus que le directeur de l'école paroissiale. En 1892 il passe un an à St Genis-Laval, certainement pour y préparer le brevet supérieur d'enseignement auquel étaient appelés les frères jugés capables d'études plus approfondies.

Il devient ensuite directeur de l'école privée d'Allevard, petite station thermale et centre d'industrie métallurgique, au bord de la grande vallée du Grésivaudan, non loin de la ville de Grenoble. De 1893 à 1900 il a le temps de parcourir ces montagnes pour en découvrir la flore et élaborer l'herbier qui sera présenté à l'exposition universelle de 1900, actuellement conservé à Pampelune. Il est certain qu'un herbier d'une telle qualité suppose une longue pratique de la botanique et que le F. Antoine Marius avait commencé à herboriser bien avant son séjour à Allevard. D'où la présence d'un second herbier auquel fait allusion le F. Victor Pastor, dont les plantes sont d'origines plus diverses.

La suppression de la congrégation par le gouvernement français en 1903 oblige le F. Antoine Marius à changer de lieu car l'administration entreprend systématiquement des poursuites judiciaires contre les religieux qui se sécularisent sur place. Il va donc exercer comme instituteur sécularisé à Maîche, dans le département du Doubs, au cœur du massif du Jura. Mais, comme il est arrivé à de nombreux sécularisés, sa nouvelle situation de religieux clandestin s'interrompt rapidement ; et dès 1904 il se retire en Italie près de Turin et de la nouvelle maison-mère, à San Maurizio Canavese où s'est installé le noviciat de la province de St Genis-Laval. C'est là qu'il prononce le Vœu de stabilité le 18 septembre 1906.

A partir de 1909 il évolue de la fonction enseignante vers des tâches plus administratives[3]. C'est d'ailleurs un homme relativement âgé. Sa nomination à Carmagnola en 1918, paraît assez logique

[2] Voir notamment les Annales des écoles d'Aveize, Jonzieux, St Médard.

[3] Les registres de délibération du Conseil Général portent la trace de son nom quand il est question d'affaires concernant l'Arquebuse.

pour un spécialiste de la botanique puisque les Frères Maristes y produisent la liqueur d'Arquebuse composée d'une trentaine de plantes. Une partie de la production étant rapatriée à St Genis-Laval après le rachat de la maison-mère en 1926, il est tout aussi logique que le F. Antoine Marius y vienne pour participer à cette activité, du moins dans la mesure de ses forces car il a 71 ans quand il rentre en France en 1935. Combien de temps a-t-il encore travaillé effectivement à la distillation de l'Arquebuse ? Lorsqu'il meurt en 1946 il est probable qu'il réside depuis un certain temps à l'infirmerie de la maison.

2. UN DOCUMENT D'INTÉRÊT SCIENTIFIQUE ET ESTHÉTIQUE

Revenons maintenant à l'étude de l'herbier lui-même. Le fait qu'il ait obtenu une médaille d'or plaide en faveur de sa valeur scientifique. Mais il faudrait l'avis d'un spécialiste sur ce point. Nous sommes davantage intéressés par sa valeur esthétique et historique. Et les quelques planches que nous présentons sont, croyons-nous, convaincantes à ce sujet. Les textes eux-mêmes, très soigneusement calligraphiés et élégamment cadrés contribuent à renforcer cette impression d'être en face d'une œuvre d'art. C'était d'ailleurs le but recherché. Malheureusement, le document est aujourd'hui très fragile et doit être traité comme s'il s'agissait d'un papyrus égyptien. Il est donc temps d'en parler afin qu'il en reste quelque chose dans la mémoire de l'institut.

3. UNE INITIATIVE DU F. VICTOR-PASTOR

L'idée initiale d'un tel travail de présentation vient du F. Victor Pastor, actuellement dans sa quatre-vingt dixième année, qui m'a informé sur la présence de cet herbier dans la bibliothèque des profes-seurs de Pampelune. Vu sa fragilité, il l'avait mis en lieu sûr, conscient qu'il s'agissait d'une oeuvre patrimoniale importante pour un institut à vocation enseignante.

Le F. Victor Pastor connaît bien le sujet abordé puisqu'il a récemment publié un livre intitulé : *« Una botica en Los Arcos (Navarra) en los siglos XVII y XVIII »* dans lequel il présente 573 produits pharmaceutiques en précisant : nom scientifique, description, ingrédients actifs, applications pharmaceutiques à travers l'histoire. Il est donc à même de juger que l'herbier de Pampelune, bien que réduit aux plantes et aux fleurs, est une œuvre singulière, à la fois élégante et scientifique, justifiant, non seulement l'attribution d'une médaille d'or en 1900 , mais encore une présentation actuelle de bonne qualité et peut-être même une reproduction intégrale en *fac simile.*

4. LES RESTES D'UN SECOND HERBIER AYANT LE MÊME AUTEUR

Le F. Victor Pastor s'est aussi occupé d'un autre herbier. Il est anonyme mais la disposition des plantes et la calligraphie indiquent clairement qu'il vient aussi du F. Décultieux. Ses « feuillets en vrac", ayant été maltraités, il en a recueilli 49 et les a fait relier par les Carmélites de Donamaría, ce qui a sauvé cette seconde collection. Un professeur de l'Université de Navarre a indiqué que ces plantes se répartissaient dans les catégories suivantes : "ptéridofitas" (ptéridophytes ou cryptogames vasculaires en français)," helechos" (fougères en français), « falsos helechos" (fausses fougères?).

Ces fiches ne précisent pas si ces plantes ont des propriétés médicinales mais indiquent leur localisation. Au moins vingt-deux d'entre elles viennent de la région d'Allevard, mais nous trouvons d'autres provenances presque toujours liées à la proximité d'un ou plusieurs établissements maristes comme : Ardèche, Romans (vallée du Rhône), Pilat, L´Hermitage, Hte. Saône, Toulon, St, Etienne de Crosset (Isère, au pied du massif de la Chartreuse) Bords du Gier à L´Hermitage , Bevenais (Isère) (5 exemplaires), Lauteret (peut-être col du Lautaret), Saint Genis Laval, Les 7 Laus (Isère, au sud de Grenoble), Suisse, Pierre sur Haute (massif du Forez) Ces lieux d'herborisation du F. Decultieux ou de confrères botanistes sont tous dans le sud-est de la France sauf

quelques plantes qui viendraient de la région de Plougastel en Bretagne. Vraisemblablement le F. Antoine Marius a puisé dans cet herbier plus ancien et plus éclectique pour composer celui de 1900. Mais il est temps de chercher les circonstances de la composition de cet herbier.

5. L'EXPOSITION DE PARIS ET LES CONGRÉGATIONS DE FRÈRES EN 1900

Je trouve dans les délibérations du conseil Général du 14 juin 1898 la prise de décision à ce sujet :

> " *Réunion des Supérieurs Généraux* de huit Communautés à Paris, Rue Pernety, 48, sous la présidence du R. F. Théophane. [...] On a décidé entre autres choses, la participation des écoles de Frères à l'Exposition de 1900. On avisera au plus tôt les Frères directeurs de nos écoles afin qu'ils fassent faire des cahiers, etc. ... qui pourront aider à établir un cahier modèle devant être adopté pour toutes nos écoles.".

Cette décision est à situer dans le contexte difficile où se trouvent les congrégations de frères qui cherchent à s'unir afin de mieux résister aux agressions de la république antireligieuse. Le fait que cette réunion soit dirigée par le F. Théophane dans un établissement des Frères Maristes montre que les Frères des Ecoles Chrétiennes n'y étaient pas[4]. En décidant de participer à la prochaine exposition universelle, les congrégations de Frères veulent montrer à l'opinion que la qualité de l'éducation qu'ils donnent n'a rien à envier à celle de l'école publique. Et puis, il n'est pas question de laisser aux Frères des Ecoles chrétiennes le monopole de la représentation des instituts de Frères.

Le volume 9 des Circulaires (1896-1900) donne de nombreuses précisions sur l'organisation de cette participation. Le 12 novembre 1898 (C. 9 p. 341l) on rappelle que dès juillet 1898 les Frères ont été invités à préparer quelques travaux d'élèves et à les apporter aux maisons provinciales, certainement à l'occasion des retraites, pour être examinés d'abord en commission provinciale. Puis, après examen, une commission centrale à la Maison-Mère « en a déduit les instructions nécessaires pour les travaux scolaires que vous devrez faire exécuter durant le cours de l'année 1898-1899, pour être exposés en 1900 ». Et la circulaire du mardi 10 janvier 1899 complètera la liste des travaux d'élèves envisagés.

[4] S'ils y avaient participé ils l'auraient présidée.

Après ce descriptif très détaillé sont rapidement évoqués les « travaux des maitres » qui « pourront se rapporter aux différentes questions des programmes. L'initiative en est laissée à chacun ». La circulaire en suggère quelques-uns tels que : cartes pour l'enseignement de la géographie ; collections de modèles en nature pour l'enseignement du dessin ; collections d'insectes nuisibles et utiles à l'agriculture, d'essences de bois, de minéraux, de fossiles, etc., etc. ». De toutes ces directives nous retirons l'impression que priorité est donnée aux travaux d'élèves et que ceux des maîtres ne sont guère encouragés.

Des délais sont prévus :

> « Tous les travaux demandés pour les élèves devront être préparés pendant le courant de l'année 1898-1899. […]
> Les travaux des Maîtres, ainsi que ceux des écoles situées dans des régions très éloignées, pourront n'être adressés à la Maison-Mère que vers le commencement de décembre 1899 ».

Une dernière recommandation est particulièrement importante : les albums de dessins seront reliés par les maisons particulières ; ils porteront, sur la couverture) la désignation de l'école. C'est pourquoi l'herbier de Pampelune porte le nom de l'école d'Allevard. C'est là qu'il a dû être composé et relié en 1898-1900 puis communiqué à la maison-mère avant de figurer dans l'exposition universelle au titre d'œuvre de l'Union des Frères enseignants.

Le 27/12/1899 (C. 9 p. 540) le Supérieur général sonne le rappel ! Les cahiers de devoirs scolaires devront être envoyés avant le 20 janvier pour qu'ils soient reliés en albums. Pour les travaux déjà reliés, le dernier délai est la fin février. La circulaire du 17/051900 (C. 9 p. 567) peu avant l'ouverture de l'exposition est étonnante puisqu'elle interdit aux Frères de la visiter :

> « ils ne seraient pas à leur place au milieu de ces foules avides de curiosités et de plaisirs, et […] sortiraient de la voie de l'obéissance ».

Il est vrai qu'en 1900 les congrégations sont condamnées à une extrême prudence, mais la mesure est tout de même assez rude.

Le 21/12/1900 (C/ 9 p. 596) l'exposition se terminant, la circulaire lance un « coup d'œil rétrospectif sur l'année 1900 » qui comporte notamment ces mots:

> « Il m'est agréable également de vous exprimer ma satisfaction pour la bonne volonté avec laquelle beaucoup d'entre vous ont répondu à notre appel à l'occasion de l'Exposition universelle. Les travaux qui nous ont été envoyés, tant ceux des maîtres que ceux des élèves, ont réellement dépassé nos espérances. Joints à la collection de nos ouvrages classiques, ils ont occupé dans la section de l'Enseignement, une place honorable avec ceux, non moins recommandables, des Congrégations auxquelles la nôtre s'était associée. L'ensemble a été fort apprécié par les visiteurs et par le jury. »

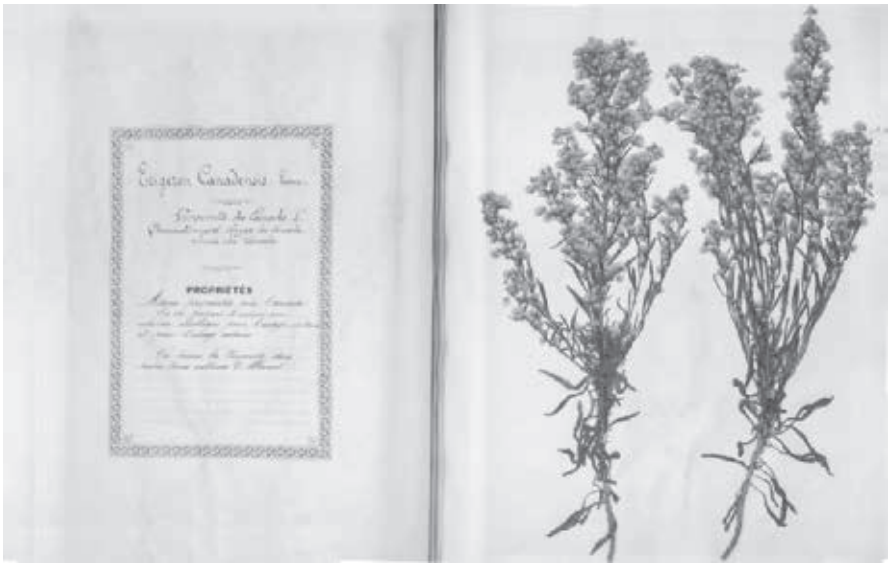
Ce même texte nous explique aussi pourquoi M. Decultieux ne porte pas son titre de Frère Mariste mais seulement celui d'instituteur libre et aussi pourquoi son herbier est patronné par une « Union des Frères enseignants ».

« Je dois vous dire que lorsque les Supérieurs généraux des Congrégations unies décidèrent de participer à l'Exposition, ils convinrent entre eux de n'accepter que des récompenses attribuées à la collectivité et non aux Instituts en particulier. Il devait en être ainsi pour éviter, dans le public, toute comparaison entre tel et tel Institut, par rapport aux récompenses obtenues. En conséquence, l'Union des Frères enseignants a dû refuser les récompenses spéciales que le jury était disposé à accorder aux auteurs des meilleurs travaux en plus de celles décernées à l'association. »

En définitive, cette Union des Frères a obtenu deux médailles d'or (dont celle de M. Decultieux certainement) et deux médailles d'argent pour l'enseignement primaire ; une médaille de bronze en Enseignement moderne ; deux médailles d'argent pour l'Enseignement agricole ; une médaille d'argent et une médaille de bronze dans l'Enseignement professionnel.

6. ITINÉRAIRE POSSIBLE DE L'HERBIER

Nous savons donc à peu près dans quelles conditions l'herbier a été réalisé. Mais comment expliquer que, confectionné par un Frère de la province de St Genis-Laval qui n'avait pas d'annexe en Espagne, il ait pu arriver au collège San Luis dans la ville de Pampelune ?



Le F. Victor Pastor rappelle que les premiers Frères Maristes s'étaient déjà établis en Navarre dans la petite ville de Sangüesa en 1902 et y étaient restés dix ans. Le quartier a gardé un bon souvenir de ces éducateurs et a demandé à célébrer le centenaire de cet événement en 2002. Il y a eu une 'exposition et des conférences à la Maison de la Culture (Palacio Valle Santoro), un beau bâtiment baroque, qui avait été le siège de l'école. Mais on comprend facilement que Pampelune, capitale de la Navarre, ait remplacé cette première école navarraise des Frères Maristes. Le Bulletin de l'institut n° 43 (mars 1916) relate assez longuement les débuts difficiles du collège.

« C'est le 15 mai 1903, que trois Frères, sous la conduite du Frère Théodore-Joseph, alors Visiteur pour l'Espagne, vinrent s'y installer, au milieu d'un dénuement qu'on ne peut guère bien comparer qu'à celui de Nazareth ou de La Valla; et, le 1° juin de la même année, après avoir obtenu l'autorisation du Gouverneur Civil, on ouvrit les cours avec 2 élèves et 8 leçons particulières. A la retraite, le Frère Basilice fut nommé Directeur ; mais il y resta peu de temps. Il partit pour la France et fut remplacé par le Frère Mélasius[5] Les enfants, lorsque se rouvrirent les classes, étaient au nombre d'une douzaine. »

Le F. Victor Pastor confirme ce dénuement des premiers frères et considère à juste titre qu'en 1903 l'herbier ne pouvait faire partie de leurs maigres bagages. En revanche je trouve dans le recueil des délibérations du Conseil Général des Frères Maristes le passage suivant :

« 12 février 1908. Espagne. - sur la proposition du Conseil provincial d'Espagne, le Conseil Général accepte la démission du F. Mélasius comme directeur de Cabezón de la Sal, lui donne pour successeur le F. Alberto ; et autorise les Frères de la province à prendre part à l'exposition de Saragosse".

Il s'agit d'une exposition hispano-française, commémorant de mai à décembre 1908, le centenaire du sanglant siège de Saragosse, dans un esprit de réconciliation certainement. Il est donc possible que la province d'Espagne, composée de Frères espagnols et français, ait été intéressée par le projet et se soit procuré certains travaux réalisés à l'occasion de la récente exposition universelle de Paris, dont les herbiers du F. Antoine-Marius Decultieux. Cette hypothèse expliquerait pourquoi l'herbier porte la mention de la médaille d'or obtenue à Paris alors que la couverture originale de 1900 ne pouvait mentionner cette récom-

[5] D'après le fichier Access : Joseph Fabien Colombin, né le 08/04/1875 à Bagnes dans le Valais (Sujsse). Dès 1891 il est à Mataro comme cuisinier puis enseignant dans divers établissements d'Espagne. En 1903-1905 il est déclaré administrateur à Pamplona avant d'exercer en 1905 comme administrateur (directeur) à Carrión de los Condes en mars, puis Cabezón de la Sal en aôut.

pense puisque celle-ci n'avait pas encore été attrribuée. Et l'usage de cette oeuvre dans un contexte nouveau pouvait justifier qu'on précisât que M. Decultieux était un Frère Mariste dont l'œuvre avait obtenu une distinction flatteuse.

Cependant ces hypothèses n'expliquent pas pourquoi ces herbiers, s'ils ont été destinés à l'exposition de Saragosse, se retrouvent maintenant à Pampelune. Le F. Victor Pastor suggère qu'ils ont pu venir de Mataro-Valdemia par le F. Ramón Nonato un catalan, qui arrive à Pampelune en 1914[6]. Ce pourrait être aussi le F. Licarion[7]. Mais toutes ces hypothèses sont bien fragiles. Personnellement, je privilégierais la piste Gruigliasco-Mataro-exposition de Saragosse, mais sans plus. Nous nous contenterons donc d'une certitude : le collège de Pamplona dispose de deux herbiers dont nous connaissons l'auteur et l'origine sans bien savoir quand et comment ils y sont arrivés.

7. LES MUSÉES SCOLAIRES

Ces herbiers ne sont pas seulement intéressants par eux-mêmes mais doivent être vus comme des pièces de ce que l'on nommait autrefois des musées scolaires aménagés dans les pensionnats et les maisons provinciales, contenant des collections diverses telles que minéraux, coquillages, animaux empaillés[8], herbiers, objets archéologiques... Même certaines écoles primaires pouvaient disposer d'un placard servant de ce qu'au XVIII° siècle on nommait un « cabinet de curiosités ». Ils pouvaient servir à l'instruction des enfants, mais étaient aussi une source de prestige pour l'établissement et l'enseignant qui s'en occupait. Il existe de nombreuses études sur ces musées fort répandus avant 1914, dans les établissements publics et privés.

D'ailleurs le F. Victor Pastor nous dit qu'au collège de Pamplona existait vers 1917 un petit musée d'histoire naturelle comprenant un squelette, des coquillages, des minéraux, des bocaux de petits invertébrés conservés dans le formol[9], quelques pierres : du quartz, de la calamine...

---

[6] Né en 1895 à Castellón de Farfaña, province de Lerida, il réside à La Avellanas de 1943 à 1965 où il a beaucoup travaillé dans les archives notariées pour récupérer des terres appartenant au monastère de Sta María de Les Avellanes, (Voir Bulletin de l'Institut, janvier 1966, n° 201). D'après sa fiche access il a résidé à Pamplona en 1912-16 et de 1918 à 1937.

[7] Ce n'est pas le Frère assassiné à Barcelone en 1909. D'après sa fiche access son nom est Angel Roba Osorno, né à Sasamon Castrojeriz, province de Burgos, en 1895. Il réside à Pamplona de 1914 à 1918.

[8] Le F. Victor Pastor signale que l'un des frères arrivés à Pamplona en 1903 pratiquait la taxidermie.

Au fil du temps, le musée a été étoffé avec des collections de papillons, d'oiseaux et de mammifères de la région, et même du Vénézuela. Il n'est pas question d'herbier, mais ceux-ci faisaient peut-être partie de la bibliothèque plutôt que du musée.

8. LE MUSÉE SCOLAIRE DE LA MAISON-MÈRE DE GRUGLIASCO

Le F. Stratonique a même fait établir à Grugliasco

> « une sorte de musée scolaire, où seraient réunis et classés méthodiquement des échantillons de tout ce que l'initiative de nos Frères, dans les divers pays où ils sont répandus, a pu trouver de meilleur et de plus véritablement propre à favoriser l'instruction et la bonne éducation des enfants

Cette "Exposition scolaire permanente » qui occupait un étage au-dessus du dortoir du second noviciat nous est présentée par le Bulletin de l'institut de juillet 1912 (p. 655) On y trouve des travaux des juvénistes de Saint-François Xavier, du Noviciat et le Juvénat de San Maurizio et de Bairo du Noviciat de Pommerœul en Belgique, des élèves de l'École normale d'Arlon; du pensionnat de Péruwelz[10]; La province du Brésil Central a envoyé une trentaine de livres de la collection FTD en portugais. La province de Chine a fait de même avec des livres en chinois. De la Colombie et du Mexique, particulièrement du juvénat de Popayán et de celui de Jacona, le C. F. Michaélis, a apporté des échantillons de travaux. « Ce sera comme une synthèse, un résumé une image en raccourci de l'activité de l'Institut. » dit l'auteur de l'article.

La création de ce musée est évidemment liée à la célébration du centenaire de l'institut qui approche (1817-1917). C'est pourquoi la circulaire du 2 février 1913, (C. XII p. 234) rappelle aux provinciaux et directeurs de toutes les provinces qu'ils doivent envoyer des travaux pour cette « exposition scolaire permanente » qui devrait comprendre même les plans des maisons de l'institut. Un nouvel article dans le BI n° 29 (septembre 1913) intitulé « A travers l'Exposition scolaire permanente" souligne les progrés accomplis depuis un an pour étoffer l'exposition et, reprendre une tradition :

[9] Certains venant de France.

[10] On y voit aussi quelques travaux du même genre envoyés par le Collège de l'Immaculée Conception de la rue Lauria, à Barcelone.

« Tout d'abord, des deux côtés de l'entrée [...] on a eu l'heureuse inspiration de réunir les plus belles pièces du musée ethnologique organisé autrefois à Saint-Genis par le Frère Euthyme[11], et qu'on a sauvé en grande partie du désastre de 1903. Là, sous des vitrines [...] se voient de beaux et multiples échantillons d'armes, d'ustensiles, d'objets de parure, de culte, constituant comme une synthèse des mœurs, de la religion et de l'industrie primitive des peuples océaniens. Il s'y est ajouté en outre beaucoup d'autres objets similaires provenant des naturels de la Chine, de l'Indochine, de la Colombie, du Mexique et d'autres pays où nous avons des écoles. »

Viennent ensuite les travaux des juvénistes de St François Xavier, un album réalisé par le Collège Saint-Joseph, de Figueras, contenant "un abrégé du travail fait dans les premières classes du Collège". Figurent d'autres travaux venant des collèges d'Alagoïnhas, de Maceió, de Bahia et de Bélem appartenant à la province du Brésil Nord, du juvénat de Popayán (Colombie).

Il est un peu surprenant que l'article ne mentionne aucune oeuvre réalisée par des frères à part les collections du F. Euthyme considéré comme le grand savant de la congrégation. Mais déjà, dans les textes de 1898-1900 sur la préparation de l'exposition de Paris, on n'évoquait guère les travaux des frères. Il y a là un trait de la tradition monastique et de l'humilité mariste. Mais aussi les supérieurs restaient prudents envers certaines passions des frères pour des sciences qui risquaient de leur faire négliger leur devoir d'état tout en leur donnaient trop souvent l'occasion de quitter la communauté et d'établir des relations étroites avec le monde laïc. C'est souvent dans les notices nécrologiques que l'on mentionne les œuvres des Frères.

9. QUELQUES NOTICES SUR DES FRÈRES BOTANISTES

Par exemple, dans le Bulletin de l'Institut I n° 6 (novembre 1909) on fait le bref éloge du Frère Anthelme, né le 2 septembre 1840, entré au noviciat de Saint-Genis-Laval en 1860, enseignant puis directeur en de nombreuses écoles primaires :

> « Il avait pour la botanique et les autres branches de l'histoire naturelle une sorte de passion qui l'avait mis en relation avec de nombreuses personnalités du monde savant, auprès desquelles il est resté en grande estime ».

Le BI n° 82 (octobre 1930) évoque plus longuement le f. Carolus, (1848-1930) :

[11] Voir la notice nécrologique du F. Euthyme qui le présente comme géologue, botaniste, archéologue. En 1903 une partie de ses collections ont été cédées aux facultés catholiques.

« Après un stage d'un an comme cuisinier à Anse, nous le trouvons professeur à Oyonnax, petite ville industrielle située sur les pentes du Jura, dans le département de l'Ain. La Providence voulut qu'il rencontrât dans ce poste un confrère qui aimait beaucoup la botanique et lui en apprit les éléments. Les promenades hebdomadaires étaient consacrées à parcourir les montagnes environnantes à la recherche des plus beaux échantillons de la flore du pays. »

Comme cette passion suscite des réserves chez les supérieurs, l'éloge du défunt précise : « Il savait que l'école est faite pour les élèves et non les élèves pour l'école, aussi écartait-il de son enseignement tout ce qui n'avait pas une utilité pratique pour les gens de la campagne ». Et la botanique n'a pas gâté sa vie religieuse : à Cailloux, village au bord de la Saône, la population l'a considéré comme un saint.

9. LA FIN DES MUSÉES SCOLAIRES

C'est au chapitre général de 1946 que nous trouvons une sorte de récit sur la fin des musées scolaires dans le rapport de la commission « Formation de l'intelligence chez nos élèves et enseignements divers"dont les auteurs voudraient que se multiplient les bibliothèques scolaires mais ont un avis plus réservé sur les musées pédagogiques :

> "De la bibliothèque, il était tout naturel de passer à la question des musées scolaires, des cabinets de physique et d'histoire naturelle, des laboratoires."

Le rapport reconnaît que "les musées scolaires ont eu leur temps de vogue, du moins en France" mais qu'ils sont devenus l'œuvre personnelle d'un frère. Quand il disparaît:

> "musée scolaire et collections prennent le chemin du grenier, lorsque ce n'est pas celui de la rue. Ainsi le travail de plusieurs années est anéanti par insouciance et ignorance. C'est un fait, paraît-il, assez général."

Certes, le rapport préconise que musée scolaire et collections diverses (d'oiseaux, d'insectes, de minéraux...) soient encouragés, mais pour des raisons superficielles : « cela fait toujours bon effet dans un parloir , sans parler de leur utilité dans l'enseignement ». En fait, pour les auteurs du rapport, le temps des musées scolaires est passé. Comme est passé celui de la calligraphie « en recul dans la plupart de nos écoles » à cause de la dactylographie. Ainsi, la science et l'art calligraphique si fortement liés dans le musée scolaire – et particulièrement dans l'herbier que nous étudions – connaissent ensemble une marginalisation définitive.

[12] Les parloirs des maisons provinciales de St Genis-Laval et Varennes-sur-Allier notamment, disposaient d'un musée jusqu'à une date récente.

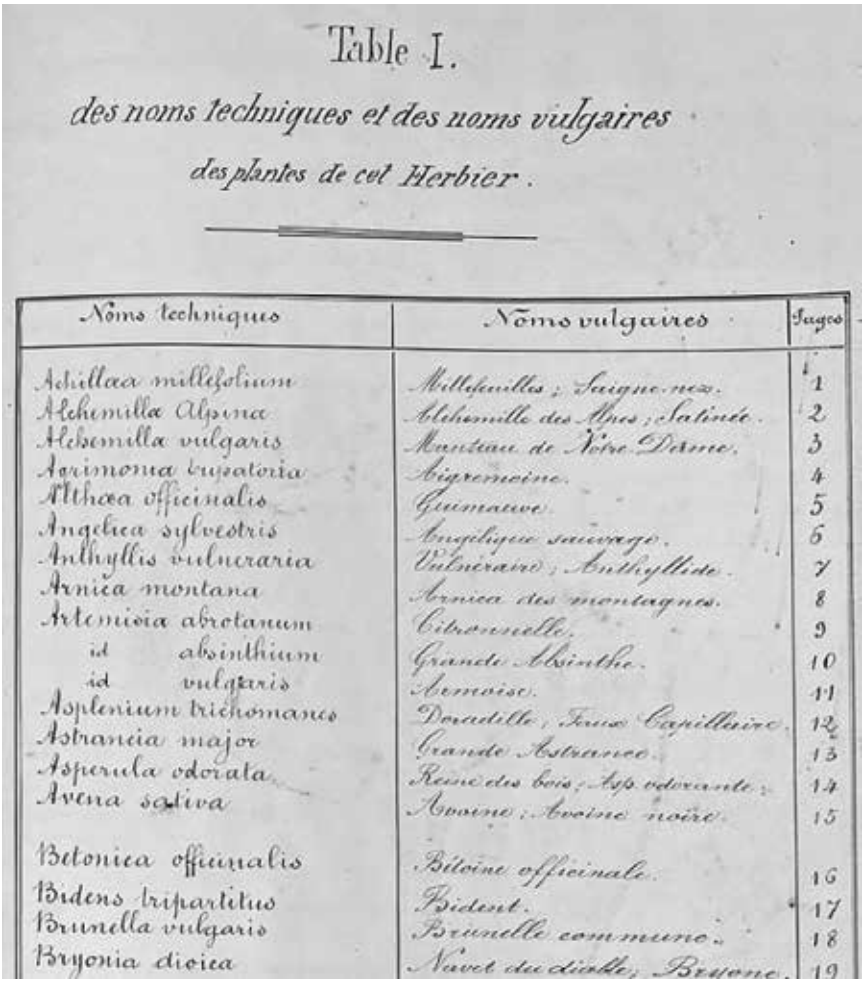


Table I.

des noms techniques et des noms vulgaires des plantes de cet Herbier.

Noms techniques	Noms vulgaires	Pages
Achillaea millefolium	Millefeuilles ; Saigne-nez.	1
Alchemilla Alpina	Alchemille des Alpes ; Satinée.	2
Alchemilla vulgaris	Manteau de Notre Dame.	3
Agrimonia eupatoria	Aigremoine.	4
Althaea officinalis	Guimauve.	5
Angelica sylvestris	Angélique sauvage.	6
Anthyllis vulneraria	Vulnéraire ; Anthyllide.	7
Arnica montana	Arnica des montagnes.	8
Artemisia abrotanum	Citronnelle.	9
id absinthium	Grande Absinthe.	10
id vulgaris	Armoise.	11
Asplenium trichomanes	Doradille ; Fausse Capillaire.	12
Astrancia major	Grande Astrance.	13
Asperula odorata	Reine des bois ; Asp. odorante.	14
Avena sativa	Avoine ; Avoine noire.	15
Betonica officinalis	Bétoine officinale.	16
Bidens tripartitus	Bident.	17
Brunella vulgaris	Brunelle commune.	18
Bryonia dioica	Navet du diable ; Bryone.	19

Le rapport préconise prudemment l'installation de « cabinets de physique, d'histoire naturelle et laboratoire » bien qu'ils soient coûteux. Mais, un établissement peut posséder,« au bout de quelques années, de riches vitrines d'appareils physiques, de produits chimiques, de collections variées ». L'institut sort donc, non sans réticences, d'une conception de la science largement fondée sur l'observation et le catalogage des éléments de la nature. Le laboratoire remplace le musée. Néanmoins :

« Il est indispensable que le professeur de sciences ait une culture philosophique et des connaissance apologétiques assez étendues afin

d'apporter à ses élèves les lumières propres à éclairer les doutes religieux que pourrait faire naître, dans leur esprit, l'étude des science physiques et naturelles".

Cette vieille crainte de l'opposition entre science et foi reste donc présente, même si bien des frères manifestent depuis longtemps la soif de connaissances scientifiques propre à leur profession enseignante dans le milieu qui est le leur ; et sans y voir une contradiction avec leur condition de religieux.

CONCLUSION

Notre article repose donc sur deux piliers complémentaires : d'une part, l'étude d'un herbier dont la valeur historique et esthétique est grande, en même temps qu'il il témoigne de tout un idéal scientifique et pédagogique de l'institut. Le second pilier c'est l'occasion qu'il offre d'évoquer tout ce monde des musées scolaires allant des modestes placards des écoles de village jusqu'aux expositions prestigieuses de travaux sophistiqués.

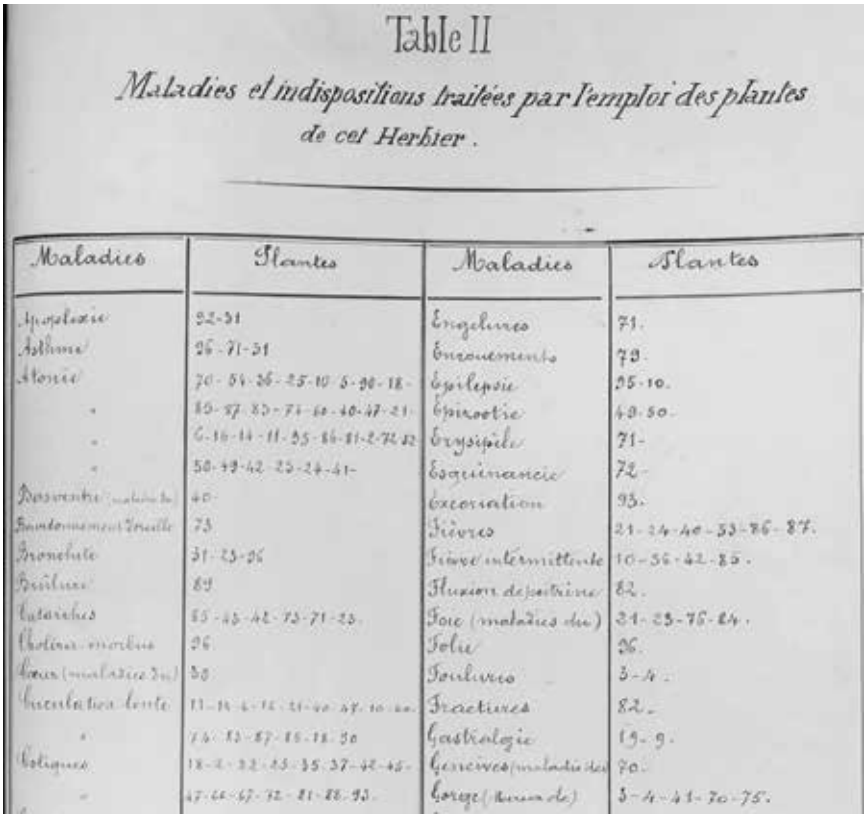


Table II

Maladies et indispositions traitées par l'emploi des plantes de cet Herbier.

Maladies	Plantes	Maladies	Plantes
Apoplexie	22-31	Engelures	71.
Asthme	26-71-31	Enrouement	73.
Atonie	70-54-26-25-10-5-30-18-	Epilepsie	25-10.
"	35-37-35-71-60-40-47-21-	Epistaxis	49-50.
"	6-16-14-11-35-86-81-2-72-82	Erysipèle	71-
"	50-49-42-25-24-41-	Esquinancie	72-
Rossignol (maladie de)	40-	Excoriation	93.
Fondonnement Foulle	73	Fièvres	21-24-40-33-86-87.
Fromelute	31-23-26	Fièvre intermittente	10-36-42-85.
Brûlure	89	Flusion de poitrine	82.
Catarrhes	85-45-42-73-71-23-	Foie (maladies du)	21-23-76-84.
Choléra-morbus	26	Folie	26.
Cœur (maladies du)	38	Foulures	3-4.
Circulation lente	11-14-6-16-21-40-47-10-60-	Fractures	82-
"	74-13-87-85-18-30	Gastralgie	19-9.
Coliques	18-2-32-33-35-37-42-45-	Gencives (maladies des)	70.
"	47-66-67-72-81-88-93.	Gorge (douleur de)	3-4-41-70-75.

Nous avons vu que ce monde pédagogique est déjà largement sur le déclin après la seconde guerre mondiale.

Que nous reste-t-il aujourd'hui de tous ces cahiers, herbiers, collections diverses ? Beaucoup de ces travaux, considérées comme des « vieilleries » ont été détruits ou laissés sans souci de conservation. Il importe aujourd'hui de donner aux œuvres qui subsistent de cette époque le statut de témoins du patrimoine intellectuel de l'institut, et même parfois d'oeuvres d'art pédagogique. C'est ce que nous avons tenté de faire dans ces quelques pages.

LA LONGUE MARCHE VERS LA RECONNAISSANCE LEGALE DES PFM (1822-1851)

Réalité politico-religieuse et projet mystique

André Lanfrey, fms

Le F. Gabriel Michel (1921-2008), historien de l'institut bien connu, a consacré une longue étude aux démarches en vue d'obtenir une ordonnance du gouvernement français reconnaissant les Petits Frères de Marie comme association charitable d'enseignement. Ce problème a empoisonné la vie de M. Champagnat et contribué à sa mort prématurée. Et c'est le F. François, son successeur, qui, non sans difficultés, a obtenu ce statut officiel en 1851.

Un premier ouvrage intitulé *Marcellin Champagnat et la reconnaissance légale des Frères Maristes*, a été publié en 1986, sous la forme d'un cahier de format A4 de 301 pages[1]. Dans l'introduction le F. GM affirmait déjà son intention de traiter la question de la reconnaissance légale dans sa totalité.

> « Les Frères Maristes savent que leur Fondateur, le Père Champagnat, a fait des efforts extraordinaires, et à maintes reprises, pour faire reconnaître légalement sa congrégation par le gouvernement français et qu'il n'y a pas réussi. Ils se demandent parfois : peut-on en savoir la vraie raison ? [...] Un autre volume pourrait plus tard faire l'histoire de la seconde étape (1840-1851) qui aboutit, comme on le sait, très heureusement cette fois-là. »

J'ai personnellement reçu le premier ouvrage, accompagné d'une carte datée du 17 septembre 1986, qui situe sa rédaction bien avant la date de publication, probablement dans les années 1970-80.

> « F. Gabriel Michel (nom imprimé) te prie
> de bien vouloir trouver ci-jointe une étude
> qui était (mot souligné) faite déjà depuis pas
> mal de temps mais qui finit de sortir
> des presses carmélitaines.
> C'est un tirage à 200 exemplaires.
> Fraternellement »

[1] Malgré son format inhabituel il est répertorié comme livre par la Bibliothèque Nationale de France.

Le F. Gabriel Michel a fait imprimer[2] son second volume intitulé Frère François et la reconnaissance légale des Frères Maristes (1840-1851). Moins volumineux que le premier (112 p.) il a été composé dans les années 1987-1990). Peut-être parce que ces deux volumes imprimés à St Chamond avaient eu une diffusion restreinte, la Maison générale de Rome les a réédités vers l'année 2000 sous forme de cahiers A4[3].

1. INTÉRÊT ET LIMITES DES DEUX OUVRAGES

J'ai été fort intéressé par la problématique du F. GM qui se demandait pourquoi il avait fallu si longtemps à l'institut pour obtenir un statut civil. Mais il me semblait que son texte, n'expliquait guère les échecs au temps du fondateur ni le succès final du F. François. Il me semble que, soucieux de présenter sur cette affaire les nombreux documents[4] glanés dans les Archives départementales de la Loire, de l'archevêché de Lyon et même les Archives Nationales, le F. GM a été plus descriptif qu'explicatif. Il convient donc de valoriser le fruit de ses recherches par des explications plus systématiques. J'ai donc décidé de refondre ces travaux en un seul volume, sans m'abstenir de réinterpréter cette histoire compliquée, notamment à la lumière des travaux du F. Pierre Zind, auteur d'une thèse sur « Les nouvelles congrégations de Frères enseignants en France de 1800 à 1830 » en 1969.

Je n'ai donc pas travaillé tout à fait dans le même esprit que le F. GM qui ne met pas nettement en évidence que jusqu'en 1832 c'est Mgr. de Pins qui a tenté plusieurs fois d'obtenir une ordonnnance royale sans succès. Champagnat n'est intervenu directement dans cette affaire qu'après la loi Guizot (1833) sur l'enseignement primaire. En outre, GM est trop fidèle à la tradition historiographique de l'institut qui noircit exagérément le vicaire général Bochard, et accorde trop de louanges à un Mgr. de Pins assez maladroit dans ses démarches. Il sous-estime aussi l'importance de la révolution de 1830 qui engendre un régime libéral imbu, jusqu'à son effondrement en 1848, d'une grande défiance envers les congrégations et associations. Sous ce régime il est pratiquement impossible à une congrégation de se faire reconnaître, même comme simple association charitable.

Cette sous-estimation de la révolution de 1830 est influencée par une histoire de l'institut qui la pré-

[2] Par l'« Imprimerie St Chamond » au 1° trimestre 1991.
[3] Mais sans les indexs thématique, onomastique, topographique, ni la chronologie, ni même une table des matières.
[4] Environ 140 dont un certain nombre d'inédits.

sente trop comme une péripétie glorieusement surmontée alors qu'elle marque l'échec d'une tentative de rechristianisation du pays et le début d'une mainmise totale de l'Etat sur l'éducation. C'est en effet avec la loi Guizot (1833) que commence l'oeuvre de marginalisation des congrégations enseignantes. D'où les échecs de Champagnat après 1830 qui sont à interpréter comme la première manifestation du courant étatique monopoliste et laïcisateur qui mènera à l'étgablissement d'une école laïque à partir des années 1880 et à la destruction des congrégations en 1903.

2. DEUX PROBLÈMES POLITICO-RELIGIEUX MAJEURS : L'ASSOCIATION ET L'ÉDUCATION

C'est le F. Pierre Zind (Louis-Laurent) qui, dans son dernier ouvrage[5], nous permet de bien situer le problème mariste dans l'histoire longue. Tout d'abord, si l'Etat royal se méfiait des associations, il autorisait de nombreux corps intermédiaires tels que les ordres religieux et les associations corporatives de métiers. La Révolution (1789-1799) va briser tous ces réseaux de solidarités pour n'avoir en face d'elle que des individus. C'est toute l'ambivalence de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Et c'est sur cette tabula rasa que les révolutionnaires prétendront remodeler une nation selon leurs vues, notamment en matière éducative.

Napoléon (1799-1814) a tenté ensuite une sorte de voie moyenne. Il restaure l'Eglise mais ne revient pas sur la suppression des ordres religieux, jugés inutiles (les moines) ou dangereux (les Jésuites). Mais il accepte volontiers les congrégations féminines qui foisonnent un peu partout et sont socialement très utiles sans constituer un danger politique. Pour fonder un système éducatif d'Etat il crée en 1808 l'Université impériale ambitionnant de contrôler toute l'éducation masculine, sauf les séminaires. Comme les Frères des Ecoles Chrétiennes (FEC), qui sont une association religieuse, ont la faveur de la société, le régime les intègre à l'Université naissante qui manque cruellement de personnel capable. Cette intégration est d'autant plus facile que les FEC ne sont pas perçus comme un ordre religieux mais comme une simple association laïque, rassurante parce que religieuse, compétente et sans préoccupation politique. Dépendant à la fois de l'Eglise et de l'Etat, ils constitueront un modèle mixte d'association qui suscitera ensuite bien des imitations mais aussi des controverses. Entre autres : leurs imitateurs sont-ils des religieux ou non ?

[5] *Bx M. Champagnat. Son œuvre scolaire dans son contexte historique*, Frères Maristes, Rome, 1991.

La Restauration qui s'installe en 1814-15 hérite de l'Université napoléonienne. L'épiscopat voudrait récupérer son monopole éducatif traditionnel mais le gouvernement royal, d'esprit gallican[6], accepte seulement de partager l'éducation avec l'Eglise. Et l'un des actes fondateurs de cette collaboration est l'ordonnance du 29 février 1816 qui prévoit d'autoriser par ordonnance des associations charitables d'éducation ressemblant aux FEC. D'où, après les années 1820 une dizaine d'ordonnances autorisant des associations de Frères. Le F. P. Zind (Louis-Laurent) a écrit l'histoire de leur naissance jusqu'en 1830. Nous verrons pourquoi les PFM n'ont pu profiter de ce temps favorable.

Mais très vite la relation entre l'Eglise et l'Etat devient délicate : de 1822 à 1826 l'épiscopat parvient à dominer l'Université qui prend le nom de ministère de l'instruction publique. Bien que comprenant de nombreux prêtres, son personnel aspire à s'émanciper de l'autorité épiscopale. Très vite les associations religieuses masculines d'enseignement suscitent la méfiance des gouvernants et des libéraux qui les voient comme les annexes du jésuitisme comploteur. Après 1825 il n'y aura plus guère de nouvelles associations enseignantes autorisées. Après 1830 l'épiscopat aura perdu sa tutelle sur l'éducation et le nouveau régime ne voudra pas autoriser de nouvelles associations pour être seul maître de l'éducation, sans traiter avec des corps intermédiaires. En somme, l'époque vraiment favorable à l'obtention d'une ordonnance en tant qu'association enseignante va de 1820 à 1825.

3. LES GRANDES ÉTAPES DE CETTE HISTOIRE CHEZ LES PETITS FRÈRES DE MARIE (PFM)

Le titre « reconnaissance légale » donné par le F. GM à ses ouvrages est un peu étroit car il évoque en fait des multiples modes de reconnaissance (sociale, ecclésiale, administrative...) qui, aux échelons locaux, départementaux, diocésains et régionaux ont précédé et accompagné la montée des PFM vers la conquête de la personnalité juridique en 1851. C'est comme une pièce de théâtre en plusieurs actes. S'il y a bien continuité de l'intrigue, les acteurs sont multiples et les coups de théâtre ne manquent pas.

De 1817 à 1819 la question d'une reconnaissance des PFM ne se pose guère que sur les plans paroissial et communal. Les Frères sont une toute petite communauté d'auxiliaires pastoraux à objectif catéchétique et caritatif : « un petit oratoire[7]» comme l'aurait dit le P. Champagnat

[6] Soucieux de défendre les droits de l'Etat face au clergé et à Rome.
[7] Selon le modèle inventé par Philippe Néri à Rome au XVI° siècle.

au P. Bourdin (OM2/754). Nous savons que le curé Rebod et une partie de la commune de La Valla sont réservés envers cette œuvre, mais qu'elle est suffisamment soutenue par des dons qui lui permettent de survivre et de poursuivre des objectifs qui ne sont pas encore scolaires.

De 1819 à 1822 la communauté subit une profonde transformation puisqu'elle devient scolaire et prend plus nettement des allures de congrégation. Sur le plan cantonal elle se heurte surtout au clergé local qui, se prétendant soutenu par les vicaires généraux du diocèse, cherche à anéantir ce qu'il considère comme un collège clandestin et une congrégation naissante. C'est seulement en 1822 que l'Université, en la personne de l'inspecteur Guillard, découvre le réseau mariste et pose la question d'une autorisation civile. Mais rien ne presse puisqu'à cette époque l'épiscopat exerce sa tutelle sur l'Université ; et le diocèse de Lyon n'a pas d'archevêque. Il est administré par les vicaires généraux du cardinal Fesch qui, dépossédé de son droit de gouverner le diocèse et résidant à Rome, refuse de démissionner. Une telle situation génère bien des controverses au sein du clergé quant à la légitimité des trois vicaires généraux, en particulier de M. Bochard le plus actif et le plus impérieux d'entre eux qui cherche à contrôler tout le système de formation du diocèse..

En 1822-24, l'œuvre de Champagnat se trouve à la fois protégée et annexée par le vicaire général Bochard qui tente d'établir une association diocésaine de Frères de la Croix de Jésus à partir des différentes initiatives de fondateurs tels que Grizard à partir de Charlieu, Rouchon à Valbenoîte, Coindre à Lyon et, bien sûr, Champagnat. Mais, le gouvernement ultra-royaliste des années 1822-24 lui étant hostile, il n'est pas en mesure d'obtenir une ordonnance royale. Bochard sait qu'on travaille à La Grande Aumônerie (qui sert de ministère des cultes) à éliminer les vicaires généraux de Fesch en nommant un administrateur apostolique. En 1822-24 les PFM sont donc placés sous la tutelle d'un vicaire général en sursis.

La phase suivante s'étend de 1824 à 1833 environ. En effet Mgr. de Pins, qui arrive comme Administrateur apostolique du diocèse, est manifestement l'homme des ecclésiastiques ultra-royalistes de la Grande Aumônerie, et il se choisit des vicaires généraux de la même tendance, dont Jean Cholleton. Champagnat sait se rallier à l'Administrateur et obtient de poursuivre son œuvre, même si de Pins et son Conseil ont, sur les PFM, des idées différentes des siennes : ils ne veulent pas, comme lui, de Société de Marie lyonnaise mais seulement une congrégation diocésaine de Frères. Le prospectus des PFM signé du vicaire général Cholleton à l'été 1824 a valeur de reconnaissance canonique des PFM. C'est un moment décisif de notre fondation. Quant aux prêtres aspirants maristes du diocèse, ils seront seulement priés d'encadrer les Frères.

Cette reconnaissance des Frères a cependant un revers : Mgr. de Pins comme M. Bochard auparavant, entend les organiser selon ses idées et les employer selon les intérêts du diocèse.

Au début de 1825 Mgr. d'Amasie[8] tente d'obtenir une ordonnance royale pour les PFM, non seulement en tant qu'association mais encore comme congrégation. Les statuts présentés prévoient donc des vœux et emploient le mot « congrégation ». Bien que fortement soutenu par le ministre des cultes et de l'Instruction Publique, Mgr. Frayssinous, ce projet se heurte au Conseil d'Etat qui, à cette occasion, établit une distinction juridique claire entre association (sans vœux) et congrégation (avec vœux). Seules les congrégations de femmes (loi du 24 mai 1825) pourront être facilement reconnues par la loi. Les congrégations d'hommes, considérées comme des ordres religieux, sont interdites. Et les parlements de sensibilité anti-jésuite ou gallicane ne sont pas disposés à reconnaître des congrégations masculines nouvelles.

Le projet de Pins est d'autant plus étonnant qu'en 1825 les PFM ne font pas encore de vœux et ne sont donc qu'une association. Quelle raison a donc poussé l'Administrateur à les présenter comme congrégation ? Il a sans doute tenté de jouer sur l'ambigüité des concepts d'association et de congrégation jusque-là mal définis. Sa manœuvre échouera de justesse mais il est clair que de Pins veut que les PFM deviennent une congrégation. Et c'est au moins avec ses encouragements, que les Frères commenceront à prononcer des vœux en 1826, ce qui va créer chez eux quelques remous. Et puis, leur situation devient doublement délicate : ils n'ont toujours pas de statut légal et sont une congrégation non reconnue officiellement par le diocèse, dont les membres prononcent des vœux secrets, car Fesch avait interdit l'érection de nouvelles congrégations. Ils n'existeront comme congrégation qu'en 1836, mais comme annexe des Pères Maristes reconnus par Rome sous le titre de Société de Marie.

Après cette tentative très politico-religieuse de 1825, qui échoue de peu, Mgr. de Pins ne semble pas faire de tentative sérieuse avant 1829-1830. Le nouveau gouvernement ultra-royaliste présidé par Polignac est dévoué à un roi Charles X décidé à rétablir son autorité sur un parlement qui craint un retour à l'Ancien-Régime. Nous savons qu'ayant franchi le cap du Conseil de l'Instruction Publique, le dossier mariste était en cours d'examen au Conseil d'Etat lorsque le conflit entre le roi et le parlement s'est aggravé. A l'archevêché de Lyon on

[8] C'est le titre d'évêque *in partibus* de Mgr. de Pins.

a même pensé que l'ordonnance autorisant les PFM n'attendait plus que la signature du roi lorsqu'a éclaté la révolution parisienne des « trois (journées) glorieuses » les 27-29 juillet 1830, qui renverse Charles X et proclame roi Louis-Philippe d'Orléans. La tradition mariste a conservé cette idée d'une signature imminente de l'ordonnance en sa faveur, mais il est plus probable que le dossier mariste était encore aux mains d'un Conseil d'Etat peu pressé de proposer une ordonnance sur un sujet sensible en un moment de crise politique. En tout cas, la seconde tentative, comme la première, a échoué pour des raisons politico-religieuses.

La Monarchie de juillet (1830-1848) est, au début, violemment anticléricale. Pourtant, Mgr. de Pins prend mal la mesure de l'hostilité du nouveau régime. Encore en 1832 il tente, sans succès bien sûr, des démarches en faveur des PFM. Mais ses vicaires généraux ont compris avant lui que, la voie directe de reconnaissance des PFM étant barrée, il fallait opter pour l'affiliation à une congrégation jouissant d'une ordonnance. Les Clercs de St Viateur de M. Querbes, congrégation lyonnaise, semblent les mieux placés pour cette opération. Mais ni Champagnat ni M. Querbes, ne sont d'accord avec une telle solution. D'ailleurs, l'épiscopat ayant perdu toute autorité sur l'Instruction Publique, l'archevêché de Lyon devra laisser Champagnat agir par lui-même, avec le soutien de l'administration de la Loire, d'hommes politiques bien placés et de Mgr. Devie, l'évêque de Belley qui devient un conseiller privilégié.

La phase 1824-1833 aura donc été très ambivalente pour les PFM : leur reconnaissance par le diocèse leur a permis un fort enracinement régional, essentiellement dans la Loire ; mais les maladresses politico-religieuses et la malchance de Mgr. de Pins ont empêché l'obtention d'une ordonnance. Et après juillet 1830 comment obtenir une personnalité civile sous un régime hostile, d'autant que la loi Guizot promulguée en 1833 devient le nouveau cadre juridique de l'enseignement primaire. Guizot et son Conseil de l'Instruction Publique admettent les associations déjà autorisées mais n'envisagent pas d'en accueillir de nouvelles.

Pour tourner le refus du ministre de l'Instruction Publique, Champagnat va donc écrire au roi. C'est une démarche extrêmement audacieuse car le roi Louis-Philippe est considéré par les Légitimistes comme un usurpateur. Par cette lettre Champagnat reconnaît donc la légitimité du nouveau souverain. Il est vrai qu'il n'en est pas à son premier changement d'obédience politico-religieuse puisqu'en 1824 il était passé de la tutelle Bochard à celle de Mgr de Pins. Et puis, après 1830 Mgr. de Pins semble avoir lui-même tenté de se rapprocher du nouveau régime. Néanmoins un tel acte a dû susciter pour le moins des réserves dans les milieux ecclésiastiques. Il a en tout cas un résultat

tangible puisqu'en 1834 le Conseil de l'Instruction Publique reconnaît les statuts des PFM. Durant quelque temps Champagnat croit que le ministre va transmettre ses statuts en conseil d'Etat. Mais Guizot n'en fait rien, considérant que l'ordonnance de février 1816 a été rendue caduque par sa loi sur l'enseignement primaire. Champagnat a obtenu une reconnaissance sans conséquence juridique.

Il sera donc contraint d'explorer, à partir de 1835, la voie de l'affiliation, par l'intermédiaire de Mgr. Devie évêque de Belley[9], qui lui a fait connaître M. Mazelier et ses Frères de St Paul-Trois-Châteaux. Il résout ainsi en partie le problème des Frères menacés par le service militaire[10], tout en fournissant du personnel à une congrégation qui en manque. Et peu à peu se dessine chez lui l'idée d'un rapprochement plus ferme, voire d'une fusion. Mais M. Mazelier est réticent et Champagnat ne veut pas abandonner à la légère le titre de Petits Frères de Marie considéré comme primitif et lié au Formulaire de 1816 qui envisageait la Société de Marie comme destinée à succéder à la Société de Jésus dans les temps post-révolutionnaires. C'est d'ailleurs après la bulle de reconnaissance pontificale en 1836 que Champagnat monte pour la première fois à Paris afin de déposer son dossier au ministère de l'Instruction Publique. Mais la démarche paraît improvisée et surtout contrariée par la réunion des Pères en Société de Marie à Belley, suivie de celle de la Société des Frères avec pour la première fois de vœux publics.

Guizot ayant quitté le ministère, Champagnat croit venu le moment pour une action tenace auprès de Salvandy, nouveau ministre de l'Instruction Publique, grâce à l'appui des autorités départementales de la Loire, de ses amis politiques, de Mgr. de Pins et Mgr. Devie. Il effectuera donc de très longs séjours à Paris en 1838.

La documentation nous manque pour connaître en détail les tractations entre Champagnat et le ministère Salvandy en 1838. Dans une première phase le ministre et son Conseil envisagent des statuts limitant l'action des PFM aux communes de moins de 1200 habitants afin de faire d'eux les auxiliaires des FEC. Une ordonnance comprenant cette clause aurait suscité peu d'opposition d'autant que les instituteurs laïques qui sortaient des écoles normales répugnaient à se rendre dans des communes pauvres. Ainsi les PFM n'auraient gêné personne et même auraient rendu service à l'administration. Mais ils auraient été marginalisés. Champagnat refuse un tel statut civil pourtant proche

[9] Ancien vicaire général du diocèse de Valence.
[10] S'ils appartiennent à une congrégation autorisée ils sont dispensés, qu'ils aient ou non le brevet d'enseignement. Sinon il faut être breveté.

du projet mariste primitif, qui s'était rapidement révélé impraticable pour une communauté. En 1838 la congrégation offre ses services à des communes d'au moins 1500 habitants, capables d'entretenir des écoles de trois frères.

Aidé de M. Delebecque, personnage important du ministère et homme politique du Pas-de-Calais dans le nord de la France, il propose un contre-projet : remplacer les FEC dans les communes importantes lorsque leur manque d'effectifs ne leur permet pas d'y aller. D'où la fondation d'un établissement mariste dans la petite ville de St Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais) avec la bénédiction du supérieur général des FEC. Mais une ordonnance sans clause restrictive, même acceptée par le ministre et son conseil, devient très difficile à obtenir car, au Conseil d'Etat, on considérera les PFM comme des concurrents des FEC. Et puis l'opposition libérale attaquera une tentative de faire reconnaître une congrégation sous les oripeaux d'une association. Une manœuvre malveillante affecte en plus les démarches de Champagnat : on cherche à le compromettre dans une querelle autour de la direction du collège de St Chamond dont se mêlent certains Pères Maristes et l'archevêché de Lyon.

Dès l'été 1838 le projet d'ordonnance piétine. Salvandy multiplie les consultations auprès des évêques de Lyon et Belley, des préfets, des Conseils généraux. Et il n'obtient pas de consensus favorable : le préfet du Rhône et son Conseil général sont contre les PFM. Peu soutenu par son gouvernement, malmené par la presse d'opposition, redoutant le Conseil d'Etat, Salvandy renonce à pousser le dossier plus loin. Après lui, les années 1839-40, marquées par une grande instabilité ministérielle, sont défavorables à une réactivation du projet. Quand Champagnat décède en juin 1840, la voie de reconnaissance directe des PFM n'a pas notablement progressé par rapport à 1830 ; mais la perspective d'affiliation aux frères de St Paul-Trois-Châteaux s'est fortement précisée.

4. POLITIQUE ET MYSTIQUE CHEZ LES PFM

Il me paraît nécessaire, avant de poursuivre le cadre chronologique, d'insister sur Champagnat en tant que personnalité d'une certaine importance politico-religieuse. C'est un angle sous lequel nous ne sommes pas habitués à le considérer, et que le F. GM a mis en évidence sans l'avoir véritablement cherché.

Avant 1830 sa stature en ce domaine demeure modeste, même s'il fait parler de lui dans l'important diocèse de Lyon dès 1822 et devient, par nécessité plus que par conviction, une personnalité du clan Bochard qu'il saura quitter avec doigté à l'arrivée de Mgr. de Pins. Mais l'administrateur et son conseil n'ont

qu'une estime limitée envers un personnage qui veut créer une Société de Marie lyonnaise et pas seulement une congrégation de Frères. Et puis, à l'intérieur du conseil, certains n'ont guère confiance en la capacité de Champagnat à conduire une congrégation. D'ailleurs, Mgr. de Pins considère que les Petits Frères de Marie sont SA congrégation diocésaine. Au lieu de traiter l'autorisation civile comme un problème administratif, il en a fait un enjeu politico-religieux. D'où ses échecs répétés.

Pendant que Champagnat demeurait quelque peu laissé de côté par l'archevêché, sa stature grandissait dans le département de la Loire, où s'accroissait le nombre des écoles de Frères, ainsi que la réputation de la maison de l'Hermitage qui faisait figure, de fait sinon en droit, d'école normale départementale. A St Chamond même, le retournement de M. Dervieux, l'influent curé de St Pierre, a favorisé l'aide des notables à une œuvre qui fait honneur au canton et même au département. Les Petits Frères de Marie y sont suffisamment bien implantés pour qu'en 1830 le préfet, pourtant très hostile, ne puisse sérieusement les menacer ou les faire remplacer par des écoles mutuelles, sauf dans un seul cas : à Feurs. La perquisition à L'Hermitage en 1830 est un hommage indirect à une œuvre jugée suffisamment importante pour attirer les soupçons de l'autorité politique et administrative.

Après 1830 l'archevêché aura perdu beaucoup de sa superbe et, face à un gouvernement libéral hostile, il n'aura plus les moyens d'obtenir une autorisation légale ni la possibilité de faire pression sur un Champagnat considéré comme un expert en matière de politique éducative, dont l'œuvre ne cesse de s'étendre au-delà du diocèse. Après la promulgation de la loi Guizot (1833) c'est Champagnat qui devra prendre l'initiative et remuer ciel et terre pour obtenir une ordonnance. Même s'il échoue dans sa tentative de 1838, celle-ci lui aura donné en quelque sorte une stature nationale. Il a écrit au roi, échangé avec le ministre, les préfets, les députés, les évêques, les autres congrégations. Il esquisse aussi ce qui deviendra l'aire d'action de sa congrégation de la Méditerranée (St Paul-Trois-Châteaux...) jusqu'au nord de la France avec la fondation de St Pol-sur-Ternoise.

S'il n'a pas réussi au plan national, Champagnat bénéficie du soutien ferme de l'administration de la Loire et son œuvre est suffisamment étendue et honorablement connue dans d'autres départements et diocèses pour que le clergé et l'Instruction Publique lui reconnaissent une existence de fait en un moment où le recrutement des instituteurs demeure insuffisant. A court terme, le seul point délicat pour son œuvre c'est la menace du service militaire pour les frères non brevetés atténuée par un arrangement avec les Frères de l'Instruction chrétienne de St Paul-Trois-Châteaux à partir de 1835 grâce à la médiation de Mgr. Devie l'évêque de Belley.

Une conséquence du manque de statut officiel des PFM c'est que la congrégation ne peut recevoir des dons et legs ni posséder. De ce fait les biens de la congrégation sont au nom de Champagnat qui paie des impôts non négligeables et se trouve du petit nombre des électeurs à une époque où, le suffrage étant censitaire, ceux-ci ne sont que quelques centaines de milliers. Aussi, lorsque Champagnat correspond avec des notables ou les rencontre, il faut songer qu'il en est un lui-même. Sans doute est-il davantage estimé par les milieux laïcs que par le monde ecclésiastique longtemps étonné qu'un prêtre réputé sans grands talents ait si bien réussi. En tout cas, clergé et notables de St Chamond seront nombreux à ses funérailles en juin 1840. C'est l'un des leurs qu'ils enterrent.

Autre fait paradoxal : l'absence d'autorisation légale des Petits Frères de Marie n'a pas entravé leur développement, alors que nombre d'autres associations de Frères, quoique dûment reconnues par une ordonnance, ne parvenaient pas à se développer, en dépit d'avantages importants en matière de brevet et de service militaire. Ainsi, l'arrangement conclu entre M. Champagnat et M. Mazelier va déboucher pratiquement en 1842 sur une véritable annexion mariste. Et il en sera de même avec les Frères de Viviers en 1844.

Les avantages offerts par une ordonnance n'étaient donc pas déterminants. Le problème de fond était que chez la plupart des fondateurs la notion de vocation n'entrait guère en ligne de compte : ils recherchaient des maîtres d'école, bons chrétiens, mais sans profonde motivation spirituelle. Champagnat, lui, envisageait de fonder une branche de la Société de Marie. Ses Frères étaient une société apostolique conforme au projet mariste de juillet 1816. Il voulait des disciples conscients de leur vocation apostolique collective et personnelle sous l'égide de Marie.

5. RECONNAISSANCE LÉGALE ET FUSIONS SOUS LE F. FRANÇOIS

Après Champagnat les efforts de reconnaissance directe auprès du ministre Villemain se soldent encore par des échecs. En revanche la voie de la fusion progresse à pas de géant avec les Frères de St Paul en 1842 puis les Frères de Viviers en 1844. Ainsi, officiellement reconnus dans plusieurs départements et tolérés dans la Loire, les PFM améliorent considérablement leur position administrative. C'est néanmoins une situation bancale que le titre « Petits Frères de Marie de l'Instruction Chrétienne » résume à lui seul.

Pour aboutir il faudra un renversement de régime de plus. La Révolution de 1830 et la loi Guizot (1833) avaient bloqué toute tentative d'accès à la reconnaissance civile ; celle de 1848 et la loi Falloux (1850) vont jouer un rôle inverse.

Comme Champagnat l'avait fait en 1834 avec le roi Louis-Philippe les F. François et Louis-Marie vont reconnaître sans états d'âme un régime républicain, conservateur il est vrai. Non sans peine, ils obtiendront qu'un décret présidentiel les reconnaisse sous leur nom originel de Petits Frères de Marie grâce à une jurisprudence favorable fondée sur la loi Falloux.

Finalement les deux stratégies mises en place vers 1835 auront réussi. La réussite du F. François l'établit comme héritier prestigieux et devient pour ainsi dire le succès posthume du Fondateur. Le décret de reconnaissance légale de 1851 achève donc la phase de fondation des Petits Frères de Marie qui seront en mesure de s'émanciper de la tutelle des Pères Maristes et d'établir leurs constitutions lors du chapitre de 1852-54.

Bien qu'ayant pâti à son origine de la situation compliquée du diocèse de Lyon puis de la tutelle plus ou moins heureuse de l'archevêché et en premier lieu de Mgr. de Pins, la congrégation a bénéficié de la mystique mariste qui concevait la Société de Marie, et en particulier la branche des Frères, comme une communauté charismatique définie par un nom de haute valeur spirituelle et non par une fonction (l'Instruction Chrétienne). Pour Champagnat, comme pour son successeur immédiat, la reconnaissance légale réalisait le formulaire de 1816 qui prévoyait qu'un jour la Société de Marie verrait le jour et aussi la prophétie du P. Champagnat dans sa lettre (n° 197) au F. François du 23 juin 1838 dans laquelle il lui annonçait l'échec de ses démarches :

> « Je suis bien ennuyé mais non déconcerté ;
> j'ai toujours une grande confiance en Jésus
> et Marie. Nous obtiendrons notre affaire,
> je n'en doute pas, seulement le moment
> m'est inconnu. Ce qu'il nous importe grandement
> c'est [...] que nous fassions notre possible
> et laisser après cela agir la Providence.
> Dieu sait mieux que nous ce qui nous convient
> [...] Je suis bien assuré qu'un peu de délai
> ne nous sera pas contraire ».

Pour les Pères Maristes cette naissance était arrivée par leur reconnaissance romaine en tant que Société de Marie en 1836. En 1838 Champagnat reconnaissait que le temps de la manifestation publique des PFM n'était pas encore arrivé mais il ne doutait pas qu'il adviendrait. C'est paradoxalement la révolution de 1848 et une éphémère république (1848-51) qui permettront d'obtenir ce que la monarchie s'était obstinée à ne pas accorder. A partir de 1851, l'institut, peut porter publiquement son nom comme un étendard, sur le territoire national ouvert devant lui.

Mais ce n'est pas tout à fait la fin de la phase de fondation, puisque manque encore la reconnaissance romaine. Et c'est pourquoi les supé-

rieurs ont réuni sans tarder un Chapitre pour établir des Constitutions en vue d'une autorisation canonique. Mais cette démarche auprès de Rome va devenir encore plus ardue que l'autorisation civile. En 1860 elle contraindra le F. François à la démission, puis provoquera la séparation des Pères et des Frères Maristes et un long conflit avec Rome qui ne prendra fin qu'en 1903 en nous laissant le nom canonique et décevant de « Frères Maristes des écoles » manifestement calqué sur celui de « Frères des Ecoles chrétiennes ».

Il ne serait pas sans intérêt de fondre ensemble ces deux histoires d'approbation civile puis de reconnaissance canonique qui interfèrent l'une sur l'autre. Paradoxalement, c'est le décret civil qui consacre le nom mystique de la congrégation (Petits Frères de Marie) tandis que son nom canonique tient à rattacher l'institut à une fonction. En somme, à l'ouvrage sur la reconnaissance légale siérait assez bien le sous-titre suivant, un peu ésotérique mais suggestif : recherche d'un statut civil et révélation publique d'une identité providentielle et mystique.

CONCLUSION

J'ai, dans ces lignes, tenté de synthétiser les grandes lignes de l'ouvrage auquel j'ai fait allusion au début, issu de la refonte des deux volumes du F. Gabriel Michel et enrichi de certains travaux du F. Pierre Zind, qui aboutira peut-être à une publication. Comme il s'agit d'une œuvre assez complexe j'ai cru utile d'en proposer la version très sommaire ci-dessus dans laquelle le Fondateur vu sous l'angle-politico-religieux m'apparaît certainement moins apolitique qu'il n'a été dit, mais en tout cas éminemment pragmatique : capable de passer des compromis étonnants avec toutes sortes de partenaires sans perdre de vue son objectif mystique et apostolique. Il faut rappeler aussi que le F. François a réussi les fusions avec les Frères de St Paul et de Viviers et qu'il a su, épaulé par le F. Louis-Marie, profiter d'un bref moment favorable pour obtenir le décret de reconnaissance légale tant désiré. La tradition mariste a trop oublié qu'avant de passer pour une saint retiré dans le « reliquaire » de L'Hermitage, le F. François a, en tant que supérieur, connu d'éclatants succès.

FRÈRE FRANÇOIS FORMATEUR DES FRÈRES DIRECTEURS

Une analyse de la *Lettre 1374*

Antonio Martínez Estaún, fms

La *Lettre 1374*, adressée au Directeur de la communauté de Breteuil, suscite un intérêt particulier car elle laisse entrevoir la figure de frère François comme Directeur général de l'Institut, supérieur de la Province du Nord, directeur de conscience et formateur des frères.

La communauté de Breteuil appartient à la Province du Nord et, au moment de la rédaction de la *Lettre 1374* - cette commune y est mentionnée six fois -, les frères tiennent un pensionnat. C'est depuis 1844[2] que frère François, en plus de sa charge de Directeur général, est responsable de la Province du Nord

Frère Avit, dans les *Annales*, se réfère à cette communauté à 12 reprises[2]. Dans l'une d'elles, il dit : *« le C.F. François promit trois Frères à M. le curé de Breteuil, le 15 février[3]»* . Et un peu plus loin, il affirme : « *Sur les 55 fondations nouvelles [faites cette année], celles dont les noms suivent furent seules acceptées, savoir : [...] Breteuil (externat)[4]*». L'œuvre de Breteuil a débuté dans des locaux inadaptés et s'est poursuivie dans des conditions difficiles. Frère Avit lui-même écrit, en 1845, trois ans après la fondation :

> « Malgré les promesses réitérées de M. le curé, les Frères de Breteuil étaient toujours dans une position très critique. Leurs classes, très humides, étaient à peine suffisantes pour 100 enfants et ils en avaient près de 200. Leur mobilier était très insuffisant, leur traitement était tel qu'ils avaient dû contracter des dettes pour ne pas mourir de faim[5] ».

Et en 1849, il élargit l'information sur cette œuvre :

---

[1] Avit, *Annales de l'Institut*, Rome 1993. 1854 [46] 410.
[2] Avit, *Annales de l'Institut*, Rome 1993. 1842 [18] ; [84] ; 1845 [4] ; 1846 [28] ; 1849 [2] ; 1856 [8] ; 1860 [72] ; 1873 [22] ; Chapitre 3 [47] ; [59] et [60].
[3] Avit, *Annales de l'Institut*, Rome 1993. 1842 [18].
[4] Avit, *Annales de l'Institut*, Rome 1993. 1842 [84].
[5] Avit *Annales de l'Institut*, Rome 1993, 1846 [28] 289.

« M. le duc de Montmorency avait offert un vaste local l'année précédente pour la création d'un pensionnat à Breteuil[6] ».

Cette communauté est mentionnée 28 fois dans les lettres personnelles de frère François[7]. La correspondance la plus intense avec la communauté de Breteuil, huit lettres, se situe entre les années 1852 et 1854. Il s'agit donc d'une sélection de lettres faisant référence à une situation bien précise.

1. IDENTIFICATION DE LA *LETTRE 1374*

La *Lettre 1374*, qui fait l'objet de notre attention, se trouve dans le Cahier de Lettres n° 6/499 ; elle manque de références concernant la date de sa composition, le lieu d'écriture, l'expédition (vraisemblablement l'Hermitage) et précise seulement qui en est le destinataire.

On peut déduire la date à laquelle elle a été rédigée à partir des données fournies par les listes des placements conservées dans les dossiers individuels de chaque frère, déposés dans les archives de la Maison générale, ou celles qui figurent dans la liste des défunts de l'Institut.

Les noms de trois frères de la communauté apparaissent dans la lettre : Gébuin, Cindée, Concorde, et un quatrième, Louis-Bernardin, exerçant des responsabilités dans la Province, ce qui permet des recoupements pour préciser la datation de la lettre. On sait de frère Concorde qu'il était en poste à Breteuil comme cuisinier pendant les années scolaires 1850-1852[8]. Frère Gébuin[9] fut affecté à Breteuil à deux reprises, la première pendant les années scolaires 1852-1854 et la seconde en 1862-1880. Nous avons très peu d'informations sur frère Cindée[10]. On sait seulement qu'il était en poste à Breteuil par la mention de son nom dans cette lettre. Frère Louis-Bernardin est Visiteur et agira comme secrétaire du IIe Chapitre général avec frère Avit. Nous savons par le Directeur qu'il a été choisi pour une mission liée aux travaux du Chapitre général :

« Comme vous avez été choisi pour faire partie de la commission qui doit examiner le Guide des

[6] Avit, *Annales de l'Institut*, Rome 1993. 1849 [2]. Le texte de la lettre secrète peut être consulté dans Avit, Annales de l'Institut, Rome 1993. 485.

[7] *Lettre 1036*, 1040, 1053 (3), 1054, 1960, 1962, 1211, 1293, 1370, 1374 (6), 1380, 1389, 1565, 1570, 1581, 1584, et 1671. Au total, il y a 17 lettres envoyées à cette maison au cours d'une vingtaine d'années, entre 1842 et 1864.

[8] Frère CHAVANNE Victor (Frère Concorde) (1827-1899). *Liste des défunts*, version 2016.

[9] Frère RELIGIEUX Joseph Désiré (Frère Gébuin) (1833-1917). *Liste des défunts*, version 2016.

[10] Nous n'avons que très peu d'informations sur frère Cindée (GAUTET Alexis, 1828-1854). *Liste des défunts*, version 2016. À son arrivée à Breteuil, il a 26 ans.

Écoles selon le vœu du Chapitre général, je vous envoie votre obédience et je profiterai aussi de la première occasion pour vous faire parvenir un exemplaire du Guide afin que vous puissiez bien l'examiner et nous faire vos observations ».

Frère Avit, se référant à la Circulaire du 27 avril 1852, propose *« trois sortes de Frères qui pourront être élus pour faire partie du Chapitre*[11]*»*. Et il nomme explicitement frère Photius, Directeur du pensionnat de Breteuil[12]. Il indique ensuite le résultat du vote : *« Frère Pothius a obtenu 8 voix* [13]».

Frère Photius a été Directeur de Breteuil pendant les années scolaires 1851-1852 et 1852-1853[14]. Le 19 juillet 1853, frère François publie la circulaire habituelle de fin d'année scolaire et il y annonce que le *Guide des Écoles*, que frère Photius a contribué à réviser, est déjà imprimé. La lettre doit donc être placée à une date antérieure à l'impression de l'ouvrage déjà révisé[15] .

Cette lettre adressée au Directeur de Breteuil serait donc à situer vers septembre ou octobre 1852, une fois la première session du Chapitre général terminée et la rentrée scolaire effectuée.

Donc, la communauté de Breteuil, dans les années 1852-1854, a été dirigée par frère GRILLET Aimé (Frère Photius), assisté d'une communauté de cinq frères, tous nouveaux. L'âge moyen des frères de la communauté à leur arrivée à Breteuil est de 24 ans.

2. CONTENU DE LA *LETTRE 1374*

Dans cette lettre, frère François énonce deux grands objectifs de la formation des frères Directeurs : la sanctification personnelle et la gestion efficace de l'œuvre.

3. L'ATTENTION INDIVIDUELLE AUX PERSONNES

La lettre part d'antécédents sur lesquels les deux frères se sont mis d'accord. Il existe un plan personnel de formation adapté au frère Photius et à ses capacités, ainsi qu'un plan institutionnel pour gouverner, diriger et administrer l'œuvre éducative de Breteuil. Ce dernier plan repose sur des relations personnelles basées sur la confiance et la collaboration de ceux qui partagent le même idéal et dont l'engagement a été scellé par le vœu d'obéir à la

[11] Avit, *Annales de l'Institut*, Rome 1993, 1852 [29]-[32] 371-373.
[12] Avit, *Annales de l'Institut*, Rome 1993, 1852 [32] 373.
[13] Avit, *Annales de l'Institut*, Rome 1993, 1852 [42] 375.
[14] Frère GRILLET Aimé (Frère Photius) (1823-1871). À son arrivée à Breteuil, il a 28 ans. *Liste des défunts*, version 2016.
[15] Cf. *Circulaires*, t I 173-177.

volonté de Dieu par la médiation des supérieurs :

> « Je sais que vous entrez dans mes intentions et que vous voulez seconder mes désirs. Vous y avez déjà bien travaillé, mais le tableau n'est pas encore achevé. Travaillez toujours[16] ».

Frère François est conscient qu'il met en œuvre avec ce frère Directeur un projet de formation institutionnelle dont il assure le suivi. L'internat de Breteuil, comme tous les internats, n'est pas facile du tout. Nous avons des nouvelles, par une autre lettre, des efforts faits par frère François pour sélectionner le personnel et donner une réponse adéquate aux problèmes de l'école dans cette localité par une personne qui en assume la direction avec efficacité :

> « L'établissement d'un pensionnat présente toujours de grandes difficultés, tant pour le choix des sujets que pour la direction des classes… [...] Celle de Breteuil qui paraissait assez bien fondée est aujourd'hui chargée de dettes, et je suis encore à chercher des sujets capables de la soutenir et de la faire prospérer[17] ».

Le plan de formation de frère François avec ce frère semble avoir déjà commencé les années précédentes : le nouveau Directeur de Breteuil, ayant acquis de l'expérience à Lens, n'est pas un débutant. L'intention de frère François en le chargeant de la nouvelle œuvre se situe dans la perspective de la croissance spirituelle : *« Je sais bien que vous y avez plus de peine, plus de sollicitude qu'à Lens ».*

Dans les premières lignes, il commence par passer en revue les objectifs qui ont été proposés d'un commun accord : *« Vous vous rappelez que je vous ai recommandé de bien vous préparer à remplir tous les desseins, toutes les vues de la divine Providence sur vous… »*. Sa finalité est donc l'esprit de foi dont la doctrine est diffusée dans tout l'Institut à travers les trois premiers envois de la circulaire qui aborde ce sujet. François demande donc une spiritualité basée sur la confiance en Dieu et sa Providence, et non sur une stratégie de production ou d'efficacité, de résultats financiers ou de résolution de problèmes. Le premier objectif de la proposition qu'il lui fait est de *« vous adonner le plus que vous pourrez à la spiritualité, quant à la théorie et surtout quant à la pratique ».* Le but est de pouvoir dire, comme l'Apôtre : *« Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus et de Marie ».*

Par ces orientations, frère François vient étayer l'expérience spirituelle du frère. Utilisant la comparaison du peintre, il lui dit : *« Le tableau n'est pas encore achevé. Travaillez toujours »*. La situation de Breteuil est plus dure que celle de Lens, mais *« il faut s'accoutumer à*

---

[16] *Lettre 1374*.
[17] François, *Lettres administratives n° 1952*, du 30 avril 1852, à l'évêque de Soissons.

être saint, à être bon religieux partout et en tout ». Ce n'est pas sans raison qu'il rappellera au frère les idéaux de sainteté qui l'ont motivé dans ses premières décisions d'opter pour la vie mariste :

> « En vous adonnant le plus que vous pourrez à la spiritualité, quant à la théorie et surtout quant à la pratique [...]. Tâchez de devenir un Saint, un parfait, un fervent religieux, une image fidèle de Jésus et de Marie en sorte que vous puissiez dire, en toute humilité et simplicité, avec l'Apôtre : 'Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus et de Marie ».

Et il lui dit comment concrétiser l'exercice de cette spiritualité spécifiquement mariste : *« Exercez-vous surtout aux vertus solides, recommandées par la Règle ».* Il s'agit donc d'incarner le travail éducatif dans la vie réelle avec les difficultés qu'elle occasionne. Bon connaisseur de la psychologie de ses frères, il va pointer du doigt les difficultés qui surgissent face à ce nouveau défi : *« Vous me direz peut-être que le poste que je vous ai confié et l'emploi que je vous ai donné ne favorisent guère ce travail ».* Mais il ajoute immédiatement que ce poste est un espace adapté : en dépit des problèmes inhérents à la vie scolaire, il offre des opportunités de mettre en pratique l'initiative personnelle et la créativité :

> « Plus le poste et l'emploi offrent de difficultés et plus la vertu, le courage, la sagesse, le dévouement y trouvent un plein et fréquent exercice. [...]. Breteuil vous offre un vaste champ, une ample matière pour cela. Vous avez une maison nombreuse, une maison endettée, une maison qui a besoin de réparation, mais vous savez que la misère est la mère de l'industrie et que ce sont les grandes guerres, les longues campagnes qui forment les grands capitaines ».

Frère François est conscient qu'il demande au nouveau Directeur un approfondissement de sa vie spirituelle et une sainteté acquise dans le travail apostolique, donc une sanctification par l'unité de vie qui sait harmoniser travail et prière. C'est le défi d'un homme qui doit se placer à la tête d'une école en tant que religieux et éducateur. Ce défi est une proposition d'émulation, non pas une flagornerie visant à promouvoir l'ambition ou des résultats qui remplissent le cœur de vaine gloire. Son but est de conduire le frère à l'humilité en pensant : *« Vous êtes encore bien éloigné d'avoir les qualités et les vertus que le bon Dieu demande de vous. »* Ainsi se conclut la motivation relative à la formation d'un Directeur dont il doit prendre soin du point de vue pastoral comme supérieur et formateur, responsable de tous les frères de l'Institut.

4. BIEN SE FORMER POUR GOUVERNER, DIRIGER ET ADMINISTRER

Les bases de la spiritualité étant posées, frère François passe à l'application pratique, à l'exercice de la formation qu'il souhaite obtenir : *« que vous vous formiez bien à la manière de bien gouverner, de bien diriger, de bien administrer ».*

La *Lettre 1374* commence par une motivation qui élargit l'horizon des possibilités offertes au frère Directeur de Breteuil par le groupe qui lui est confié. Il veut encourager son estime de soi comme père, supérieur, directeur et formateur d'un groupe de jeunes frères en processus de croissance. Ils pourront ainsi assumer, redresser et conduire vers un bon fonctionnement, une situation problématique.

La base que propose frère François pour gouverner, diriger et administrer une œuvre éducative est la vie communautaire des personnes qui y exercent la mission. Par cette proposition adressée d'abord au Directeur, Frère François souligne que l'élément le plus important de la pédagogie mariste n'est pas l'élève, mais l'éducateur. La pédagogie mariste n'est pas centrée sur l'enfant, mais sur l'enseignant, sur l'éducateur, sur le formateur ; et c'est pourquoi frère François propose à frère Photius de créer une authentique communauté religieuse éducative. Une communauté autour d'un Directeur paternel qui veille et accueille de tout cœur les membres de sa communauté : *« Il faut d'abord vous regarder comme le Père, le Supérieur, le Directeur, le formateur de vos Frères »*. Cette triade reflète sans doute la propre expérience de frère François posant son regard sur le Fondateur, dont il a décidé d'être le portrait vivant : Marcellin était pour lui père, supérieur et directeur. Puis il ajoute une réflexion précieuse sur la façon dont la communauté éducative et religieuse grandit. Les limites du groupe humain que constitue la communauté de Breteuil lui rappellent la communauté de La Valla dans laquelle il s'est formé sous la direction paternelle de Champagnat alors qu'ils n'étaient que quelques frères sans aides pour mener à bien leur mission de petite communauté de débutants :

> « Figurez-vous que [comme Champagnat à La Valla] il n'y a pas d'autres Frères dans la Société que ceux que vous avez et que vous êtes obligé de faire marcher votre maison avec eux toute l'année et même plusieurs années. Cette pensée vous fera du bien et leur sera salutaire. Vous vous attacherez saintement à eux, ils s'attacheront religieusement à vous. Vous les formerez, ils auront confiance en vous et ils se laisseront conduire. On est capable de tout avec le secours d'en-haut lorsque les choses sont ainsi ».

C'est avec ces frères concrets qu'il doit accomplir l'œuvre de Dieu. C'est pourquoi, frère François lui demande d'analyser la réalité qui est la sienne et d'essayer d'en tirer le meilleur parti avec créativité :

> « Considérez votre maison comme une Communauté dont vous êtes spécialement chargé. Exercer votre zèle, vos talents, votre industrie pour tirer bon parti de chacun de vos Frères. Étudier son caractère, ses dispositions, pour savoir le bien prendre, le redresser, l'encourager, le corriger, le faire avancer et le mettre en état de bien remplir son emploi. Vous avez bien de quoi vous exercer aux différentes manières de former et de réformer quelqu'un dans le personnel de votre maison ».

Si la proposition s'adressait à un Directeur qui ne recherche que le succès et la rentabilité de l'entreprise, les recommandations se se-

raient arrêtées là. Mais frère François a affaire à un religieux qui doit incarner les vertus de son état, qui doit connaître les clés de la réussite, mais sans renoncer à l'esprit de son institution. D'autre part, il ouvre l'horizon à un processus de croissance et de formation jamais achevé :

> « Je ne dis pas cela [ce sont les grandes guerres, les longues campagnes qui forment les grands capitaines] pour exciter l'ambition, mais une sainte émulation et pour vous tenir toujours dans l'humilité, en pensant que vous êtes encore bien éloigné d'avoir les qualités et les vertus que le bon Dieu demande de vous. [...] Toutefois en vous parlant de la sorte, je ne veux pas vous rendre présomptueux, téméraire, indiscret ».

Aussi les signes de sortie de crise ne devront pas être recherchés exclusivement dans les résultats académiques, mais dans la promotion et la qualification de la communauté :

> « On est capable de tout avec le secours d'en haut lorsque les choses sont ainsi. Oui, quand la piété, la régularité, la gaieté et la charité règnent dans une maison, il s'y fait des prodiges. D'ailleurs, l'expérience est là pour le confirmer ».

Nous pouvons conclure en disant que frère François est un excellent stratège comme formateur de ses frères, plus précisément de ses frères Directeurs. Ce souci apparaît continuellement dans toute son action de leader.

5. FRANÇOIS GESTIONNAIRE DU CONFLIT

Dans la communauté de Breteuil, il y a du mécontentement. Dans la Lettre 1374, frère François indique au frère Directeur qu'il a reçu une communication de deux frères qui demandent un changement dans un autre lieu :

> « J'ai reçu aujourd'hui même une lettre du F. Cindée et du F. Concorde qui, tous les deux, demandent à être changés ».

Le conflit existant dans la communauté de Breteuil a deux causes différentes mais dont les effets se rejoignent au sein de l'équipe dirigeant l'établissement : la première vient du comportement des frères eux-mêmes, tandis que la seconde a son origine en dehors de la communauté.

Le mécontentement des frères remet en cause l'autorité du Directeur qui a lui-même rendu compte de la situation par une lettre envoyée périodiquement selon les prescriptions de la Règle. Aux mêmes dates, frère François a reçu une lettre du frère Gébuin exprimant son mécontentement et lui demandant son changement de communauté. Frère François ne répond pas directement au Directeur, mais s'adresse d'abord à frère Gébuin, un jeune frère qui se prépare à faire sa profession perpétuelle[18]. Il a été nom-

[18] Comme on peut le déduire de la *Lettre 1565,* du 24 janvier 1854, dans laquelle frère François l'encourage, à ses 21 ans, à se préparer à la profession perpétuelle.

mé, au début de l'année 1852, à Carvin où il s'est livré à des travaux manuels pour se refaire une santé[19]. En octobre 1852, il est à Breteuil et semble atteint du « mal du changement », fruit de l'ambiance qui règne dans la communauté. Son mécontentement est motivé, selon frère François, par des désaccords avec le Directeur sur la manière d'organiser la classe :

> « Vous avez dans votre classe trois ou quatre élèves qui savent leur orthographe et leur arithmétique ; vous n'avez donc pas à les faire travailler sur ces matières ; ils doivent s'occuper à l'écriture, au dessin, à la géométrie, à la tenue des livres etc., et cela n'est pas positivement votre affaire. Le F. Directeur me dit que les autres ne savent presque rien ; eh bien ! ce sont ceux-ci que je vous recommande, que vous devez faire travailler, que vous devez pousser, et vous le pouvez sans peine et sans nuire à votre santé. [...] Vous désireriez un changement, mais ce serait jeter le découragement parmi tous les Frères : vous voyez que les autres ont bien aussi leurs peines ; ils voudront encore des changements ; et voilà toute la maison bouleversée[20] ».

Par cette lettre, frère François intervient pour résoudre le problème devant l'une des parties concernées. Il maintient son autorité avec un ton paternel, calme et fraternel, offrant des solutions aux problèmes typiques d'un leader expérimenté. Mais en même temps, il agit avec une détermination exprimée avec une certaine rudesse et en un langage plutôt énergique :

> « Mon intention n'est pas de tuer nos Frères pour quelques élèves [...] Mais vous iriez directement contre ma volonté si, pour vouloir trop les pousser, vous veniez à vous épuiser, à ruiner votre santé, de manière à nécessiter un changement : il y en a déjà tant eu l'année dernière... Je ne veux pas recommencer cette année. J'aimerais mieux qu'un élève se retirât que d'être obligé de changer un Frère, ou de le voir s'épuiser[21] ».

La lettre au Directeur est plus complexe, non seulement parce que frère François y aborde tous les problèmes qui affectent la communauté, mais aussi parce que les solutions qu'il apporte sont traitées dans une large réflexion axée sur la formation de la personne comme leader. Le problème du « mal du changement » existant parmi les frères de la communauté et « l'introduction d'enseignements d'un niveau différent » de celui qu'ils offraient à l'école motivera une série de conseils de bonne gouvernance qui montrent la maturité de frère François en ce domaine :

> « Mais pour bien réussir, il faut éloigner de soi toute idée de changement et l'éloigner également de la tête de vos Frères, car demander un changement, c'est se déclarer vaincu, découragé ou incapable et dès lors, on lie bras et jambes, on déconcerte, on effondre, on éteint ».

---

[19] Cf. François, *Lettres personnelles n° 1358*, adressée à frère Gébuin, le 15 janvier 1852.

[20] François, *Lettres personnelles n° 1370*, adressée à frère Gébuin, le 18 octobre 1852.

[21] François, *Lettres personnelles n° 1370*, adressée à frère Gébuin, le 18 octobre 1852.

L'expérience a beaucoup appris à frère François. À ces dates, il doit s'occuper de près de 1 500 frères et il sait que promouvoir des changements, c'est céder d'avance devant le problème :

> « J'ai reçu aujourd'hui même une lettre du F. Cindée et du F. Concorde qui, tous les deux, demandent à être changés. Jugez du bouleversement de votre maison si nous ne tenons pas ferme et si cette maladie du changement s'empare de vos Frères. Aidez-nous et nous la guérirons. Encouragez-les et ils n'y penseront plus, mais si l'on ôte la digue, si l'on enlève une pierre, le torrent va déborder et faire des ravages, car si l'on accorde à l'un, pourra-t-on refuser à l'autre sans le déconcerter ? Il vaut mieux souffrir un peu. Vous savez qu'avec le courage, la patience et la bonne volonté on vient à bout de tout ».

6. UN ANALYSTE RÉALISTE DES FAITS

À Breteuil, une autre situation liée à l'organisation de l'école provoque le mécontentement dans la communauté. Certains souhaitent qu'on abandonne l'enseignement élémentaire donné dans l'établissement depuis ses origines et qu'on offre des contenus de niveau supérieur. La proposition semble venir de certaines personnes liées à l'école qui veulent accroître son prestige, et le Directeur les y encourage. Frère François y répond par un raisonnement frappant : il faut savoir, tout d'abord, si l'on dispose des forces disponibles pour affronter les changements à mettre en œuvre :

> « Examinez vos forces et celles de vos Frères. Ne prenez pas et ne leur imposez pas des fardeaux que vous ne puissiez porter et qui vous fassent succomber sous le poids ».

Et ensuite il conteste le Directeur en lui montrant que les solutions envisagées ne sont pas adéquates :

> « Si vous recevez des élèves qui ont déjà leur brevet, qui ont été professeurs dans les Collèges de Paris, qui ont fait leur rhétorique, etc., il n'est pas étonnant que vous soyez embarrassé, mais pensez-vous que je vous donne un Frère exprès pour leur faire la classe ? Je n'en ai point et quand même il y en aurait, serait-il prudent de l'envoyer, et de mettre ainsi la maison de Breteuil sur un pied, où il nous serait impossible de la soutenir. Pour deux ou trois élèves qui voudront être poussés au-delà des limites, vous allez ruiner votre santé et celle du F. Gébuin, faire perdre le temps aux autres, vous mettre dans l'embarras et jeter le découragement parmi les Frères et les élèves. S'ils en savent quatre fois plus que le F. Gébuin, que viennent-ils chercher à Breteuil ? Tâchez donc de vous en débarrasser, s'il est possible, et alors vous serez à votre aise avec vos Frères et vos autres élèves. Tout le monde sera content et votre affaire ira bien ».

La référence aux principes fondamentaux et à l'identité institutionnelle a un poids particulier devant un problème qui relève de l'identité de l'institution :

> « Rappelez-vous toujours quel est le but de la Société, quel est le but du pensionnat de Breteuil : former les enfants à la vertu, en faire de bons chrétiens, de bons pères de famille, de bons instituteurs, etc., en vous renfermant dans les limites de l'enseignement primaire. Il faut que votre maison conserve ce caractère, sans cela elle ne

pourra se soutenir. Vous savez bien
ce que nous voulons que nos Frères apprennent
et enseignent ».

Après avoir présenté ce solide argumentaire, François se met en cause lui-même et semble vouloir s'excuser de la solution qu'il a proposée par la sélection du personnel pour Breteuil, si l'on n'obtient pas les résultats escomptés. Il précise l'argument en invitant le Directeur à comparer le personnel de son école à celui des autres maisons :

« Vous savez aussi que je vous ai servi le mieux qu'il m'a été possible. Considérez les autres maisons, vous en serez convaincu, vous ne pourriez donc que perdre au lieu de gagner au changement ».

La conclusion de l'argumentation est une manifestation de confiance envers le frère Directeur, fondée sur la connaissance de sa personne, sur l'histoire de ce qu'ils ont vécu ensemble et sur la qualité des principes qui animent ce dernier :

« Vous avez toujours su tirer bon parti des sujets que l'on vous a confiés. J'espère que vous continuerez et qu'à Breteuil aussi, malgré les difficultés qui se rencontrent, votre influence sur les Frères et sur les élèves sera si grande qu'elle les tiendra dans le devoir. Quand un Frère Directeur se fait aimer, respecter et obéir, il donne le mouvement à toute la maison et l'on se garde bien de manquer à quoi que ce soit et en quoi que ce soit, parce qu'on sait qu'il fera toujours respecter l'autorité et observer le règlement ».

Le point final de la lettre est une sorte de résumé des contenus éparpillés dans le texte. En premier lieu, il affirme que les frères doivent garder l'initiative et faire respecter leur autorité :

« Il faut que bon gré mal gré, les Frères réussissent et prennent le dessus, autrement les élèves se croiront les maîtres et feront changer et tourner les Frères selon leurs caprices. Vous ne le souffririez pas et n'auriez-vous qu'un enfant pour les surveiller et leur faire la classe, ils seraient obligés de marcher droit et de travailler ».

Deuxièmement, en exerçant sa propre autorité, il réitère son soutien à celle du Directeur en raison de la confiance qu'il a en lui :

« Avec votre caractère et votre ascendant sur les Frères et sur les élèves, je crois que vous n'avez à craindre que le découragement et j´espère que jamais vous ne le laisserez pénétrer chez vous. Vous savez d'ailleurs que je vous suis tout dévoué, et qu'il n'est rien que je ne suis prêt à faire pour vous être utile et agréable ».

Ici apparaît un trait précieux de la personnalité de frère François qui rappelle la parole de Champagnat : *« il n'est aucun véritable bien que je ne demande à Dieu pour vous chaque jour, et que je ne sois disposé à vous procurer au prix des plus grands sacrifices*[22] *»*. Il affirme en effet : *« il n'est rien que je ne sois prêt à faire pour vous être utile et agréable »*. C'est un témoignage de confiance mutuelle soulignée par la communion aux mêmes idéaux :

[22] Frère Jean-Baptiste, *Vie de Joseph-Benoît-Marcellin Champagnat, Rome 1989, 439.*

> « Je sais d'un autre côté que vous ne voulez et ne cherchez que le bien de la Société et celui des Frères et celui des élèves. Écrivez-moi souvent, je vous aiderai, je vous soutiendrai, je prierai et ferai toujours prier pour vous ».

Cette formule par laquelle frère François achève sa communication n'est pas la conclusion d'un gestionnaire qui termine sa lettre par des formules bureaucratiques utilisées par les autorités. En revanche, elle est l'expression d'un partage durable des mêmes idéaux, incarnés dans une entreprise commune, la prière étant l'expression concrète de la communion de deux esprits qui partagent une vie vouée au même projet.

CONCLUSION

L'énorme travail de direction de frère François pendant vingt ans dans la gestion de l'œuvre et dans la vie spirituelle des frères, est révélé par les milliers de lettres, tant personnelles qu'administratives, qu'il a écrites. François s'est donc beaucoup investi dans la vie des frères et de l'Institut. Cette facette de sa personnalité comme auteur d'écrits de direction touchant la gestion de l'œuvre comme la direction spirituelle, est un domaine encore inexploré dans l'Institut. L'analyse de ses lettres, comme cela s'est produit avec celles de Champagnat, nous permettra de découvrir la vie d'un frère que nous avons connu principalement à travers des biographies. Celles-ci étaient calquées sur les schémas hagiographiques du moment historique où elles ont été écrites, mais sans approfondir les aspects humains et la dimension spirituelle de la personnalité de son protagoniste. Frère Gabriel Michel a ouvert la voie et a commencé à creuser en profondeur.

À travers la lettre que nous venons d'analyser, on découvre le successeur de Marcellin comme responsable de la Province du Nord et comme maître de vie spirituelle qui aborde deux fronts de son action comme supérieur : la formation des frères et la gestion des conflits. La formation élémentaire du frère est reçue au noviciat, mais elle doit se terminer à l'école, dans la vie pratique, et le Directeur de l'école est un formateur. François offre ici au frère Directeur les principes fondamentaux sur lesquels il fonde sa propre spiritualité. Les paragraphes de cette lettre sont révélateurs d'une relation de cœur à cœur.

Le rôle différent joué par chacun des destinataires des lettres 1370 et 1374 oblige frère François à se placer dans la perspective d'un jeune frère en voie de formation et d'un Directeur sur lequel pèse l'obligation institutionnelle de poursuivre ladite formation. Tous deux participent à un projet commun mais avec des rôles différents qui, à un certain moment, se confrontent. Le fait que ses lettres aient été adressées à deux destinataires différents révèle les capacités de frère François, en tant que leader, à harmoniser les esprits et à mobiliser les forces pour contri-

buer de manière constructive à une œuvre commune. La complexité de l'œuvre de Breteuil que frère François doit dynamiser depuis l'Hermitage en sélectionnant le personnel le plus apte à répondre aux problèmes existants, nous révèle la qualité de gestionnaire et de directeur de celui qui a assumé cette responsabilité envers tout l'Institut. Quoiqu'il soit réservé sur la fondation d'internats il cherche à discerner, avec une attention délicate et fraternelle, la solution des problèmes.

La grande croissance que connaît l'Institut au cours de ces années favorise le besoin de formation, de promotion et de qualification. Les initiatives visant à inclure la nouveauté dans les structures et les contenus doivent être harmonisées avec l'identité institutionnelle. La clarté avec laquelle il saisit et décrit l'objectivité des faits, et le bon jugement avec lequel il oriente les solutions, montrent la maturité de quelqu'un qui s'appuie sur des principes pour exercer son autorité. Cette maturité est mise en évidence par la clarté avec laquelle il pressent les conséquences d'un choix malavisé tant pour l'efficacité pédagogique de l'œuvre que pour la communauté religieuse qui la dirige. L'approche de frère François est éminemment constructive, déterminée, encourageante, guidée par un cœur fraternel et paternel sensible à la situation des personnes. Il agit de main de maître grâce à son expérience et à sa vision de l'ensemble du travail de la Province.

Son attitude dans la direction spirituelle et la formation des frères témoigne d'un processus dans lequel prévalent la dimension spirituelle et religieuse de la personne et la fidélité à l'identité institutionnelle. La lettre révèle la qualité des relations fraternelles que le Supérieur entretient avec ceux qu'il dirige. Dans la lettre étudiée apparaît l'application pratique de la doctrine de l'Institut, notamment sur l'esprit de foi, qui avait commencé à se diffuser officiellement par les circulaires depuis 1848, alors que la rédaction de la quatrième partie, par laquelle cette circulaire se conclurait, prenait forme. La lettre révèle également la main et le cœur de Champagnat dans la formation de frère François. Ses lettres peuvent être regardées comme un prolongement du cœur paternel du Père Champagnat.

Cette lettre peut être considérée comme un guide très utile pour tout Directeur devant affronter des situations de promotion des personnes qui collaborent à la mission, ainsi qu'une ligne directrice pour résoudre des situations conflictuelles.

LETTRE 1374

Carnet de lettres n° 6, p. 499

Au Frère Directeur de la communauté de Breteuil

Mon C.F.,

Vous vous rappelez que je vous ai recommandé de bien vous préparer à remplir tous les desseins, toutes les vues de la divine providence sur vous en vous adonnant le plus que vous pourrez à la spiritualité, quant à la théorie et surtout quant à la pratique. Exercez-vous surtout aux vertus solides, recommandées par la Règle. Tâchez de devenir un Saint, un parfait, un fervent religieux, une image fidèle de Jésus et de Marie en sorte que vous puissiez dire, en toute humilité et simplicité, avec l'Apôtre: « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même de Jésus et de Marie ».

Je sais que vous entrez dans mes intentions et que vous voulez seconder mes désirs. Vous y avez déjà bien travaillé, mais le tableau n'est pas encore achevé. Travaillez toujours. Vous me direz peut-être que le poste que je vous ai confié et l'emploi que je vous ai donné ne favorisent guère ce travail. Je sais bien que vous y avez plus de peine, plus de sollicitude qu'à Lens, mais il faut s'accoutumer à être saint, à être bon religieux partout et en tout. Plus le poste et l'emploi offrent de difficultés et plus la vertu, le courage, la sagesse, le dévouement y trouvent un plein et fréquent exercice.

Ce que je désire donc de vous en second lieu, c'est que vous vous formiez bien à la manière de bien gouverner, de bien diriger, de bien administrer ; et Breteuil vous offre un vaste champ, une ample matière pour cela. Vous avez une maison nombreuse, une maison endettée, une maison qui a besoin de réparation, mais vous savez que la misère est la mère de l'industrie et que ce sont les grandes guerres, les longues campagnes qui forment les grands capitaines. Je ne dis pas cela pour exciter l'ambition, mais une sainte émulation et pour vous tenir toujours dans l'humilité, en pensant que vous êtes encore bien éloigné d'avoir les qualités et les vertus que le bon Dieu demande de vous.

Il faut d'abord vous regarder comme le Père, le Supérieur, le Directeur, le formateur de vos Frères. Considérer votre maison comme une Communauté dont vous êtes spécialement chargé. Exercer votre zèle, vos talents, votre industrie pour tirer bon parti de chacun de vos Frères. Étudier son caractère, ses dispositions, pour savoir le bien prendre, le redresser, l'encourager, le corriger, le faire avancer et le mettre en état de bien remplir son emploi. Vous avez bien de quoi vous exercer aux différentes manières de former et de réformer quelqu'un dans le personnel de votre maison.

Mais pour bien réussir, il faut éloigner toute idée de changement et éloigner également cette idée de vos Frères, car demander un changement, c'est se déclarer vaincu, découragé ou incapable et dès lors, on lie bras et jambes, on déconcerte, on abat, on éteint. Figurez-vous qu'il n'y a pas d'autres Frères dans la Société que ceux que vous avez et que vous êtes obligé de faire marcher votre maison avec eux toute l'année et même plusieurs années. Cette pensée vous fera du bien et leur sera salutaire. Vous

vous attacherez saintement à eux, ils s'attacheront religieusement à vous. Vous les formerez, ils auront confiance en vous et ils se laisseront conduire. On est capable de tout avec le secours d'en haut lorsque les choses sont ainsi. Oui, quand la piété, la régularité, la gaieté et la charité règnent dans une maison, il s'y fait des prodiges. D'ailleurs, l'expérience est là pour le confirmer.

Toutefois en vous parlant de la sorte, je ne veux pas vous rendre présomptueux, téméraire, indiscret. Au contraire, mon intention est de vous inspirer beaucoup de prudence, de réserve et de discrétion. Examinez vos forces et celles de vos Frères. Ne prenez pas et ne leur imposez pas des fardeaux que vous ne puissiez porter et qui vous fassent succomber sous le poids. Rappelez-vous toujours quel est le but de la Société, quel est le but du pensionnat de Breteuil: former les enfants à la vertu, en faire de bons chrétiens, de bons pères de famille, de bons instituteurs, etc., en vous renfermant dans les limites de l'enseignement primaire. Il faut que votre maison conserve ce caractère, sans cela elle ne pourra se soutenir. Vous savez bien ce que nous voulons que nos Frères apprennent et enseignent. Vous savez aussi que je vous ai servi le mieux qu'il m'a été possible. Considérez les autres maisons, vous en serez convaincu, vous ne pourriez donc que perdre au lieu de gagner au changement.

Si vous recevez des élèves qui ont déjà leur brevet, qui ont été professeurs dans les Collèges de Paris, qui ont fait leur rhétorique, etc., il n'est pas étonnant que vous soyez embarrassé, mais pensez-vous que je vous donne un Frère exprès pour leur faire la classe? Je n'en ai point et quand même il y en aurait, serait-il prudent de l'envoyer, et de mettre ainsi la maison de Breteuil sur un pied, où il nous serait impossible de la soutenir. Pour deux ou trois élèves qui voudront être poussés au-delà des limites, vous allez ruiner votre santé et celle du F. Gébuin, faire perdre le temps aux autres, vous mettre dans l'embarras et jeter le découragement parmi les Frères et les élèves. S'ils en savent quatre fois plus que le F. Gébuin (Voir la lettre 1370 de 1852), que viennent-ils chercher à Breteuil? Tâchez donc de vous en débarrasser, s'il est possible, et alors vous serez à votre aise avec vos Frères et vos autres élèves. Tout le monde sera content et votre affaire ira bien.

Vous avez toujours su tirer bon parti des sujets que l'on vous a confiés. J'espère que vous continuerez et qu'à Breteuil aussi, malgré les difficultés qui se rencontrent, votre influence sur les Frères et sur les élèves sera si grande qu'elle les tiendra dans le devoir. Quand un Frère Directeur se fait aimer, respecter et obéir, il donne le mouvement à toute la maison et l'on se garde bien de manquer à quoi que ce soit et en quoi que ce soit, parce qu'on sait qu'il fera toujours respecter l'autorité et observer le règlement.

J'écris au C.F. Louis-Bernardin pour l'engager à retirer au plus tôt et à mettre à votre disposition les primes de Santes, de Morbecque et d'Arques. Vous pourrez vous entendre avec lui sur les moyens les plus convenables et les plus commodes de vous les faire parvenir. Je lui ai laissé la prime de Pas (1500 fr.) pour acquitter ce que vous devez à la bibliothèque pour livres classiques et pour payer votre cuisinière à Lille. Nous allons faire imprimer de nouvelles obédiences. Je vous en enverrai quelques-unes. Tachez de les attendre pour voyager sur le chemin de fer.

Comme vous avez été choisi pour faire partie de la commission qui doit examiner le Guide des Écoles selon le vœu du Chapitre général, je vous envoie votre obédience et je profiterai aussi de la première occasion pour vous faire parvenir un exemplaire du Guide afin que vous puissiez bien l'examiner et nous faire vos observations. J'ai reçu aujourd'hui même une lettre du F. Cindée et du F. Concorde qui, tous les deux, demandent à être changés. Jugez du bouleversement de votre maison si nous ne tenons pas ferme et si cette maladie du changement s'empare de vos Frères. Aidez-nous et nous la guérirons. Encouragez-les et ils n'y penseront plus, mais si l'on ôte la digue, si l'on enlève une pierre, le torrent va déborder et faire des ravages, car si l'on accorde à l'un, pourra-t-on refuser à l'autre sans le déconcerter? Il vaut mieux souffrir un peu. Vous savez qu'avec le courage, la patience et la bonne volonté on vient à bout de tout.

Il faut que, bon gré, mal gré, les Frères réussissent et prennent le dessus, autrement les élèves se croiront les maîtres et feront changer et tourner les Frères selon leurs caprices. Vous ne le souffririez pas et n'auriez-vous qu'un enfant pour les surveiller et leur faire la classe, ils seraient obligés de marcher droit et de travailler. Avec votre caractère et votre ascendant sur les Frères et sur les élèves, je crois que vous n'avez à craindre que le découragement et j´espère que jamais vous ne le laisserez pénétrer chez vous. Vous savez d'ailleurs que je vous suis tout dévoué, et qu'il n'est rien que je ne suis prêt à faire pour vous être utile et agréable. Je sais d'un autre côté que vous ne voulez et ne cherchez que le bien de la Société et celui des Frères et celui des élèves. Écrivez-moi souvent, je vous aiderai, je vous soutiendrai, je prierai et ferai toujours prier pour vous.

41.10

DEUX HISTOIRES ÉCRITES SOUS LE MÊME MANTEAU MARIAL

Michael Green, fms

Ned Prendergast.
Before You We Stand, The Story of the Marist Brothers in Ireland. (Nous voici devant toi. L'histoire des Frères Maristes en Irlande).
Publié par The Marist Brothers in Ireland, 2021 (829 pages).

Julian Casey, John Luttrell, P eter Rodney and Neville Solomon.
Sub Tuum Praesidium, Marist Brothers in Australia 1872-2022.
Publié par Marist Brothers Australia, 2022 (562 pages).

Indépendamment l'un de l'autre, les auteurs de deux histoires maristes récemment publiées ont titré leurs livres à partir des mots d'une même prière, qui est profondément enracinée dans notre tradition et identité maristes : le *Sub Tuum Praesidium*. De part et d'autre du monde - l'Irlande et l'Australie - les lecteurs maristes ont reçu deux magnifiques récits de leur histoire globale, un récit qui dans chaque cas remonte aux premières décennies des Frères de Marcellin, et qui anticipe aussi les chapitres de l'histoire mariste qui restent à écrire.

Chacun de ces livres est une production assez considérable, bien documentée et élégamment écrite. Leurs auteurs - Ned Prendergast en Irlande, et les Frères John Luttrell, Neville Solomon, Julian Casey et Peter Rodney en Australie - sont tous des historiens compétents et sensibles qui ont écrit leur ouvrage à la fois avec leur tête et leur coeur. Leurs recherches sont rigoureuses et érudites, leur choix des thèmes est vaste et complet, et leur démarche est honnête et humaine. Chaque ouvrage évoque moins l'histoire des institutions que des personnes et de la famille. Comme toute histoire de famille, chacune d'elles nous parle de joies et de peines, de nostalgie et de regrets, d'accomplissements et de témoignages vivants. Les auteurs résistent à toute minimisation de leurs récits en évitant de se vanter exagérément de ce qui a été accompli par

les Frères ou d'occulter les aspects plus sombres du temps passé par les Frères dans chacun des pays.

A certains égards, les histoires maristes d'Irlande et d'Australie sont assez différentes l'une de l'autre. M. Prendergast - qui a longtemps enseigné au Marian College de Dublin - fait remarquer que le nombre de frères en Irlande n'a pas dépassé soixante-quinze à son apogée. Il n'y a jamais eu que douze fondations. Le statut de l'Irlande en tant que province autonome a été plutôt bref. Cela permet à l'auteur d'adopter une approche intime et personnelle : nous rencontrons les Frères ; nous parvenons à les connaître. Ned entraîne le lecteur dans leurs vies de manière vivante et cordiale, de même que dans la vie de chaque maison mariste. Mais il prend soin aussi de situer plus largement l'histoire mariste dans les contextes social, économique, éducatif et ecclésial. Même quand il traite de la contribution significative des frères irlandais en de nombreuses lieux de l'Institut, il ne perd pas de vue l'individualité de chacun.

Par contraste, l'histoire des Frères Maristes en Australie s'est déroulée sur une scène beaucoup plus vaste, le nombre de Frères étant dix fois supérieur à celui de l'Irlande. Soixante écoles maristes australiennes et d'autres projets pour les jeunes continuent à ce jour, avec près de quatre-vingt-dix fondations réalisées au fil des ans dans toutes les régions d'Australie et dans vingt autres pays. L'ampleur et la complexité de cette mission ont constitué un défi pour les quatre auteurs, chacun prenant la responsabilité d'une section de cette histoire. Ils ont néanmoins réussi à tisser un récit dont les fils sont les vies des Frères eux-mêmes - leurs rêves et leur audace, leur générosité et même leur héroïsme, leurs déceptions et leurs frustrations, leurs faiblesses et leurs échecs. C'est un grand récit, mais qui reste très humain.

Bien que les deux livres soient dignes d'être considérés comme des ouvrages d'exceptionnelle érudition historique, ils sont écrits par des maristes pour des maristes. Un lecteur mariste de cœur appréciera plus facilement la richesse et les centres d'intérêt de chacun d'eux. Ned Prendergast, au style soigneusement ciselé, est peut-être le plus frappant dans le dernier chapitre de son livre lorsqu'il décrit ce qui pourrait être considéré, d'après lui, comme « la fin des temps « pour les Frères Maristes en Irlande. Leur nombre est désormais à un seul chiffre. Qui, se demande-t-il, sera au cimetière pour entonner le *Salve Regina* du dernier Frère irlandais ? Sa réponse à cette question n'est pas triste, mais pleine d'espoir. La tente mariste s'est élargie, observe-t-il. De nouveaux maristes, femmes et hommes, ouvrent de nouveaux horizons au projet mariste, de nouvelles façons de l'imaginer et de le rajeunir. Le Frère Peter Rodney, qui a écrit la quatrième section du livre australien, termine sur la même note. L'avenir sera différent du passé, mais il y aura un avenir.

Finito di stampare nel mese di maggio 2023
presso la CSC Grafica - Roma
www.cscgrafica.it